

DESCRIPTION

DES ANTIQUITÉS

D'ATHRIBIS, DE THMUIS,

ET

DE PLUSIEURS NOMES DU DELTA ORIENTAL;

PAR M. JOMARD.

CHAPITRE XXII.

SECTION PREMIÈRE.

Description des Ruines d'Athribis, et Remarques sur les villes des Nomes d'Athribis, de Busiris, de Pharbætus et de Bubaste.*

§. I.^{er}

Nome Athribites.

ATHRIBIS, PSENACO, PANAHO.

QUOIQU'IL n'existe pas de distances itinéraires rapportées par les anciens auteurs pour fixer l'emplacement de l'ancienne Athribis par rapport à des lieux connus, il n'existe cependant aucune incertitude sur sa position. Des ruines très-étendues, situées sur la rive droite de la branche actuelle de Damiette, et très-près du canal de Felfel (qui est l'ancien fleuve Athribitique), portant le nom d'*Atryb*, enfin placées à la latitude que Ptolémée assigne à la ville d'Athribis, lèvent toute espèce de doute sur la correspondance de ce lieu avec l'ancienne capitale du nome Athribitique. Ptolémée donne pour latitude 30° 30', et dans la carte moderne le village d'Atryb est par 30° 29', à fort peu près.

Le nom de la ville ancienne est écrit dans Étienne de Byzance d'une manière particulière, savoir, *Atharrabis*, Ἀθάρραβις: ce qui semble avoir fait croire à plusieurs savans que le mot *Athribis* étoit une contraction, les premières syllabes du mot formant le nom d'une divinité Égyptienne (*Athor*). On trouve aussi dans Pline le mot *Atharrabites*, et dans le même Étienne, Ἀθαράμεν. Le P. Sicard, dans sa carte, a supposé une ville sous chacun de ces deux noms. Mais ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne paroissent avoir de fondement, et les auteurs modernes

* Pour ce qui regarde la circonscription des nomes, consultez le Mémoire sur la géographie comparée.

s'accordent à regarder les noms dont il s'agit comme corrompus. On sait que bien d'autres noms rapportés dans le traité d'Étienne de Byzance ont été altérés et défigurés.

Athribis a conservé long-temps l'importance qu'elle avoit sous les anciens rois, et même elle a vu accroître sa splendeur. Chef-lieu de préfecture sous les Grecs et les Romains, elle étoit, à l'époque d'Ammien Marcellin, l'une des plus grandes villes de l'Égypte (1); long-temps elle fut sous les Chrétiens un siège épiscopal. Dans la Notice d'Hiéroclès, elle figure au nombre des sept villes principales de la seconde Augustamnique (2).

Hérodote ne dit rien de particulier de la ville d'Athribis; il se borne à la nommer comme le chef-lieu d'un nome (3): il en est ainsi de Pline, mais sous le nom d'*Atharrabites nomos*, comme je viens de le dire (4). Aucun auteur ne parle du culte qui étoit observé dans cette ville, si ce n'est Strabon, qui rapporte qu'on y révéroit la musaraigne (5). Le culte rendu à la musaraigne est attribué par Plutarque à ce que cet animal est aveugle, et que l'obscurité, dit-il, est plus ancienne que la lumière (6). On voudroit pouvoir reconnoître sur les médailles frappées pour ce nome la figure symbolique que la figure placée au revers tient en sa main comme symbole religieux; mais elle n'est pas assez grande pour qu'on puisse y discerner autre chose qu'un quadrupède à jambes hautes, qui auroit quelque rapport avec le chacal, s'il n'étoit pas presque dépourvu de queue (7). Il ressemble au reste encore moins à la musaraigne, *sorex*, le plus petit des quadrupèdes connus (8). À cet égard, les passages des auteurs, comparés entre eux et aux monumens, présentent de la confusion. Nous voyons dans un auteur que les musaraignes étoient honorées à Athribis, et, dans un autre, qu'elles étoient embaumées et transportées à Buto. Hérodote, qui nous apprend ce dernier fait, ne le rapporte point pour la ville d'Athribis.

Le même Hérodote nous dit que le chat étoit à Bubaste l'objet de la vénération, tandis que la médaille du nome de Bubaste nous montre (et c'est la seule) une figure de musaraigne, ou du moins un rat extrêmement petit. Enfin la médaille du nome de Phtheneotes, dont Buto étoit la capitale, a pour attribut un enfant assis sur un lotus. Pour revenir aux médailles d'Athribis, il n'y a qu'un type qui représente un quadrupède: les autres contiennent l'image d'un oiseau, où Zoëga a cru distinguer une colombe; mais cette opinion n'a pas été adoptée par les savans (9).

Un profond orientaliste s'est étendu au long sur l'histoire d'Athribis (10), et il

(1) Lib. XXII, c. 16, p. 431, ed. Valesio.

(2) Ἱεροκλεῖος Συνακτάριος. Voyez *Vetera Romanorum Itineraria*. Amstelod. 1735, p. 728.

(3) Lib. II, c. 166.

(4) Lib. V, c. 9.

(5) Lib. XVII, p. 802 et 813.

(6) *Symposiac*. lib. IV, quæst. V.

(7) La légende porte ΑΘΡΙΒΙΤΗΣ. Voy. planche 58, *Ant. vol. V, fig. 29*, et Mémoire de l'abbé Belley sur les médailles des villes et nomes d'Égypte (*Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, t. XXVIII, p. 529); Médailles impériales d'Égypte, par Zoëga, et Recherches

sur les nomes d'Égypte, par M. Tôchon d'Annecy.

(8) Le voyageur Olivier a figuré des ossemens de la musaraigne, qu'il a trouvés parmi les momies de Saqqârah et qu'il a rapportés. (*Voyage dans l'empire Ottoman*, &c. t. II, p. 94, et pl. 33, fig. 1.)

(9) On peut conclure de ces rapprochemens, qu'il est bien difficile de tirer parti des attributs représentés sur certains nomes d'Égypte pour l'histoire du culte. Néanmoins il en est beaucoup d'autres, comme ceux de Mendès, Léontopolis, &c., qui sont bien caractérisés.

(10) M. Ét. Quatremère, *Mém. géograph. et hist. sur l'Égypte*, t. I, p. 1.

a mis hors de doute que son nom, dans les manuscrits Qobtes, est écrit constamment *Athribi*, $\alpha\theta\rho\iota\beta\iota$. Je renvoie le lecteur à son ouvrage (1), et je passe à la description des restes actuels de la ville d'après mon journal de voyage; toutefois j'emprunterai quelques mots à M. Ét. Quatremère: « Au rapport d'Ebn al-Kendy, » dit-il, il y a en Égypte quatre districts, qui n'ont pas leur pareil sur la surface de » la terre; ce sont le district d'Atryb, &c. » C'est à peu près ainsi qu'Ammien Marcellin plaçoit Athribis au rang des quatre principales villes de l'Égypte. « Cette » ville, dit Ebn Ayâs, avoit douze milles de longueur sur autant de largeur. Ses » portes étoient au nombre de douze. Les eaux du Nil pénétroient dans cette ville » par un canal, et circuloient autour des habitations. » On verra tout-à-l'heure ce qui subsiste encore de cet ancien état de choses.

Les ruines encore visibles d'Athribis occupent un espace considérable, indépendamment de celles qui ont disparu sous les alluvions du Nil et le travail de la charrue. On les trouve à environ 400 mètres [200 toises] au nord de Benhâ el-A'sal, sur la rive droite de la branche de Damiette. Elles forment une sorte de pentagone dont la diagonale, dirigée au nord, a environ 2000 mètres [1000 toises]. C'est une grande éminence, composée d'une suite de buttes élevées, d'une couleur noire ou rougeâtre; elle a environ 1600 mètres [800 toises] de longueur, 1020 mètres [514 toises] de largeur sur le Nil, et 1365 mètres [700 toises] dans sa plus grande largeur. Le périmètre de ces buttes de décombres est de 4824 mètres [2474 toises] (2). Elles sont recouvertes de poteries, de briques et verreries brisées, de débris de granit et de pierres diverses, et pleines de fouilles et d'excavations. Un village du nom d'*Atryb*, أتریب , est bâti à l'angle nord-est, et contigu aux ruines.

La grande étendue des ruines est presque le seul vestige de la splendeur d'Athribis; car tous les monumens sont renversés, et à peine trouve-t-on les parties inférieures de quelques constructions: tout a été détruit de fond en comble, et anéanti à la suite d'un incendie ou de quelque autre catastrophe. Il subsiste cependant un assez beau vestige de la grandeur et de la régularité de la ville ancienne; ce sont deux magnifiques rues, dont la largeur n'est pas de moins de 42 mètres [129 pieds]. Elles se coupent à angle droit, et partagent toute la ville en quatre parties: aujourd'hui elles servent encore de route aux paysans qui vont d'Atryb à Benhâ, et, dans l'autre sens, à Kafr Gezâr, sur la rive gauche du Nil. De chaque côté de la rue, l'on voit sur pied les restes de quelques constructions formées de briques cuites au soleil, de même que toutes celles de la ville: elles sont d'une grande dimension et liées avec de la paille.

A droite de la rue qui va au Nil, j'ai vu deux fûts de colonnes: l'un est debout et enterré; l'autre est un fragment couché à terre, de 1^m7 [5 pieds] de long. Au-delà de la rue transversale, j'ai remarqué une construction en briques, aussi enterrée, dont la sommité a quatre toits inclinés en forme de pyramide. La partie saillante

(1) Voyez aussi *l'Égypte sous les Pharaons*, par M. Champollion, qui cite ces autres formes $\alpha\theta\rho\rho\epsilon\beta\iota$ en dialecte Thébain, $\alpha\theta\rho\rho\iota\beta\epsilon$, et $\alpha\theta\lambda\eta\beta\epsilon$, orthographe curieuse, à cause de la substitution du λ au ρ .

(2) Voyez le plan des ruines, que j'ai levé géométriquement, *Ant. vol. V, pl. 27, fig. 3.*

a 20 mètres [10 toises] de longueur. Je regrette de n'avoir pu faire de fouilles en cet endroit. Le sommet du couronnement est dégradé, et les faces le sont également en beaucoup de parties. Je ne puis faire aucune autre conjecture, si ce n'est que ce petit monument étoit réellement une pyramide, mais sans pouvoir assigner sa destination (1). Un peu plus loin est une salle découverte, en partie debout, et dont le plan est assez remarquable. Ses dimensions sont d'environ 7^m8 sur 5^m85 [24^{ds} sur 18^{ds}] (2). Vis-à-vis, sur le sol de la rue, gisoit un bloc de granit couché, de 1 mètre [3 pieds] de long sur 0^m67 [2 pieds] en carré. La matière est des plus belles; je n'y ai découvert aucune trace de figures ni d'hiéroglyphes. En suivant la grande rue, toujours vers le Nil, on arrive à un point où les ruines s'écartent à droite et à gauche: cet espace forme une sorte de triangle allongé dont la base est le bord du fleuve; c'est une plaine traversée par une dérivation du Nil, sans aucun indice de ruines. On présume que la ville étoit terminée en cet endroit par un port demi-circulaire; aujourd'hui cet espace est à sec et couvert d'épines (3), et le canal y apporte peu d'eau. En même temps qu'il s'est creusé, le sol voisin s'est élevé par les alluvions du Nil et par les sables que les vents y ont chariés, de manière que l'inondation n'y atteint plus dans les crues ordinaires.

Le village actuel, comme on l'a vu, a retenu parfaitement le nom antique; il est assez peuplé et gouverné par trois cheykh: on y voit une mosquée à minaret. Il est infesté d'une grande quantité de renards, qui ont leurs repaires dans les décombres. La quantité considérable des agates et des petits cailloux qu'on y trouve mérite d'être remarquée: comme j'ai rencontré la même chose dans les ruines des anciennes villes, et que ces cailloux sont précisément les mêmes que ceux qu'on voit à la surface du désert, c'est-à-dire, des quartz roulés, colorés, transparens, opaques, &c., on pourroit en tirer une conséquence intéressante, savoir, que les lieux d'habitation ont été établis ou ont pris naissance dans le désert même, ou bien qu'on a exhausé le sol par les sables apportés du désert. C'est pour cela que, lorsqu'on pratique des fouilles profondes, ces fouilles font reparoître les cailloux.

Sur le bord du Nil, entre Benhâ et les ruines, sont des tours en briques cuites, dont le plan est elliptique et de 8 mètres sur 4 mètres [4 toises sur 2 toises]. Pour en comprendre l'usage, il faut les comparer à des puisards absolument semblables pour la forme et la construction, que j'ai vus en d'autres endroits dans l'intérieur des terres. L'eau du Nil entre par des ouvertures étroites, et de là on l'élève au moyen des roues à pots.

A l'extrémité nord des ruines, sur le Nil, est une grande construction, ouvrage antique, parfaitement exécuté avec un excellent ciment, et en briques cuites qui ont été disposées en assises régulières. Elle a sur le Nil deux pans, ou faces à angles très-obtus, l'une d'environ 20 mètres [10 toises], et l'autre de 14 mètres [7 toises]. On distingue dans chaque face trois arcades en plein cintre, également en briques, et qui portent le poids supérieur. Je ne doute point que cet ouvrage d'art, qui se rattachoit peut-être à un système de quai, n'appartienne à l'antiquité. Un pan de

(1) Voyez pl. 27, *Ant. vol. V, fig. 3, 4.* (2) *Ibid. fig. 3, 5, 6.* (3) *Hedysarum alhagi, ibid. fig. 3.*

muraille étant tombé, a été reconstruit, ou plutôt remplacé par un mur en briques, assez bien fait lui-même, mais avec un ciment différent, et d'un travail qui est loin d'égaliser l'exécution du reste. Dans celui-ci, on reconnoît la main des Arabes, et dans l'autre, celle des anciens. Au reste, cette digue a aussi l'aspect d'une construction propre à la défense. Les modernes y ont établi une roue a pots (1).

En suivant les ruines le long du fleuve, on remarque une autre partie d'enceinte aussi revêtue et en forme de quai, depuis l'évasement des ruines jusqu'à l'angle sud-ouest. Elle est très-solide, quoiqu'on l'ait bâtie en briques crues, et que, tous les ans, elle supporte le poids d'une masse d'eau énorme avec l'action d'un courant rapide : c'est ce qu'on voit d'ailleurs aux ruines de Thèbes, à Louqsor. Peut-être ce quai fait-il ici, comme à Thèbes, fonction d'éperon, tant pour soutenir les eaux que pour diriger le courant (2). Il paroît, d'après ces vestiges, que, dans cette partie de son cours, le Nil coule dans le même lit qu'autrefois.

On ne fait plus de fouilles depuis long-temps dans les ruines d'Athribis ; c'est du moins ce que m'ont assuré le cheykh et différens habitans, et c'est par le motif que les dernières avoient été infructueuses. Cependant il est difficile de croire qu'on n'y trouvât pas, si l'on cherchoit avec soin, des fragmens, des vases, des médailles particulièrement de nome, et d'autres antiques. Quant aux monumens en pierre, si aujourd'hui l'on n'en voit pas, pour ainsi dire, de traces, pas même les matières dont on les avoit construits, il ne faut pas en être surpris, en songeant avec quel acharnement les habitans modernes ont converti en chaux tout le marbre et la pierre calcaire qu'ils ont trouvés dans les villes anciennes. On sait qu'en Égypte, et sur tout dans la basse, les restes de l'antiquité les seuls ou les mieux conservés sont ceux qui sont éloignés des habitations actuelles. La raison en est que le transport des pierres volumineuses, qui n'étoit qu'un jeu pour les anciens Égyptiens, est un obstacle trop difficile à vaincre pour leurs apathiques et ignorans successeurs.

Les restes aujourd'hui visibles d'Athribis ne peuvent se comparer, même pour l'étendue, aux villes de la haute Égypte ; cependant je crois qu'ils méritent de fixer l'attention des voyageurs à venir, tant sous le rapport des fouilles qu'il reste à faire afin d'y trouver des fragmens d'antiquité, que pour éclaircir l'histoire d'une ville qui paroît avoir joué un rôle de quelque importance pendant une assez longue suite de siècles.

Dans le *chapitre XX* ci-dessus, j'ai parlé de la branche Athribitique et de la branche Busiritique, qui forment en grande partie le nome d'Atryb. Il suffira donc ici de dire qu'une ligne dirigée de Benhâ el-A'sel à Chybin el-Qanâter (la même qui divise encore la province de Charqyeh de celle du Kaire) limitoit cette ancienne préfecture au sud-ouest, et le *Busiriticus fluvius* de Ptolémée à l'est, jusqu'à el-Tybeh التيبة. La limite à l'ouest est une ligne oblique d'el-Tybeh

(1) Voy. *pl. 27, Ant. vol. V, fig. 3, 9*. Dans la vue, on a supposé la construction baignée par les hautes eaux du Nil.

(2) *Ibid. fig. 3*.

à la branche de Damiette, ligne qui est aussi aujourd'hui la séparation entre la province de Charqyeh et celle de Mansourah, et ensuite cette branche, en remontant jusqu'à Benhâ. La préfecture d'Atryb étoit traversée par la branche Tanitique, ou la Saïtique d'Hérodote, prenant sa source dans l'Athribitique à une demi-lieue à l'est des ruines d'Atryb. Cette branche se nomme à présent le canal de Moueys.

Peut-être le point d'el-Tybeh n'est-il pas sans quelque rapport avec le mot de *dyb*, qui signifie en arabe *chien-loup* (l'animal d'Égypte auquel les Grecs ont donné le nom de *λύκος*), et par conséquent le siège d'une ancienne position : je me fonde sur l'existence des ruines de Tell-Mokhdem, situées à une lieue au nord. (*Voyez* §. II, Cynopolis.)

La province Athribitique renfermoit, au rapport d'Étienne de Byzance, un lieu du nom de Psenaco, *Ψενάκω*, qui a bien la physionomie d'un nom Égyptien, comme un savant l'a remarqué (1). J'en ignore la position, à moins qu'on ne la cherche dans Senahou, reste de P-senaqou, lieu placé à égale distance de Benhâ et de Belbeys. Le nom Qobte d'un autre lieu de la même province est Panaho *παναχο* (le village du Trésor, selon le même savant) (2). Cette dernière ville est la même que Benhâ, surnommée *el-A'sel*, près des ruines d'Atryb. J'y ai vu des fragmens antiques; mais peut-être y ont-ils été transportés d'Athribis. Selon un autre savant orientaliste, un manuscrit Qobte fait mention d'une montagne de Panaho; comment trouver une montagne au milieu du Delta? c'est ce qu'il est difficile d'expliquer. Il est plus facile d'admettre avec lui que, dès le temps de Mahomet, ce lieu, dont le surnom signifie *miel*, fut célèbre pour la qualité de cette production, et que Makaukas, gouverneur pour Héraclius, envoya au prophète un présent de miel de Benhâ (3).

§. II.

Nome Busirites.

CYNOPOLIS, BUSIRIS, SONBÂT, ET AUTRES LIEUX DU NÔME ET DU VOISINAGE.

LA recherche de l'emplacement des lieux qui font l'objet de ce paragraphe est tellement compliquée et embarrassée de difficultés, qu'il faudroit consacrer à chacun un article spécial. Cependant les géographes ne se sont pas arrêtés à ces difficultés; on a fixé sans hésitation la position de Busiris à Abousyr, près de Semennoud; et celle de Cynopolis au cœur du Delta. Il semble, ou qu'ils n'aient pas connu la situation des lieux modernes qu'ils leur assignoient, par rapport à des points bien déterminés, ou bien qu'on n'ait pas pris en considération les distances fixées par les anciens itinéraires. Ces élémens néanmoins sont les seuls certains pour établir la correspondance des lieux anciens et actuels; et dans aucun cas il

(1) *L'Égypte sous les Pharaons*, tom. II, pag. 55.

(2) *Ibid.* tom. II, pag. 47.

(3) *Mémoires historiques et géographiques sur l'Égypte*, tom. I, pag. 107-108.

n'est permis de les rejeter ou de les omettre sans une discussion critique. Je ne pourrais déduire ici toutes les considérations géographiques qui m'ont porté à adopter une opinion nouvelle sur l'emplacement de ces deux villes : il faut donc me borner à en donner la substance, renvoyant les développemens aux mémoires sur la géographie comparée.

CYNOPOLIS. — L'Itinéraire d'Antonin conduit de Péluse à Alexandrie par Tanis, Thmuis, Cynopolis, Taua, Andro et Hermopolis. La ville de Busiris n'est pas énumérée dans la liste des mansions ; mais sa position dépend, comme on le verra, de celle de *Cynopolis* : or celle-ci étoit à xxv milles de Thmuis (1). On s'est accordé à diriger cette ligne vers l'ouest, du côté de Nemreh ; mais je n'en vois pas le motif, si ce n'est peut-être l'intention de se porter directement vers Alexandrie. Toutefois cette raison seroit de nulle valeur ; car il n'en faut pas moins revenir ensuite au sud, vers Taua et Andro, puisqu'ainsi le veut l'Itinéraire. Qu'importe donc qu'on se dirige au midi sur-le-champ en quittant Thmuis, ou bien qu'on le fasse plus tard ! comment le chemin seroit-il raccourci par cette dernière condition ! En second lieu, sur la ligne ainsi dirigée de Thmuis à l'ouest, il y a une station d'Isiu (*Isidis oppidum*) à xvi milles du même lieu ; cette ligne itinéraire feroit confusion avec celle de Cynopolis, sans compter que les ruines de Nemreh, qu'on a assignées à cette dernière ville, sont en effet à plus de xxviii milles de Thmuis (en ligne droite), au lieu de xxv. Il est vrai qu'un des manuscrits de l'Itinéraire porte le chiffre xxx de Thmuis à Cyno, mais il est le seul : et d'ailleurs une autre raison doit, je pense, dissiper toute incertitude. En se portant au sud un peu ouest de Tmây el-Emdyd (reste incontestable de Thmuis), le compas, ouvert sous la mesure de xxv milles, tombe exactement sur une butte de ruines appelée aujourd'hui *Tell-Mokhdem* تلّ مخدم, entre Kafr Mokhdem et Kafr Abou Gâma'. On y trouve des blocs de granit épars. Ce lieu est à environ trois lieues sud-est de Myt Qamar, et un quart de lieue à l'est de Myt el-Qorachy. (Le nom de *Mokhdem* est celui d'un saint renommé dans le pays, dont la fête tombe le 10 de dyl-hageh, et dont on voit encore le tombeau.) Cette colline n'est qu'à une lieue de Tybeh, dénomination qui dérive peut-être, comme je l'ai dit, du mot *dyb*. Or ce dernier est le nom du loup ; mais il existe un animal propre à l'Égypte, le chacal, sorte de chien-loup, que les Grecs ont désigné tantôt par *λύκος*, *loup*, tantôt par *κύων*, *chien* : de là *Λυκόπολις* et *Κυνόπολις*. Que ce village succédant à Cynopolis ait reçu des Arabes un nom analogue à celui de l'ancienne ville, il n'y a rien là que de conforme à ce qui est arrivé dans tous les lieux de l'Égypte, où les villes détruites ont été rebâties à quelque distance de leur emplacement. Ainsi la conformité des distances, l'analogie dans les noms, l'existence de ruines antiques, se réunissent en faveur de ma détermination ; une autre raison encore vient la corroborer. De Cynopolis, l'Itinéraire oblige de trouver xxx milles jusqu'à Taua, et xii milles ensuite jusqu'à Andro sur la branche Canopique ; c'est ce qu'on trouve exactement sur le terrain, de Tell-Mokhdem à Chouny (où sont des ruines, apparemment de Taua), et de là à Chabour, reste d'Andropolis. De plus, à partir de Tell-Mokhdem, position

(1) *Antonini Augusti Itinerar.* &c. p. 153.

que j'assigne à Cyno, la ligne de route porte directement à Alexandrie. N'ayant point à m'occuper ici du nome Phthemphites, dont la capitale avoit pour nom *Tawa*, je ne ferai pas la recherche de ce nom de lieu, écrit quelquefois *Tafa*, et que je n'ai pas retrouvé dans la nomenclature actuelle. J'ajouterai encore, au sujet de Cynopolis, que cette ville faisoit partie de l'*Ægyptus secunda* (1) : cette condition est remplie par Tell-Mokhdem, qui est séparé de l'*Augustamnica secunda* par la branche Busiritique (2).

BUSIRIS. — La ville de *Busiris* a été généralement placée à *Abousyr*, lieu situé sur la rive gauche de la branche de Damiette, au midi de Semennoud. Si le motif en est la ressemblance des noms, ce seroit une considération bien foible ; car déjà l'on a eu l'occasion (3) de remarquer la répétition fréquente de ce même nom Arabe en Égypte ; par exemple, aux environs d'Alexandrie, de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes, &c. : l'homonymie n'est donc pas un motif de placer en cet endroit Busiris. La présence de quelques ruines ne seroit pas une raison plus puissante dans le cas actuel (4). Au reste, d'autres motifs semblent s'y opposer tout-à-fait. 1.^o Busiris et Sebennytyus étoient deux chefs-lieux de nomes : or Abousyr et Semennoud sont trop rapprochés pour satisfaire à cette condition ; il n'y a guère qu'une lieue entre ces deux endroits. 2.^o Busiris et Cynopolis étoient dans le même district ; nous voyons que, depuis l'établissement du christianisme, elles firent partie du même évêché ; un certain Herméon étoit évêque dans Cyno et Busiris, ἐν Κύνῳ καὶ Βούσιρι (5) : ces deux lieux étoient donc très-voisins (6). Un passage de Strabon, cité ci-dessus, prouve également que Busiris étoit peu éloignée de Cynopolis (7). 3.^o Le canal Busiritique sortoit du fleuve Pélusiaque, aussi bien que l'Athribitique : il ne pouvoit donc se diriger sur Abousyr, et se porter aussi loin dans l'ouest. 4.^o Après avoir cité les villes de Léontopolis, *Busiris* et Cynopolis, Strabon dit que le nome Athribites y est *contigu* (aux nomes sans doute) : συνάπτεται δὲ καὶ ὁ Ἀθρηϊστῆρος νομός. et Abousyr ne remplit pas mieux cette condition. 5.^o Le même Strabon décrit les lacs à la suite desquels sont Léontopolis, Busiris et Cynopolis : ainsi ce ne peut être à l'ouest de la branche de Damiette, au midi de Semennoud, qu'il faut chercher la deuxième de ces villes. Tout éloigne donc Busiris d'Abousyr, bien qu'on se soit accordé à les confondre ensemble (8).

Ce qui a été dit à l'article de Cynopolis et les réflexions qui précèdent semblent montrer clairement que les positions de Cynopolis et de Busiris sont liées entre elles, qu'elles ne peuvent être éloignées, et qu'on doit les trouver à proximité l'une de l'autre. Or la place que j'assigne à la deuxième de ces villes est à trois lieues

(1) *Oriens Christianus*, p. 567.

(2) Voyez la carte ancienne et comparée de la basse Égypte.

(3) *Chap. XX* ci-dessus, et ailleurs.

(4) MM. Jollois et du Bois-Aymé ont trouvé à Abousyr un bloc de grès avec des traces de sculptures Égyptiennes, et des buttes de décombres, *É. M. tom. II, p. 91* (Voyage dans l'intérieur du Delta).

(5) *Oriens Christianus*, p. 567 et 570, et *Meletii Breviar. apud Athanas. Apol. contra Arian.* p. 188.

(6) C'est un motif de plus pour empêcher de placer

à *Nenreh* Cynopolis, quand même on prendroit Abousyr pour Busiris ; car il y a six lieues de distance entre ces deux endroits, sans compter deux ou trois grandes branches qui les séparent, et de plus une grande ville qui est interposée, Mehallet el-Kebyr, autrefois *Xois*, siège elle-même d'un évêché.

(7) Strabon, l. XVII, p. 802, traduct. Franç. tom. V, p. 366.

(8) J'avois moi-même, dans le *chap. XVIII* ci-dessus, page 26, placé, d'après d'Anville, Busiris de la basse Égypte à Abousyr. (Voyez *Ant. Descr. tom. II.*)

au nord environ de la première, à l'ouest de la branche Busiritique, comme Cynopolis, et non loin du village d'el-Haouâber, où il y a des ruines. Cet emplacement satisfait bien au texte de Strabon : *Près de Mendès, dit-il, sont situées Diospolis avec les lacs qui l'entourent* (Tell el-Debeleh) (1); *Leontopolis* (Tell Tânboul); *Busiris, un peu plus loin, dans le nome de son nom* (vers el-Haouâber), *et Cynopolis* (Tell el-Mokhdem) (2). Tout ce texte semble s'expliquer de lui-même, et les lieux se suivent parfaitement et sans discontinuité, en allant du nord au sud, comme on peut s'en assurer sur la carte.

Il est possible, au reste, que les ruines elles-mêmes existent à quelque distance d'el-Haouâber, et plus à l'ouest du canal, sans que le résultat qui précède en soit beaucoup modifié. Cette localité intérieure a besoin d'être reconnue de nouveau, et je présume que les voyageurs y trouveront des découvertes à faire; mais el-Haouâber, sur la route de Thmuis à Cyno, ne doit pas être éloigné de l'emplacement que l'on cherche.

Un passage de l'inscription de Rosette semble encore venir à l'appui de cette détermination; c'est celui qui place Lycopolis dans le nome Busirites (3), ΑΥΚΩΝΠΟΛΙΝ ΤΗΝ ΕΝ ΤΩ ΒΟΥΣΙΡΙΤΗ: assurément il ne s'agit pas de la ville que Strabon plaçoit entre Xoïs (4) et Mendès. N'est-ce pas le cas d'appliquer la remarque précédente sur l'embarras que les Grecs ont éprouvé à dénommer le chacal, animal sacré chez les Égyptiens? De là peut-être les mots *Lycopolis* et *Cynopolis* employés quelquefois l'un pour l'autre.

Selon Hérodote, Busiris étoit située au milieu du Delta (5). Voici comment il s'exprime : « Les Égyptiens regardent comme la plus solennelle de toutes celle » (la panégyrie) qui a lieu en l'honneur de Diane dans la ville de Bubaste; ensuite » celle d'Isis à Busiris, où l'on voit un temple consacré à cette déesse. Busiris est » une ville d'Égypte située au milieu du Delta, et Isis, dans la langue des Grecs, est » *Demeter*..... J'ajouterai qu'après les sacrifices qui ont lieu dans cette fête, tous » les hommes et toutes les femmes, qui s'y rendent par milliers, se frappent la » poitrine en signe de deuil..... » La position que j'assigne à cette ville est, non pas au milieu du grand Delta, mais au milieu du petit Delta, fort exactement. Si Busiris eût été sur la branche Sébennytique, ainsi qu'Abousyr, l'historien auroit sans doute exprimé cette circonstance.

J'ai dit que, sous les Chrétiens, Busiris et Cynopolis ne formoient qu'un seul évêché (6): une troisième ville leur étoit annexée; ce qui avoit fait donner à Busiris le surnom de *Tripolis*, ou *Tripolis Ægypti* (*Ægyptus* signifioit proprement la basse Égypte). La ville est ainsi nommée dans un acte du concile de Chalcedoine, et dans la Vie de S. Antoine par Athanase. Quelle étoit la troisième ville que suppose cette dénomination dans le même district? Je l'ignore.

Il me semble que, d'après les argumens que je viens de réunir, l'opinion vulgaire qui place à Abousyr, près de Semennoud, la ville de Busiris, est diffi-

(1) Voyez plus loin, section 11, page 18.

(2) Strabon, p. 802.

(3) Voyez *Ant. vol. V, pl. 54, l. 22.*

(4) Livre XVII, *loc. cit.*

(5) Liv. II, ch. 59 et 61, traduction de M. Miot.

(6) *Oriens Christianus*, p. 570.

cile à soutenir; elle ne remplit aucune des conditions géographiques, telles que la distribution des branches du Nil, la proximité avec Cynopolis, le texte de Strabon et celui de Ptolémée. C'est, je crois, le P. Sicard qui, le premier, a fait cette supposition, à cause de la ressemblance des noms; d'Anville et tous les écrivains paroissent l'avoir adoptée par le même motif, et cependant une seule réflexion auroit dû l'écarter, c'est qu'elle forceroit à peu près de supprimer ou le nome Busirites ou le nome Sébennytes. Je conviens que le Bousyr des écrivains Arabes est le même lieu qu'Abousyr près de Semennoud, ainsi qu'un savant orientaliste l'a prouvé par des raisons nouvelles (1); mais j'ai exposé plus haut la fréquente répétition de ce nom dans l'ancienne géographie, et les diverses altérations que les Arabes lui ont fait subir (2). Au reste, les médailles de nomes confirment foiblement ce que dit Hérodote du culte célébré à Busiris; la légende porte BOYCI, et la figure représente une femme tenant dans la main droite un quadrupède analogue à un cerf, mais trop petit pour être qualifié (3).

Quant au nom de Tasemptoti, bourg du nome de Busiris, que le savant cité tout-à-l'heure place à Sonbât, on verra dans la carte ancienne que ce lieu est compris dans les limites de la préfecture Busiritique, telles que je les ai dessinées. En terminant ce qui regarde ce nome, je citerai encore un lieu de cette préfecture, appelé *Koum Naa'mân*, sur la rive droite de la branche de Damiette (la Sébennytique d'Hérodote, ou la Phatnique de Strabon), et dont le nom rappelle celui du lieu placé au sud de l'ancienne Mendès; savoir, Na-A'moun (4).

§. III.

Nome Pharbætites.

PHARBÆTUS, PSENETAÏ.

D'ANVILLE a placé la ville de Pharbætus à Belbeys; c'est peut-être le plus grand déplacement qu'on trouve dans toute sa carte: l'erreur n'est pas de moins de huit lieues; il ne l'eût pas commise s'il avoit connu l'existence du village nommé *Horbeyt*, *هريبت*, au-delà de *Hehyeh* sur la branche Tanitique, entre la Pélusiaque et la Busiritique. Là s'élèvent les ruines d'une ville au milieu d'une plaine marécageuse. M. Malus, dans le cours de son voyage sur la branche Tanitique, y rencontra des fragmens de colonnes, des débris de granit, un tronc de statue et le pied d'un colosse. Selon les habitans, cette ville s'appeloit jadis *Qourb*. Les limites du nome dont cette ville étoit le chef-lieu sont, à l'est, au sud et à l'ouest, les branches Pélusiaque, Busiritique, et, au nord, plusieurs dérivations. La branche Tanitique, aujourd'hui canal de Moueys, et de nombreuses ramifications, arrosent cette riche partie de la province de Charqyeh. Le nom de

(1) Voy. *Mém. hist. et géogr. sur l'Égypte*, par M. Ét. Quatremère, t. I, p. 102. Toutes les raisons qu'il allègue sont applicables à la position que j'assigne ici.

(2) Voyez ci-dessus, chap. XVIII, XX, et ailleurs. Il a pu exister sans doute à Abousyr un lieu du nom de

Busiris, comme en tant d'autres endroits, sans que ce fait influe sur la position du nome Busirites, et de la ville qui en fut le chef-lieu.

(3) Voyez pl. 58, fig. 33, *Ant. vol. V.*

(4) Voyez ci-après, sect. II, §. I.^{er}

Horbeyt est le reste de celui de *Pharbæt-us* [P-horbæt-us], lieu d'Horus ou appartenant à Horus. En général, les noms terminés par la même finale *beyt* annoncent une composition de noms antiques, tels que Bahbeyt du Delta, Bahbeyt des environs de Memphis, et plusieurs autres.

De plus, Ptolémée place Pharbætus à 6' de degré au sud de Léontopolis, ville située, comme on le verra bientôt, à Tânboul. Comment cette donnée a-t-elle échappé à d'Anville, quand il a mis Pharbætus à Belbeys, c'est-à-dire, à 55' plus au midi! Horbeyt y satisfait, et à peu près aussi à une autre donnée tirée du même auteur, savoir, la différence de latitude entre cette ville et Tanis, laquelle différence est de 20'. Comme Ptolémée met la ville de Bubaste au nord de Pharbætus, tandis qu'elle est au midi, cette transposition a pu tromper d'Anville. Une autre circonstance mérite d'être mentionnée : c'est l'analogie du nom *Qourb* ou *Qorb* avec celui de *Horbeyt* ou *Pharbætus*. Je conjecture qu'il en est arrivé de ce nom comme de celui d'*Heliopolis*, qu'on retrouve encore, selon moi, dans *Qelyoub* (1).

Les auteurs ne disent rien du culte célébré à Pharbætus : nous trouvons dans la médaille de ce nome la légende ΦΑΡΒΑΙ, et un homme tenant un quadrupède assez ressemblant à un mouton, mais trop petit pour être reconnu (2).

Une ancienne ville ou bourgade, que les Qobtes ont surnommée *Psenetäi*, me paroît correspondre à el-Seneytah, vers le nord de cette préfecture, lieu dont le nom est le même, et seulement privé de l'article Égyptien (3).

§. IV.

Nome Bubastites.

BUBASTE, PSENSIHO, SINUATI, SENPHU, PHELBÈS,
VICUS JUDÆORUM, THOUM, &c.

Le nome Bubastites est un des quatre plus grands de la basse Égypte. Il s'étendoit de la rive droite de la branche Pélusiaque au désert Arabe : Bubaste, sa capitale, donnoit aussi son nom à ce grand bras du Nil. Voici ce que rapporte Hérodote au sujet de Bubaste : « Lorsque les Égyptiens se rendent à Bubaste pour la » panégyrie de Diane, ils arrivent par eau sur des barques remplies de l'un et de » l'autre sexes confondus ensemble ; quelques-unes des femmes font résonner des » crotales, et des hommes jouent de la flûte pendant toute la navigation ; le reste » remplit l'air de chants et de battemens de mains. Quand ils passent devant une » ville, ils poussent la barque vers la terre..... Les barques étant arrivées à Bubaste,

(1) Voyez ci-dessus, *ch. XX*, p. 12 ; la lettre ق aura été substituée à l'article et à l'aspiration du mot Qobte. Les Arabes auront, comme dans le cas de *Qelyoub*, conservé seulement le *b* de la seconde syllabe de *P-har-bait*, en supprimant barbarement le reste. Cet exemple prouve combien il est important d'orthographier correctement les noms de lieux, puisque, si l'on eût écrit *Kourb* كورب au lieu de *Qourb* قورب, on n'auroit pas même pu soup-

çonner l'analogie de ce nom de lieu avec le nom antique.

(2) Voyez *pl. 58*, *fig. 22*, *Ant. vol. V*.

(3) Voyez la *carte ancienne* de la basse Égypte. Cette détermination et la précédente sont d'accord, quant aux résultats, avec les recherches scientifiques de M. Étienne Quatremère et de M. Champollion jeune. Les faits et les argumens ci-dessus, tirés des circonstances locales, me paroissent les mettre hors de doute.

» ceux qui les montoient en descendent et célèbrent la fête par de nombreux
 » sacrifices, où il se fait une plus grande consommation de vin de raisin que
 » pendant tout le reste de l'année. On a vu dans cette solennité, suivant ce que
 » disent les habitans, jusqu'à sept cent mille individus réunis, hommes et femmes,
 » sans compter les enfans des deux sexes (1)..... »

« De toutes les villes où le sol a subi ces divers accroissemens, celle où, suivant
 » mon opinion, une plus grande quantité de terre a été rapportée, est Bubaste,
 » qui renferme un temple célèbre consacré à la déesse de ce nom. Beaucoup de
 » temples peuvent être plus vastes, et avoir plus coûté à construire; mais aucun
 » n'est aussi agréable à voir. Bubaste est l'Artemis des Grecs (2). »

« Le terrain où ce temple est bâti, à l'exception du chemin qui y conduit, est
 » une île. Cette île est formée par deux canaux tirés du Nil, qui, sans se con-
 » fondre, arrivent séparément jusqu'à l'entrée de l'enceinte, et de là coulent
 » chacun d'un côté opposé. La largeur de l'un et de l'autre est de cent pieds, et
 » leurs bords sont ombragés par des arbres. Les propylées, dont l'élévation est
 » de dix orgyies, sont ornés de figures sculptées de six coudées de haut et d'un
 » travail remarquable. Comme ce temple est situé au centre de la ville, il est
 » aperçu de tous les points, parce que, le sol environnant s'étant exhaussé,
 » tandis que celui où le temple repose est resté tel qu'il étoit anciennement, la
 » vue plonge de tous côtés sur cet édifice. Il est entièrement ceint par une mu-
 » raille décorée de figures sculptées. En dehors est un vaste bocage d'arbres
 » très-élevés, plantés autour de la grande chapelle, où la statue de la déesse est
 » placée. La longueur et la largeur de l'enceinte sont, en tout sens, d'un stade
 » entier. A partir de l'entrée, est une rue pavée en pierre dans l'espace de trois
 » stades au moins, se dirigeant par la place publique vers l'orient. La largeur de
 » cette rue est de quatre plèthres; elle est bordée des deux côtés d'arbres magni-
 » fiques qui semblent toucher au ciel, et vient aboutir au temple de Mercure :
 » tel est ce lieu célèbre (3). »

Tout le monde s'accorde à regarder *Tell-Bastah* comme l'emplacement de
Bubaste. De grands amas de ruines sont placés en effet à Chobra et Heryeh, à
 un quart de lieue ouest de *Tell-Bastah*. Aujourd'hui on ne trouve plus aucun
 édifice debout, tout est renversé. C'est, comme à Héliopolis, une grande étendue
 de décombres, où l'on ne voit plus çà et là que de foibles vestiges de l'antique
 splendeur de *Bubaste*. Mais la position même de ses ruines ne laisse point de
 doute, et elles correspondent à cette ville incontestablement. En premier lieu,
 elles sont sur la branche Pélusiaque ou Bubastique; secondement, le nom dont
 les Grecs ont fait *Βούλαστος* étoit en qobte *Πε-εστ*, *Pi-bast*; or le nom actuel
Tell-Bastah signifie colline de *Bast*. On y rencontre des restes de constructions
 Égyptiennes, des fragmens de plafonds tout couverts d'étoiles à cinq rayons, des
 corniches en granit et d'une grande dimension, avec doubles couronnemens (4),
 enfin beaucoup de sculptures hiéroglyphiques. Selon Ptolémée, *Bubaste* étoit à

(1) Hérod. liv. II, ch. 60, traduction de M. Miot.

(2) *Ibid.* ch. 137.

(3) Hérod. liv. II, ch. 138.

(4) Voyez *Ant. vol. V, pl. 29, fig. 9.*

30' d'Héliu (pris pour Héliopolis); Tell-Bastah en est à 26' ou 27'. Enfin le même géographe assigne 10' de différence de latitude entre Bubaste et Pharbætus, à la vérité en sens inverse. Cette distance convient à celle qui sépare les parallèles d'Horbeÿt et de Tell-Bastah.

Feu Malus trouva, dans les ruines, différentes masses colossales en granit avec des hiéroglyphes (1), toutes mutilées et entassées confusément, sans qu'on puisse deviner quelle puissance les a brisées et accumulées de cette manière. Les *fellâh* y puisent des matériaux propres à faire des meules. Tous ces débris de monumens sont au milieu d'un immense bassin dans l'intérieur des ruines, lesquelles ont 12 à 14 cents mètres [6 à 7 cents toises] en tout sens, et paroissent assises sur un massif de briques crues; ces briques ont 0^m33 [1 pied] de longueur sur 0^m22 [8 pouces] d'épaisseur. Ainsi nulle incertitude sur l'emplacement de Bubaste, et il est à regretter qu'on ne possède point de distances itinéraires partant de cette ville, parce qu'on l'auroit pu regarder comme un point fixe et invariable, propre à appuyer les positions douteuses.

La médaille du nome représente, avec la légende BOYBAC, une figure de femme tenant dans la main un très-petit quadrupède, qu'on est porté à regarder comme la musaraigne: mais comment la concilier avec le passage d'Hérodote ci-dessus et avec les auteurs qui placent à Athribis et à Buto le culte rendu à cet animal (2)?

Bubaste étoit le premier point de concours entre le Nil et le canal de la mer Rouge: on a vu dans le passage d'Hérodote que le roi Nécôs avoit dérivé de là un canal de communication. Depuis ces temps reculés, les canaux ont pris de nouvelles directions; on ne peut plus discerner celui de Nécôs: étoit-il tracé en ligne directe de Bubaste à Thoum (aujourd'hui peut-être A'bbaçeh), ou bien la communication avoit-elle lieu plus à l'occident? Il est difficile de le décider; je me borne à renvoyer au grand Mémoire de M. Le Père sur le canal des deux mers.

Le voisinage de Tell-Bastah présente des villages qui ont succédé à des lieux anciens. Les Qobtes avoient un endroit du nom de *Pseniho* [P-sensiho], situé au nord: il paroît correspondre à Chanchiâ. La Table Théodosienne marque deux mansions, *Senphu* et *Sinuati* (ou (3) *Smuati*), en marchant au sud-ouest de Phacusa: je crois, malgré la différence du nombre des milles, qu'elles peuvent correspondre à deux huttes de ruines, *Tell-el-Ahmar*, *Tell-Abrâch*, placées sur cette même direction. Continuant au midi, nous arrivons à *Belbeys*, où je place, non pas Pharbætus, comme l'ont fait d'Anville et d'autres savans, mais le Phelbès des Qobtes, d'après l'analogie évidente du nom et d'autres motifs (4).

L'Itinéraire d'Antonin donne deux lignes dirigées, l'une de Mémphis à Pélusé, l'autre de Babylone à Clysmâ. Dans la première, on remarque XIII milles d'Heÿu

(1) Une de ces masses peut avoir 2^m6 de large [8^{ds}] sur 1^m95 [6^{ds}] de hauteur. (Mémoire sur un voyage fait sur la branche Tanitique, *Déc. Égypt.* t. 1, p. 134.)

(2) Voyez *Ant. vol. V, pl. 58, fig. 28.*

(3) Les cinq jambages qui suivent l's présentent cette incertitude.

(4) Un lieu du nom de *Belhib* est cité par les auteurs Arabes dans la basse Égypte. (*Observ. sur quelques points de la géogr. de l'Égypte*, par M. Ét. Quatremère, p. 45.) Je rapporte ce nom à cause de son analogie avec celui de *Belbeys*, et comme renfermant plus distinctement le nom de l'ibis, *bel-hib*.

à *Scenæ veteranorum*, ce qui est très-exact (1), et dans l'autre XVIII : ainsi, dans celle-ci, le premier I aura été changé en V par un copiste; cette erreur et l'inverse ont dû être commises plus d'une fois. De *Scenæ veteranorum*, la première ligne compte, jusqu'à Thoum, XXVI en une seule direction; la seconde fournit XXIV en deux parties, XII de *Scenæ* à *Vicus Judæorum* et XII de *Vicus* à *Thoum*. Le chemin direct passe par Belbeys; mais ce ne seroit pas un motif suffisant pour faire passer la route ancienne par ce même endroit : d'ailleurs les deux nombres réunis ne font que XXIII milles, tandis que la distance réelle en ligne droite est de XXVIII. C'est pourquoi je présume que *Vicus Judæorum* étoit sur une grande butte de ruines qu'on voit à une lieue et demie au sud de Belbeys, dans le désert, et que les deux distances marquées XII et XII à partir de *Scenæ* doivent être rectifiées ainsi, XIII et XVI, conformément à l'exemple que j'ai cité plus haut. Il est à noter qu'un des manuscrits de l'Itinéraire porte XXII au lieu de XII : le second X n'a-t-il pas été écrit ici pour I, comme à Heliu XVIII pour XIII ? Il faudroit donc ici lire XIII, comme je l'ai supposé. Cependant, comme il manque des renseignemens, je n'ai pas cru devoir exprimer cette conjecture sur la carte (où *Vicus Judæorum* a été placé provisoirement à Belbeys, sur la route directe), et je me borne à l'énoncer. Au reste, comme la Table Théodosienne marque un lieu du nom de *Stratonici*, à XXXVI milles de Babylone, sur la route de Péluse, en une seule distance, je crois pouvoir le placer à Belbeys.

C'est avec raison que Wesseling regarde *Vicus Judæorum* comme un lieu distinct de *Castra Judæorum*. La population Juive dans l'ancienne Égypte a été exagérée (2), mais elle étoit réellement considérable : Onion, ville toute Juive de ces environs, devoit renfermer un grand nombre d'habitans.

Thoum ou *Thou* n'est qu'un seul et même lieu avec Pithoum de l'Écriture, dont le nom ne diffère du premier que par l'article Égyptien mis en avant. Il étoit à l'entrée de la vallée de Gessen, comme aujourd'hui A'bbaçeh est à l'entrée de la vallée de Saba'h-byâr. La distance de cette position à un point connu, comme *Scenæ veteranorum*, a été examinée tout-à-l'heure, et ne laisse guère de doute sur son emplacement; cependant M. Devilliers pense que Râourny, village voisin et où il y a des ruines, convient mieux. Je n'ajouterai plus rien à ce que j'ai dit du nome de Bubaste, si ce n'est, 1.° la mention des ruines dites *Camp des Romains*, situées à Tell-Myt el-Habyb, à Tell-Gerâd et à Zefteh, et d'autres déjà citées par M. Devilliers (3); 2.° celle de l'île de *Myecphoris*, qui est une véritable dépendance du nome, et que cependant Hérodote a désignée comme un nome à part : c'étoit une île située en face de Bubaste; elle étoit comprise, je crois, entre les branches Pélusique, Busiritique et Phatnitique. On n'en connoît guère que le nom.

(1) Voyez la *Carte ancienne et comparée* de la basse Égypte.

(2) Philon la supposoit d'un million; mais cette hypothèse est dénuée de vraisemblance.

(3) Voyez *A. D. chap. XXIV, pag. 4.*

SECTION II.

Description des Ruines de Thmuis, et Remarques sur les villes des Nomes de Mendès et de Léontopolis.§. I.^{er}*Nome Mendésien.*

I. THMUIS.

THMUIS étoit l'une des quatre principales villes de l'Égypte, c'est-à-dire, la basse Égypte, selon Ammien Marcellin (1), savoir : Athribis, Oxyrhynchus, Thmuis et Memphis. Quoique les auteurs modernes ne soient pas tous d'accord sur son emplacement, il n'est peut-être pas cependant une ancienne ville d'Égypte dont la position soit plus certaine. Son nom est conservé dans ceux de *Tell-Tmây* *تلّ طماي*, et de *Tmây el-Emdyd* *طماي الامديد*, où sont des ruines très-étendues, avec des monumens, fragmens ou vestiges considérables de l'antiquité Égyptienne. Cette ville étoit à xxii milles de Tanis, selon l'Itinéraire d'Antonin : c'est la distance exacte qu'on trouve entre les ruines de Saïs et celles de Tmây. Une autre distance de xvi milles entre Thmuis et *Isidis oppidum*, la ville d'Isis, se retrouve aussi exactement entre Tell-Tmây et Bahbeyt (2). Hérodote compte le nome *Thmuites* au nombre de ceux qui fournissoient les troupes appelées *Calasiries*, et il le distingue du *Mendésien*, à la différence de Ptolémée, qui donne Thmuis pour capitale à ce dernier (3).

Le village de Tmây el-Emdyd est situé au sud-est et à trois lieues de Mansourah. Auprès de ce village, à la distance d'environ un mille, on voit une grande levée de terre, qui se dessine dans le lointain comme un vaste coteau, sur une étendue de près d'une lieue, de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Elle est couverte de débris confus de vases, de blocs de granit et de murailles de briques renversées. Ces ruines s'appellent, comme je l'ai dit, *Tell-Tmây*, la colline de Tmây (4).

Un monument remarquable y demeure debout ; ce monument est du côté de l'est, au milieu des monceaux de têts de pots et de fragmens de briques, à l'extrémité d'un tertre qui paroît avoir été l'emplacement d'un grand édifice. C'est un énorme bloc de beau granit bien poli, partie rouge et partie noir, de forme quadrangulaire, et creusé en forme de sanctuaire. La hauteur du bloc est de

(1) Lib. xxii, cap. 16.

(2) Ptolémée donne 30° 50' de latitude à Thmuis, et la carte 30° 58' à Tmây : la différence n'a rien d'extraordinaire pour les positions tirées de cet auteur. Quant à Strabon, il ne parle pas de Thmuis, non plus que Plin.

(3) Le reste de ce paragraphe a été rédigé, pour la plus

grande partie, d'après les notes que M. de Chanaleilles a bien voulu me fournir.

(4) Selon M. Pina, les ruines de Thmuis sont à une demi-lieue du village de Kafr el-A'sâynes ; elles occupent deux tertres, séparés par une vallée qui renferme des plantes aquatiques (*Courier de l'Égypte*, n.º 45). Ce village ne figure pas sur les cartes.

7^m21, il est large de 3^m95, et il a 3^m21 dans l'autre sens (1). Un toit bas, en forme de pyramidion, et d'environ 3 décimètres de hauteur, forme sa sommité. Il repose sur une base ou petit socle de même granit, dont les angles sont usés et arrondis, et le tout est supporté par un grand piédestal également usé, formé d'un bloc de granit et de deux assises de grès, faisant ensemble une hauteur de 3^m48 (2). L'ouverture est tournée au levant. Les faces de ce monolithe paroissent aujourd'hui lisses, mais il a été sculpté; les ornemens et hiéroglyphes sont peu apparens : on ne les aperçoit qu'avec peine; mais on reconnoît qu'ils ont été effacés, tant par le temps que par la main des hommes. Un simple cordon règne horizontalement dans l'intérieur, aux deux tiers de la hauteur. Autour de l'ouverture se trouve une feuillure destinée à recevoir une porte. Dans plusieurs endroits il y a des fentes profondes dont on ignore tout-à-fait l'origine, bien qu'on l'ait attribuée sans motif à un tremblement de terre. La gravure exprime les autres détails de cette masse colossale (3).

Il n'est pas hors de propos de citer ici plusieurs monolithes du même genre. Hérodote (liv. II, chap. 175 et 155) nous apprend des particularités curieuses sur les temples monolithes de Saïs et de Buto; mais il passe sous silence celui de Thmuis, apparemment comme étant moins considérable. Le premier, long de 21 coudées et haut de huit (4), étoit placé à la porte du temple de la Minerve Égyptienne : deux mille bateliers furent employés pendant trois années, sous Amasis, au transport de cette masse de granit. Le second monolithe étoit une chapelle dédiée à Latone, placée dans l'enceinte consacrée à cette déesse. Il étoit cubique, et avoit, dit Hérodote, 40 coudées en tout sens (5). Sa toiture, formée aussi d'une seule pierre, étoit épaisse de 4 coudées (6). Granger, qui a voyagé en Égypte en 1745, parle de Buto et de la chapelle de Latone comme les ayant visitées; mais on n'a rien découvert de semblable dans les derniers temps. Nous avons rapporté ces détails pour que le lecteur puisse établir une comparaison avec ce qui subsiste à Thmuis.

D'après les mesures qui ont été rapportées plus haut, le monolithe de Thmuis avoit environ 16 coudées de hauteur sur 8 $\frac{1}{2}$ de large et 7 de profondeur, dimensions remarquables, mais qui le cèdent de beaucoup à celles des monumens de Saïs et de Buto; ce qui n'est pas un motif cependant pour rendre ces dernières invraisemblables. Au surplus, le lecteur doit consulter, dans l'ouvrage, les monolithes de Philæ, d'Antæopolis, de Meylaouy, et les autres qui ont été figurés ou décrits : celui-ci s'en distingue par les supports ménagés de chaque côté de l'ouverture, et destinés peut-être à soutenir les barreaux d'un grillage, au nombre de sept. A cet égard, je ne me permettrai pas d'autre conjecture.

Beaucoup de morceaux de granit rouge, placés autour du bloc, attestent qu'il

(1) 22 pieds 2 pouces, sur 12 pieds 2 pouces et 9 pieds 11 pouces.

(2) 10 pieds 9 pouces. — Total de la hauteur du monument, 11 mètres, ou près de 34 pieds.

(3) Voyez *pl. 29, Ant. vol. V, fig. 16 à 19*. On n'a pas exprimé la dégradation du monument dans le dessin,

destiné seulement à donner les formes et les mesures exactes (consulter aussi l'explication de la planche).

(4) 9^m7 sur 3^m7, ou 29 pieds 11 pouces sur 11 pieds 5 pouces.

(5) 18^m47, ou 56 pieds 10 pouces et demi.

(6) 1^m85, ou 5 pieds 8 pouces un quart.

servoit de centre à un édifice considérable, et qu'il contribuoit à son ordonnance. Il y a aussi des blocs de granit noir, épars en différens endroits du voisinage; aux environs sont trois autres constructions dégradées, restes peut-être d'autant de monumens dont les débris couvrent le sol.

A une petite distance du monolithe, on a trouvé vingt-huit grandes pierres de figure ovale, creusées en forme d'auge ou de sarcophage, et de beau granit noir. Ces morceaux, d'un travail médiocre, sont entiers et debout: tous ont les mêmes dimensions, savoir: 0^m79 de profondeur (1), et une longueur intérieure de 1^m26 (2) sur une largeur de 0^m85 (3). Le travail de ces sarcophages n'est qu'à l'état d'ébauche. Voici les autres dimensions: épaisseur du contour de l'orifice, 0^m28 (4); longueur totale, 1^m87 (5); largeur totale, 1^m42 (6); hauteur, 1^m15 (7).

Ces dimensions doivent-elles faire présumer que les sarcophages dont il s'agit étoient destinés à servir à la sépulture des animaux sacrés, dont les Égyptiens embaumoiént religieusement les corps? C'est une question que nous ne pouvons examiner ici; bornons-nous à dire que Thmuïs appartenoit au nome Mendésien, et que, dans cette préfecture, Pan, sous l'image d'un bouc, étoit l'objet du culte, sans doute comme emblème du principe générateur (8). Selon S. Jérôme, le nom même de la ville en égyptien signifioit *bouc*; mais on n'admet pas cette étymologie du nom de Thmuïs.

Un beau torse de granit noir, d'un demi-mètre, ayant la tête tronquée, a été trouvé sur les lieux, près du monolithe. La statue est assise, tenant d'une main l'image d'un sphinx; l'autre main est ouverte et étendue. Le dossier est une plate-bande chargée d'hieroglyphes. On a encore trouvé sur le même lieu une tête de granit, caractérisée par les traits de la figure des nègres, c'est-à-dire, la chevelure crépue, le nez épaté, les lèvres épaisses et les joues exhaussées (9).

Le pays qui environne au sud l'ancienne *Thmuïs* est aujourd'hui à peine arrosé: les eaux du Nil y arrivoient autrefois par un canal tiré de celui de Moueys, dont les traces se découvrent à une lieue sud-est du village de Tmây el-Emdyd. Il est remarquable que les habitans de cette contrée, loin de trouver dans les traces de cet ancien canal le souvenir des eaux bienfaisantes qui arrosoient et fertilisoient des terres aujourd'hui stériles, loin d'y puiser aucun motif d'émulation ou d'encouragement pour exécuter des ouvrages semblables, aient défigurés par une fable puérile et toutefois ingénieuse l'objet des travaux dont ils ont les restes sous les yeux. Voici la tradition qu'ils débitent à ce sujet: « Le gouverneur de Tmây, » disent-ils, avoit des cantons que l'inondation du Nil ne venoit point arroser: il » étoit pauvre, mais riche cependant de la possession d'une fille dont la beauté » fixoit tous les vœux; il mit à prix la main de cette fille unique, en la promettant » à celui qui viendroit en bateau la recevoir à Tmây. Le succès alloit couronner son

(1) 2 pieds 5 pouces 4 lignes.

(2) 3 pieds 10 pouces 6 lignes.

(3) 2 pieds 7 pouces 6 lignes.

(4) 10 pouces 6 lignes.

(5) 5 pieds 9 pouces.

(6) 4 pieds 4 pouces 6 lignes.

(7) 3 pieds 6 pouces 6 lignes.

(8) Diodor. lib. 1, pag. 257, tom. I, ed. Bipont., et Suidas, voce *Méding*.

(9) Cette tête et le torse dont on vient de parler ont été apportés d'Égypte et donnés par M. de Chanaleilles au premier consul, qui les fit placer à Malmaison.

» attente ; un canal tiré de celui de Moueys avoit été entrepris par un jeune prince, qui bientôt seroit arrivé à Tmây, lorsqu'un rival y parut tout-à-coup, traîné dans une barque portée sur des roues. Les dieux furent pris à témoin ; la condition se trouvoit remplie. C'est ainsi, dit la tradition, que le canal qui devoit arriver à Tmây, fut en partie creusé et aussitôt délaissé. »

Au nord de Tmây, le territoire est arrosé par le grand canal de Basserady. Au temps de l'inondation, les eaux d'un canal venant de Mansourah se rendent près de Tmây. Enfin une grande digue, du nom de *Gam*, aujourd'hui ruinée, existoit à l'est de Tmây, peut-être pour préserver les terres des eaux surabondantes de la branche Tanitique : elle est aujourd'hui ruinée ; ce qui en reste a plus de 12000 mètres de long, et domine l'inondation de Daqhelyeh.

On voit aujourd'hui à Tmây el-Emdyd une petite mosquée, fameuse par le tombeau d'un santon Mahométan appelé *Emyr A'bd-allah*. Ses prétendus miracles attirent, au 8 du mois de dyl-hageh, un concours considérable d'Arabes et d'habitans du Charqyeh, qui, mêlant à leur dévotion une extrême cupidité, ne quittent jamais le pays sans y avoir cherché de l'or, caché, selon eux, dans l'intérieur des plus grosses masses de ruines. Les tentatives qu'ils ont faites pour briser et renverser le monolithe, sont faciles à reconnoître.

M. Girard, qui a recueilli un dessin du monolithe, a reconnu, sur les lieux, que le terrain avoit été fouillé pour en tirer la pierre calcaire employée dans la construction d'un ancien édifice. Il paroît que le pavé étoit de grès : on voit des fragmens jaunâtres et rouges, de la même espèce que celui de la *montagne Rouge*, près du Kaire. Le même voyageur a trouvé dans les ruines les traces d'un grand incendie. On y trouve, dit-il, des couches de braise et de charbon de 8 ou 10 pouces d'épaisseur, recouvertes de matières calcinées et de briques fondues. Des traces pareilles se trouvent dans beaucoup d'autres endroits des ruines ; ce qui prouve que le feu a concouru à la destruction de cette ville. On y a brûlé une grande quantité d'ossemens, dont on voit encore des fragmens calcinés, mêlés avec des scories et d'autres débris à demi vitrifiés (1).

2. MENDÈS, DIOSPOLIS, LYCOPOLIS.

L'emplacement de Mendès et celui de Diospolis (2) ne sont pas aussi faciles à fixer que la position de Thmuis.

En Égypte, et sur-tout dans le pays inférieur, une ville a succédé à une autre, après avoir été rebâtie à quelque distance du premier emplacement ; de nouveaux noms ont succédé aussi aux anciens : ou je me trompe, ou telles sont les causes de l'obscurité qui règne sur plusieurs positions anciennes. Commençons par éclaircir celle des deux questions qui est la moins embarrassée. On donne aujourd'hui le nom de *Tell el-Debelch* à un assez grand amas de ruines placé à une lieue sud du village

(1) Le surnom d'*el-Emdyd* donné à Tmây rappelle le lieu dont parle le P. Sicard, Kemân el-Emd, les collines d'Emd, à Tekby. On ne trouve de mot analogue dans Goltius, que *مديد*, de la racine *مَدَّ*, *extendit*.

(2) Il y avoit deux autres Diospolis, toutes deux dans la haute Égypte : *Diospolis magna*, l'ancienne Thèbes ; *Diospolis parva*, aujourd'hui Hoû.

d'Achmoun, et à cinq lieues est de Mansourah, formant à peu près un quadrilatère long de 2000 mètres, compris entre deux canaux de Mansourah et l'inondation de Daqhelyeh. On y trouve une foule de débris qui ne laissent aucun doute sur l'existence, en cet endroit, de quelque ancienne ville. Comme il n'y a pas de distance itinéraire pour fixer la position de Mendès, ni pour celle de Diospolis, il faut s'attacher à reconnoître les vestiges d'antiquité subsistans. Or, trouvant des ruines auprès du canal d'Achmoun, qui est l'ancienne branche Mendésienne, et dans les limites du nome Mendésien, on est autorisé par la présence d'une ville ruinée à y chercher la capitale. Strabon peut encore ici nous servir de guide : « Près de Mendès, dit-il, » sont situées Diospolis avec les lacs qui l'entourent, Léontopolis, Busiris un peu plus » loin, et Cynopolis (1). » La succession de ces points, l'ordre dans lequel ils sont nommés, ne peuvent-ils pas nous les faire reconnoître? Procédons en sens inverse de Strabon. Partons de Cynopolis, et allons vers le nord-nord-est : marchant ainsi, on trouve d'abord Busiris; plus loin, dans la même direction, Léontopolis, qui est à Tell-Tânboul (comme nous le verrons au paragraphe suivant); ensuite, laissant Thmuis un peu à gauche, nous passons par Tell el-Debeleh, et nous atteignons, à une lieue plus loin, la branche Mendésienne au village d'Achmoun. La correspondance se trouvera ainsi établie entre les ruines de Tell el-Debeleh et Diospolis de Strabon. Maintenant peut-on se défendre d'un rapprochement de noms! Ce mot, *Debeleh*, تَلّ الدبلة, ne seroit-il pas, comme plusieurs l'ont déjà observé, et, entre autres, les auteurs de la traduction Française de Strabon, une altération de *Diopolis* (pour *Diospol-is*)! Les Arabes ont défiguré d'autres noms d'une manière bien plus étrange.

Un autre motif encore me fait placer Diospolis en cet endroit. Ce sont les termes suivans de Strabon : Diospolis avec les lacs qui l'entourent. Ces ruines sont en effet à peu près dans une île que l'inondation de Daqhelyeh et les canaux entourent de toutes parts; je crois donc qu'on ne peut trouver mieux qu'à Tell el-Debeleh l'emplacement de la Diospolis de Strabon (2), et par conséquent de la ville désignée dans l'Écriture sous le nom de *Na-A'moun* (3) : car ici, comme pour la grande Diospolis de Thèbes, Ammon, le nom Égyptien du dieu, a été traduit par *Jupiter*. Jupiter, dit Hérodote (4), en langage Égyptien, s'appelle *Ammon*.

A présent, quel est le site de l'ancienne Mendès! D'Anville et d'autres géographes ont choisi le lieu appelé *Achmoun* أشمون, ou *Achmoum* أشموم, où se trouvent trois hameaux du même nom. Quoiqu'on n'ait pas observé en cet endroit de grandes ruines, je crois qu'il n'y a rien à changer à cette détermination. En effet, ce lieu est situé sur la branche Mendésienne, tandis que Tell-Tmây et Tell el-Debeleh en sont éloignés; or il n'y a pas, je crois, d'autres ruines dans ce quartier de l'Égypte. En second lieu, Achmoun est le nom du dieu générateur,

(1) Lib. XVII, p. 802.

(2) Sur la grande carte topographique de l'Égypte, pl. 35, on a écrit *ruines de Mendès* au-dessus de *Tell el-Debeleh*, et l'on a oublié d'ajouter à la fin un point de doute (!).

(3) *Na-A'moun... assise sur les fleuves, l'eau l'entoure...* (Nahum, III, 8.) Voyez *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 130. Le nom du texte Hébreu est traduit par *Diospolis* dans un passage de la version des Septante.

(4) Liv. II, chap. 42.

de Pan, l'un des huit grands dieux de l'Égypte; or Hérodote s'exprime ainsi : « Mendès, en langage Égyptien (1), signifie également un *bouc* et le *dieu Pan*. » Les Mendésiens mettent Pan au nombre des huit grands dieux. . . . ; par ce » motif. . . . (ils) révèrent donc religieusement toutes les chèvres, et sur-tout » les mâles. . . . (2). »

Troisièmement, le nom de la ville dédiée à Pan dans la Thébaïde est aujourd'hui Akhmym, nom qui a le plus grand rapport avec Achmoum, comme Pan avec Mendès: ὁ Πάν Διγυπίστῃ Μένδης (Hérod. liv. II, chap. 46). Οὕτω καλοῦσι τὸν Πᾶνα Διγυπίστοι (Suid. *voce* Μένδης). C'est ce que répète Nonnus (3).

Enfin, non loin de là, est un monticule de ruines avec des débris de poteries, et le nom de *Tell el-Ahmar*, la colline Rouge. Peut-être que les inondations de la branche Mendésienne et les travaux de la culture ont fait disparaître le reste des vestiges, et je suis porté à croire que, la ville ayant été ruinée à une époque très-ancienne, Thmuis prit plus d'importance, jusqu'à devenir la capitale du nome au temps de Ptolémée le géographe, et une des plus grandes villes de l'Égypte sous Ammien Marcellin: cela explique pourquoi Thmuis est seule nommée par tous les auteurs qui sont plus récents (du moins par rapport à la haute antiquité), Josèphe, Aristide, Ptolémée, Ammien Marcellin, Étienne de Byzance, Suidas, et aussi dans les Itinéraires d'Antonin et d'Hiéroclès; tandis que Pindare, Hérodote, Strabon et Plutarque, écrivant d'après d'anciennes traditions, parlent de la ville de Mendès. Pline lui-même ne fait mention que de la bouche et de la préfecture Mendésiennes (4). Ici s'applique la réflexion que j'ai faite en commençant cet article: après sa ruine, Mendès aura été rebâtie à une lieue plus loin; les matériaux y auront été transportés, et le nom de Diospolis aura succédé à celui de Mendès, comme le nouveau site à l'ancien (5).

Le culte attribué par les auteurs aux habitans de la préfecture Mendésienne est confirmé par les médailles du nome. On voit sur la légende ΜΕΝΔΗΣΙΟΣ une figure de Jupiter tenant un bouc dans sa main droite: le petit module n'a que le buste du dieu (6).

D'Anville a donné le nom d'*Achmoun-Tanâh* au village qui a succédé à Mendès: mais la carte présente ici deux localités différentes; l'une, Achmoun, avec plusieurs hameaux, à une lieue vers le nord de Tell el-Debeleh; l'autre, Tannâh, à une lieue vers le sud.

En résumé, l'autorité d'Hérodote étant formelle en faveur de l'existence de deux nomes différens, qui certainement avoient chacun un chef-lieu, je pense, 1.^o que Thmuis et Mendès ont existé séparément, que ces deux villes avoient le même culte, et qu'elles étoient situées, l'une à Tmây el-Emdyd, l'autre à Achmoun, sur la branche Mendésienne; 2.^o que Diospolis a succédé d'abord à la

(1) Jablonski a observé, et d'autres après lui, que la lettre *δ* ne pouvoit entrer dans un mot Égyptien. (Voyez *Panth. Ægypt.* pl. 1, p. 272. Voyez aussi *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 128.)

(2) *Hist. lib.* II, cap. 46.

(3) Voyez Jablonski, *Panth. Ægypt.*

(4) Étienne de Byzance nomme aussi la ville de Mendès.

(5) Selon Ptolémée, Mendès et Thmuis auroient été placés entre les branches Busiritique et Athribitique; mais il faut entendre entre la Busiritique et la Tanitique.

(6) Voyez pl. 58, fig. 26, *Ant. vol. V.*

seconde de ces villes, en qualité de capitale du nome Mendésien, circonstance qui a achevé de causer la ruine entière de la ville de Mendès (1); 3.^o que Thmuis est devenue à son tour, et dans les derniers temps, le chef-lieu de la préfecture Mendésienne.

Lycopolis de la basse Égypte étant placée par Strabon immédiatement avant Mendès, j'en ferai mention ici, quoique ce lieu paroisse hors du nome Mendésien. Je procéderai comme tout-à-l'heure, pour en chercher la place, que d'Anville n'a pas assignée : « Dans l'intérieur des terres (dit Strabon, après avoir parlé » de Buto), au-dessus des bouches Sébennytique et Phatnique, on trouve » Xoïs. . . , Hermopolis, Lycopolis et Mendès. » La direction de tous ces lieux est bien évidemment de l'ouest vers l'est. On peut s'arrêter à une position distante d'environ trois lieues de Tell el-Debeleh, et d'une lieue environ de Mansourah au sud-est, vers le village de Chahâ. Cette position convient aux passages de Strabon et d'Étienne de Byzance, qui placent Lycopolis, le premier, auprès de Mendès, et le dernier, dans le nome Sébennytique. Étienne ajoute à Lycopolis l'épithète de *παραθαλάσσιος* ou maritime, tandis que le nome Sébennytique (du moins le *supérieur*, car il y avoit un nome Sébennytique *inférieur*) est très-éloigné de la mer. Pindare supposoit aussi Mendès *sur le bord de la mer*, *παρὰ κρημνὸν θαλάσσης*, méprise qui lui a été justement reprochée par Aristide le sophiste (2), et que Strabon, qui le cite, n'avoit pas relevée (3) : mais c'est cette erreur même qui explique celle d'Étienne de Byzance, et prouve la proximité de Lycopolis et de Mendès. Selon une autorité plus imposante, Lycopolis appartient au nome Busirites; c'est, comme je l'ai dit plus haut (4), la PIERRE DE ROSETTE : mais je pense, et déjà j'ai eu occasion d'en faire la remarque, que les Grecs ont été embarrassés de traduire dans leur langue le nom de l'animal honoré par les Égyptiens, et qu'ils auront employé à cet effet, tantôt le mot *κύων*, et tantôt le mot *λύκος* (5); c'est la ville de Cynopolis qui faisoit partie du nome Busirites. Cette conjecture concilieroit le monument avec le témoignage d'Étienne.

§. II.

Nome Léontopolites.

IL y a très-peu de détails dans les écrivains sur cette préfecture; cependant Ptolémée peut en faire deviner l'emplacement, non par la latitude, mais par la situation relative. D'après cette donnée, j'avois placé le chef-lieu, Léontopolis, à la grande colline qui est au sud et à 12000 mètres de Tmây, non loin du village d'el-Mengalah.

Un passage de Strabon confirmoit la position générale du nome de ce nom;

(1) Je ne place point Mendès à Tell el-Debeleh, comme M. Gratié Le Père, parce que Strabon distingue Mendès de Diospolis, et qu'il n'y a pas d'autres ruines de ce côté.

(2) *Orat. Ægypt.* tom. II, p. 360, *ed. Jebb.*

(3) *Lib. XVII*, p. 802.

(4) Page 9.

(5) Le loup, dit Diodore, a été honoré à cause de sa ressemblance avec le chien; car leurs natures diffèrent peu, et leurs espèces peuvent s'accoupler et se reproduire. (*Lib. I*, p. 260, t. I, *ed. Bipont.*)

voici ce qu'il dit : *Léontopolis*, entre le canal Busiritique et le Bubastique. Ainsi Léontopolis étoit peu éloignée de la branche Busiritique. « Au-dessus des bouches » Mendésienne et Tanitique, dit-il encore, on trouve un grand lac, les nomes » Mendésien et Léontopolites, Aphroditopolis (1) et le nome Pharbætites (2). » L'inspection de la carte fait voir que ce texte est bien expliqué par la position que j'ai donnée à ces trois nomes : on peut ajouter que, dans l'énumération du même Strabon, on voit la ville de Léontopolis précédée de Mendès et de Diospolis, et suivie de Busiris et Cynopolis ; ce qui suppose une position intermédiaire au milieu de ces quatre villes. Le passage suivant de Xénophon d'Éphèse, où la ville de Léonto est citée, n'est pas propre à donner beaucoup de lumière sur ce sujet : *διελθόντες μὲν δὲ ταῦτα ἐπὶ Λεοντώ ἔρχονται πόλιν* (3) ; Hemsterhuis a lu ici *Ταῦτα* (sans trop de motifs), au lieu de *ταῦτα* : car il y a un grand intervalle et même deux préfectures entre *Taua* et Léontopolis (4). Dans cette incertitude, un renseignement inespéré est venu confirmer pleinement ma conjecture. L'habile administrateur auquel je dois la plupart des renseignemens que j'ai donnés sur les restes de Tmây (5), et qui a parcouru le pays attentivement, m'a fourni aussi le nom que porte la butte voisine d'el-Mengalah, que je regardois, par sa seule position, comme étant le reste de Léontopolis. M. de Chanaleilhès ajoute qu'en ce lieu sont de très-grandes ruines. Les habitans l'appellent *Tell-Tânoul* *تل تانول*, colline de Tânboul, nom qui avoit échappé aux ingénieurs Français ; de plus, deux autres villages, appelés aussi *Tânoul*, existent à une lieue environ du même point. Il me semble difficile de ne pas reconnoître ici le nom Grec et le nom Latin de l'ancienne ville. Je regarde Tânboul (ou Tônoul) comme la corruption et l'abréviation de *Leontópolis*. Les Arabes ont, comme par-tout, supprimé la finale, et substitué le *b* au *p* ; et de plus ils ont retranché, mais d'une manière plus bizarre qu'ailleurs, les deux premières syllabes du mot, afin de le réduire à deux : car c'est pour eux un usage, et, pour ainsi dire, une nécessité euphonique, de ne pas admettre des mots de plus de deux ou trois syllabes ; on ne citeroit guère, comme exemple du contraire, qu'Esquanderyeh ou Skânderyeh [Alexandrie]. C'est ainsi que de *Naucratis* ils ont retranché *Nau* (d'où est venu le nom actuel *Krât* (6) ou *Kourât*), et que de *Bubastus* ils ont fait *Bastah* (supposé que le nom ne soit pas directement tiré du qobte), comme de *Tapisiris*, *Bousyr* et *Abousyr*, &c. Ils ont fait aussi le contraire, en ajoutant (non plus devant le nom Grec ou Romain, mais devant le nom indigène) un *élf*, comme syllabe euphonique, exemples : *A-sna* ou *E-sné*, *A-hnas*, *A-khmym*, *A-chmoun*, *A-souân*, *A-scyt*, &c. Quant à la finale *πόλις* ajoutée par les Grecs, tantôt les Arabes ont ôté *is*, comme ici dans *Leontópolis* ; tantôt les deux syllabes *όλις*, comme au nom d'*Héliopolis* dont ils ont fait *H-elioub* [Q-elyoub] ; et le plus souvent, le mot tout entier.

La Notice d'Hiéroclès place Léontopolis dans la seconde Augustamnique, ἘΠΑΡΧΙΑ Α΄ ΤΥΟΤΣΤΑ Β΄ ; peut-être faut-il la ranger dans la première : c'étoit le chef-lieu

(1) Cette Aphroditopolis est une quatrième ville du nom en Égypte ; car il n'est pas possible de la confondre avec celle du nome Prosopites.

(2) Lib. XVII, p. 802.

(3) Lib. IV, p. 51.

(4) *Anton. Aug. Itinerarium*, p. 728.

(5) Voyez plus haut, p. 15, note 3.

(6) Voyez les Mémoires sur la géographie comparée.

d'un évêché. Une médaille de nome porte ΛΕΟΝΤΟΠΟΛ (1), avec un lion qu'une figure drapée tient dans sa main. Une autre, du plus petit module, présente un lion courant, avec ces lettres ΛΕΟΝ. Il est remarquable que cette forme *Leontopol* est d'accord avec le nom actuel *Tânboul* (ou *Tônbol*), pour la finale; le texte de Ptolémée porte ΛΕΟΝΤΩΝ : mais dans la Notice d'Hiéroclès on lit ΛΕΟΝΤΩ; c'est ainsi qu'on trouve dans les itinéraires ΑΥΚΩ pour ΑΥΚΩΝ, ΚΥΝΩ (2), &c. Les deux expressions sont équivalentes; je crois qu'on peut s'en tenir à l'orthographe du texte de Ptolémée.

En résumé, je pense que *Tell-Tânboul* est l'emplacement du chef-lieu du nome Léontopolites : cet emplacement n'avoit pas encore été assigné par les géographes (3).

(1) Voyez pl. 58, fig. 17, *Ant. vol. V.*

(2) Quand on lit dans Eusèbe, parlant de l'usage qu'avoient les Égyptiens d'imposer à leurs villes les noms des animaux vénérés, ἀπὸ τοῦ λέοντος τῆν Λεόντω... (in *Esai.* c. xxx), il faut substituer par la pensée le nom indigène, que le savant évêque de Césarée auroit dû citer

au lieu du nom Grec; ou bien il n'a voulu parler que des Égyptiens de son temps; mais ce nom même de *Λεόντω* étoit bien antérieur à lui.

(3) Le P. Sicard avoit indiqué *Tell-Essabé*; mais j'ignore où est cet endroit : si c'est l'analogie des noms qui l'a fait désigner, il auroit fallu écrire celui-ci *Tell-es-Sebâa*.

TABLE.

SECTION PREMIÈRE.

DESCRIPTION des ruines d'Athribis, et remarques sur les villes des nomes d'Athribis, de Busiris, de Pharbætus et de Bubaste..... page 1.

§. I.^{er} *Nome Athribites.....* ibid.
ATHRIBIS, PSENACO, PANAHO.

§. II. *Nome Busirites.....* 6.
CYNOPOLIS, BUSIRIS, SONBÂT, ET AUTRES LIEUX DU NOME
ET DU VOISINAGE.

§. III. *Nome Pharbætites.....* 10.
PHARBÆTUS, PSENETAÏ.

§. IV. *Nome Bubastites.....* 11.
BUBASTE, PSENSIHO, SINUATI, SENPHU, PHELBÈS, VICUS
JUDEORUM, THOUM, &c.

SECTION II.

Description des ruines de Thmuis, et remarques sur les villes des nomes de Mendès et de Léontopolis..... 15.

§. I.^{er} *Nome Mendésien.....* ibid.
1. THMUIS.
2. MENDÈS, DIOSPOLIS, LYCOPOLIS..... 18.

§. II. *Nome Léontopolites.....* 21.

DESCRIPTION

DES RUINES DE SÂN

(TANIS DES ANCIENS);

PAR M. LOUIS CORDIER,

INSPECTEUR DIVISIONNAIRE AU CORPS ROYAL DES MINES.

CHAPITRE XXIII.

LES ruines de Sâh sont situées vers l'extrémité orientale de la basse Égypte, à environ cinq myriamètres au sud-sud-ouest de la Méditerranée, six myriamètres à l'ouest de Péluse, et deux myriamètres au nord-ouest de Sâlehieh. On les regarde à juste titre comme les vestiges les plus remarquables de la grandeur Égyptienne du côté de la Syrie.

D'après la comparaison des opérations trigonométriques de M. Jacotin avec les observations astronomiques de M. Nouet, la latitude de ces ruines est de $30^{\circ} 59' 54''$, et leur longitude, de $29^{\circ} 32' 5''$, à compter du méridien de Paris.

Immédiatement placées sur la branche du Nil qui porte actuellement le nom de *canal de Moueys*, on y arrive facilement par eau, soit en descendant ce canal si l'on vient du Kaire, soit en le remontant, après avoir traversé le lac Menzaleh, si l'on vient de Damiette. On pourroit encore s'y rendre par terre avant le débordement, en quittant à Sâlehieh la route suivie par les caravanes qui vont du Kaire en Syrie.

C'est de Damiette que nous partîmes, MM. Nouet, Delile, Lenoir et moi, pour aller examiner ces ruines, sous les auspices de Dolomieu. Nous y abordâmes le 30 novembre 1798, possédant déjà quelques renseignemens essentiels sur l'état des lieux; renseignemens qui étoient puisés dans les résultats précédemment obtenus, soit à l'aide d'une reconnoissance du canal de Moueys par Malus (1), soit à l'aide de celle du lac Menzaleh par le général Andréossy (2). Dolomieu, dont les conseils et l'amitié guidoient alors mon zèle, me chargea de lever le terrain à la boussole et au pas; il prit le soin de faire mesurer ou de mesurer lui-même les principaux débris des monumens et leurs distances respectives. Deux jours furent employés aux plus actives et aux plus scrupuleuses recherches. Il n'est, pour ainsi dire, pas un bloc dont nous n'ayons constaté la

(1) Voyez le compte rendu de cette reconnoissance, *É. M. tom. II, pag. 305.*

(2) Voyez le Mémoire du général Andréossy sur le lac Menzaleh, *É. M. tom. I, pag. 261.*

nature, fixé la position ou étudié la forme. La minute d'un plan général a été ensuite esquissée sur la barque, avant notre retour à Damiette. Ce plan, très-exact quant aux détails, ne présentait point toutes les chances de la précision qui étoit à désirer quant à l'ensemble : on a cru devoir lui préférer, pour l'ouvrage, un autre plan général levé géométriquement, au mois de mai 1800, par notre collègue M. Jacotin. C'est ce dernier plan qui a été gravé, après qu'on y a eu inséré une partie des élémens de détail que nous avions recueillis, et qui s'y trouvoient omis (1). Quant aux observations dont se compose ce Mémoire, il est aisé de sentir que le fond m'en est commun avec Dolomieu. Je dis le fond; car la plupart des matériaux que nous avons réunis, nous ont été enlevés pendant la captivité que nous avons subie en Calabre et en Sicile, à notre retour d'Égypte (2) : il ne nous est resté que mes premières notes et les minutes des relevemens. J'ai donc été obligé de m'en tenir à ces ressources pour la description qu'on va lire. Je me suis aidé d'ailleurs des données que M. Jacotin a pu me communiquer.

On aperçoit les ruines de Sâh de deux à trois myriamètres de distance. De quelque côté qu'on les aborde, elles s'annoncent à l'horizon sous la forme d'une petite montagne assez étendue, et dont le profil, largement dentelé, interrompt la monotonie des plaines sans bornes qui composent cette partie du petit Delta. On ne distingue guère en arrivant que des amas de décombres confusément entassés, et dont la hauteur varie de dix à trente mètres au-dessus des eaux du canal. Au milieu de ces amas, l'œil a bientôt remarqué du côté du nord-est une plate-forme dont l'élévation approche de trente-cinq mètres. Ce point offre l'intérêt d'une station complètement dominante; et l'observateur n'a rien de mieux à faire que de s'y porter, s'il veut prendre une idée générale des lieux avant de les parcourir.

Le terrain que la ville occupoit s'allonge dans le sens de la méridienne, et se dessine au-dessus de la plaine par un contour tout-à-fait irrégulier. La surface est d'environ cent soixante-dix-neuf hectares, c'est-à-dire, à peu près la dix-huitième partie de celle de Paris. C'est en vain qu'on chercheroit à y découvrir pierre sur pierre : les monumens paroissent avoir été détruits de fond en comble; leur existence n'est plus attestée que par des débris confus ou dispersés, et qui se montrent en bien petit nombre, eu égard à l'étendue des constructions dont on peut croire qu'ils faisoient partie. Une vaste place entourée d'une puissante enceinte en briques crues, une ligne d'obélisques rompus et renversés, deux énormes monceaux de blocs écarriés et couverts de sculptures, une avenue de colonnes enterrées, plusieurs chapiteaux isolés, deux statues mutilées, un tabernacle monolithe en trois pièces, et une foule de blocs dont la forme originaire

(1) Voyez ce plan, *A. vol. V, pag. 28.*

(2) Dolomieu perdit alors tous ses papiers et toutes nos collections. C'est ce qui lui a été le plus sensible dans un désastre sur lequel je devrois insister peut-être dans l'intérêt de sa mémoire, si son illustre et digne ami

M. le comte de Lacépède n'en avoit tracé l'histoire dans une Notice nécrologique qui a été lue dans le temps dans une séance publique de l'Institut, et imprimée ensuite dans la collection du Journal des mines, *tom. XII, n.º 69, pag. 221.*

est méconnoissable ; tels sont les seuls vestiges d'antiquités qui s'offrent à l'examen du voyageur.

On ne voit d'ailleurs aucun reste de constructions postérieures à la domination Égyptienne, si ce n'est les fondations d'une tour sur la plate-forme, et quelques tombeaux souterrains vers l'extrémité du nord-est. On aperçoit aussi, dans une petite île située au milieu du canal et en face des ruines, un misérable groupe de huttes en terre qui restent abandonnées la majeure partie de l'année. Il n'existe d'habitations permanentes qu'à une très-grande distance : les plus voisines sont celles de Kafr el-Malakim, village qui est encore éloigné de dix kilomètres. Les ruines de Sân sont donc inhabitées comme les plaines environnantes. Leur solitude n'est troublée que bien rarement, et c'est par le passage de quelques marchands de Sâlehyeh, qui, dans la saison de la sécheresse, viennent, à des époques convenues, jusqu'au canal, pour échanger leurs dattes contre le sel et le poisson salé que préparent les pêcheurs du lac.

A l'exception de quelques bouquets formés par l'arbuste qu'on nomme *nitraria tridentata*, les décombres qui constituent tout le sol de la ville, sont nus et stériles : ils se composent en très-grande partie de limon pulvérulent mêlé de sable fluviatile très-fin ; on y enfonce en beaucoup d'endroits jusqu'à la cheville. Leur couleur cendrée tire au brun rougeâtre dans toutes les places où dominent les débris en terre cuite. On y remarque principalement des tessons de poterie grossière, des fragmens de briques de différentes espèces, et des éclats de la plupart des pierres que les anciens Égyptiens ont employées dans leurs monumens. Il n'est pas rare d'y rencontrer aussi des fragmens de poterie vernissée, de verre blanc ou diversement coloré, de gypse en petites lames, et de marbre blanc de différens grains.

Cet ancien sol ne tranche nettement avec les plaines environnantes, qui sont toutes composées de purs attérissemens du fleuve, que pendant les premiers mois qui suivent l'époque de l'inondation. Il se présente alors, et c'est ainsi que nous l'avons vu, entouré de grandes flaques d'eau et de plantes marécageuses formant des îles de verdure ou des touffes clair-semées : on ne distingue même plus les berges du canal de Moueys ; elles sont en grande partie noyées et masquées par de vastes champs de roseaux. Mais après l'hiver, et sur-tout aux approches de juin, les choses changent de face : les eaux s'évaporent ou rentrent dans le canal, la verdure disparoît, le limon se gerce profondément ; de chétifs arbustes, épars de loin en loin, achèvent de se flétrir ; et la terre, superficiellement ameublie par des efflorescences salines, se lie, presque sans-contraste, avec le sol des ruines.

Pendant cette période de sécheresse, le canal de Moueys, qui n'est encaissé par aucune digue, se dessine d'une manière très-apparente au milieu des plaines. A sa largeur qui excède fréquemment soixante mètres, à sa profondeur qui le rend constamment navigable, et à l'abondance des eaux qui s'y versent en toute saison, il est impossible de ne pas reconnoître une des branches principales du fleuve. On se rappellera que ce canal traverse une étendue de pays considérable.

Sa séparation d'avec la branche de Damiette a lieu au-dessous d'Atryb, à quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de Sâh, et ses eaux se jettent dans le lac Menzaleh à vingt-deux kilomètres au nord-est des ruines. Son cours total, quoiqu'assez direct, ne laisse pas d'offrir un développement de plus de quinze myriamètres jusqu'à la bouche d'Omm-fareg.

Si l'on veut comparer ce premier aperçu de l'état des lieux avec le texte des traditions, on ne pourra guère douter que le canal de Moueys ne soit l'ancienne branche Tanitique, et l'on ne pourra s'empêcher de reconnoître dans les ruines de Sâh celles de l'ancienne *Tanis*, ville royale sous les Pharaons, dont l'existence remontoit déjà à une assez haute antiquité du temps de Moïse, et qui depuis n'a manqué ni d'importance ni de quelque célébrité. Nous n'insisterons pas sur les preuves par lesquelles cette double identité peut être établie; car elle se trouve à peu près consacrée par le témoignage unanime des auteurs qui ont traité de la géographie comparée de la basse Égypte. Nous renverrons aux Mémoires déjà cités de Malus et du général Andréossy, et à ceux de nos collègues MM. Girard (1) et du Bois-Aymé (2). La conviction qui naît de leurs travaux s'accroîtra, s'il est possible, par la connoissance des détails dans lesquels nous allons entrer sur chaque partie des ruines que nous n'avons fait qu'indiquer.

Le contour irrégulier du sol de la ville est assez exactement de sept mille trois cent cinquante mètres : sa longueur, du nord au midi, porte deux mille quatre cent trente mètres; et sa largeur, dix-sept cent dix mètres. La surface est légèrement sillonnée par les traces des eaux pluviales qui tombent quelquefois en hiver. Ces rares averses et les vents régnans tendent sans contredit à niveler le terrain : mais leur action s'exerce bien insensiblement, et cela est aisé à concevoir; le sol, tout meuble qu'il est, se trouve arrêté, ou même fixé jusqu'à un certain point, par les tessons et les fragmens de toute sorte qu'il renferme, ou dont il est jonché en une infinité d'endroits.

La partie méridionale des ruines a peu de relief. Les principaux massifs de décombres occupent la partie septentrionale; ils y sont rangés en forme de circonvallation autour d'une petite plaine à peu près carrée, et qui peut avoir environ cinq cents mètres de côté. La grande place dont nous avons déjà fait mention est prise sur cette plaine, au moyen de l'enceinte en briques crues.

Cette enceinte nous avoit paru régulière et rectangulaire; mais les relèvemens géométriques de M. Jacotin lui donnent une forme trapézoïdale qui approche sensiblement de celle d'un parallélogramme un peu obliquangle : le grand côté moyen a trois cent dix mètres; et le petit côté moyen, deux cent trente : le grand axe se dirige, à peu de chose près, de l'est à l'ouest. Cette construction est dans un état de dégradation fort avancé; on l'escalade aisément en montant sur les décombres qui masquent les paremens extérieurs et intérieurs. Malgré ce qu'elle a perdu de sa hauteur, elle s'élève encore à cinq mètres en beaucoup d'endroits. Il ne nous a pas été possible d'en déterminer exactement l'épaisseur; tout ce

(1) *Hist. nat.* tom. II, pag. 343.

(2) *Antiquités-Mémoires*, tom. I, pag. 277 et 291.

qu'on peut dire, c'est qu'à ras de terre elle n'avoit pas moins de six mètres. Les briques portent quarante-six centimètres sur vingt-deux; leur épaisseur est de quatorze : elles se composent de terre du Nil pétrie avec de la paille hachée; leur juxtaposition a lieu sans autre intermédiaire qu'un peu de limon d'une pâte très-fine.

Cette maçonnerie grossière, mais qui étoit parfaitement appropriée au climat, contient soixante-onze briques par mètre cube; ce qui fait vingt-un mille cinq cents milliers de ces briques pour toute l'enceinte, en supposant qu'elle n'ait eu originairement que cinq mètres de hauteur sur cinq mètres et demi d'épaisseur moyenne (1). Si l'on considère qu'il falloit extraire l'argile, amener les pailles, pétrir les mélanges, et mouler soigneusement les pièces; si l'on fait attention aux frais et aux déchets que le battage, le séchage et le transport de masses aussi fragiles devoient entraîner, et si l'on se représente la main-d'œuvre que la mise en place devoit exiger, on pourra estimer qu'un millier de ces briques, tout posé, correspondoit à peu près au travail d'un homme pendant une année. Cette quantité de travail, dans un pays où les gens du peuple subsistent à si peu de frais, étant évaluée à cent francs seulement, l'enceinte auroit coûté un peu plus de deux millions de francs, et il auroit fallu employer trois mille ouvriers pendant sept ans pour la bâtir. Mais, quel qu'ait été l'objet de cette enceinte, il est peu probable qu'on lui ait originairement donné moins de hauteur que d'épaisseur; tout porte à croire que le pied de la muraille est actuellement enterré dans le sol environnant. D'un autre côté, l'on reconnoît que les parties les plus saillantes sont tout aussi dégradées que les autres : d'où l'on peut présumer que l'élévation de l'enceinte, avant sa dégradation, excédoit d'une quantité notable celle dont nous sommes partis dans le calcul précédent, et qu'ainsi il faudroit augmenter plutôt que diminuer les évaluations approximatives de main-d'œuvre et de dépense dont nous venons de donner l'aperçu.

L'enceinte est tout-à-fait rompue en quatre ou cinq endroits différens. Si l'on entre par l'ouverture qui partage la face septentrionale, on y trouve, indépendamment de deux énormes blocs de granit rouge de Syène que la décomposition spontanée a entièrement défigurés, une statue de femme de la même matière, et que le temps n'a guère mieux traitée. Cette statue, coiffée en Isis, ayant les pieds joints, les bras tombans et serrés contre le corps, et portant vingt-huit décimètres de longueur, se présente couchée de côté sur le sable. Elle a tout le derrière du corps, ainsi que la plante des pieds et le sommet de la tête, engagés dans une portion du bloc rectangulaire sur lequel elle a été sculptée; ce qui semble indiquer qu'elle a dû être encastrée debout dans une construction, et qu'elle y jouoit le rôle de cariatide.

Si l'on avance ensuite dans l'intérieur de l'enceinte, on reconnoît que la place est traversée dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire, de l'est à l'ouest, par une belle ligne de débris qui la partage en deux parties, dont l'une est à peu près

(1) Un millier de ces briques tient la place de onze milliers de nos briques de Paris.

double de l'autre. Nous allons, à partir de l'extrémité occidentale, décrire ces débris, qui sont tous en granit rouge de Syène.

On trouve d'abord un monceau de cinquante-trois blocs rectangulaires des plus grandes dimensions. Ils sont confusément entassés les uns sur les autres, et en partie enterrés dans le sable. Plusieurs ont au-delà de deux mètres de longueur et de largeur, sur environ un mètre d'épaisseur, et portent, sur une de leurs grandes faces, des tableaux sculptés dont les personnages ont jusqu'à onze décimètres de hauteur. D'autres ont près de trois mètres de longueur, sur un peu plus d'un mètre de largeur et d'épaisseur, et la disposition des sculptures semble indiquer qu'ils formoient des architraves. Tous ces blocs ont au moins une de leur face travaillée; les personnages, comme les hiéroglyphes, sont d'un ciseau parfait.

Ce monceau remarquable couronne une butte élevée, et assez étendue pour qu'on puisse supposer qu'elle renferme une bien plus grande quantité de débris que ceux de la surface. Elle est, en effet, composée d'un sable pur, qui a été évidemment transporté par le vent, et qui paroît ne s'être amoncelé sur ce point parce qu'il y existoit un grand obstacle.

Quoi qu'il en soit, il est bien difficile de se faire une opinion sur le monument auquel ces matériaux ont appartenu. Leur position près d'une interruption assez considérable de la face occidentale de l'enceinte semble annoncer qu'ils faisoient partie d'une porte triomphale. La forme de la plupart des blocs ne repousse pas cette conjecture : mais, si l'on veut s'y arrêter, il faut en même temps supposer que toutes les corniches et les pierres des angles ont été enlevées ou enterrées, car on n'en trouve aucun vestige; et l'on est obligé d'avouer que la présence des pièces qui ressemblent à des architraves reste sans explication. Nous ajouterons que le terrain sablonneux environnant est jonché de fragmens de grès; ce qui annonce qu'on y a débité des blocs de cette matière : or le grès n'a pu être employé à côté du granit que dans une tout autre construction qu'une porte triomphale.

A une vingtaine de mètres en avant de la butte, se trouvent cinq grandes dunes irrégulièrement espacées, quoiqu'alignées dans une direction perpendiculaire à la ligne des débris, et composées de sable pur : tout porte à croire qu'elles ont des masses de pierre pour noyau.

A trente mètres plus loin, on rencontre un beau fût d'obélisque, posé à plat, enterré par la base, et découvert jusqu'à sa pointe sur une longueur de onze mètres deux dixièmes (1); il ne porte qu'un seul rang d'hiéroglyphes sur chaque face. La décomposition commence à ronger assez fortement les parties qui avoisinent la base : ce n'est pas sans regret que l'on s'aperçoit que déjà plusieurs caractères se trouvent presque entièrement effacés.

A une cinquantaine de mètres au-delà, on voit les restes d'un autre obélisque; ils consistent en trois pièces qui comprennent le sommet, et qui, réunies, auroient un peu plus de quinze mètres.

(1) Voyez la représentation de cet obélisque, qui a été dessiné par M. Fèvre, *A. vol. V, pl. 29.*

On remarque à quelques pas plus loin la partie supérieure d'un troisième obélisque. Ce fragment peut avoir un peu moins de onze mètres.

Bientôt après, on trouve, en s'écartant un peu au midi, la partie intermédiaire d'un quatrième obélisque; elle est en deux pièces juxta-posées, et portant ensemble un peu plus de dix mètres.

Revenant sur la ligne des débris, on rencontre ensuite une portion de fût rectangulaire, allant en se rétrécissant foiblement d'un côté, et que nous avons jugée provenir d'un cinquième obélisque, dont le module étoit beaucoup plus petit que celui des précédens. Ce fût, qui pourroit, à toute rigueur, avoir fait partie d'un pilastre, n'a que cinq mètres de longueur.

Peu après, et en s'écartant de quelques pas vers le nord, on observe un segment d'un très-gros obélisque, ayant plus de six mètres de longueur; il formoit la base du monolithe. Ce qui le rend très-remarquable, indépendamment de la puissance de son module, c'est qu'il présente trois rangs d'hiéroglyphes sur chaque face, particularité qui suffiroit seule pour le distinguer de tous les autres.

Parvenu aux deux tiers de la longueur de la place, l'observateur est obligé de franchir un groupe de dunes assez élevées, sur les sommets desquelles treize blocs d'un très-gros volume se trouvent dispersés et en partie enterrés. Tout porte à croire que ces débris ont des points d'appui plus solides que le sable environnant; ils reposent sans doute sur des blocs de même genre, qui, faisant obstacle au milieu de la place et arrêtant le sable promené par le vent, ont déterminé la formation des dunes. Quelques-uns sont de simples parallépipèdes rectangulaires de différentes dimensions, et cubant de deux à quatre mètres; d'autres, plus considérables, nous ont semblé avoir appartenu à des architraves. Il en est deux qui ont particulièrement attiré notre attention: on aura une idée de leur forme, si l'on se représente une énorme plaque rectangulaire de granit, ayant un mètre d'épaisseur sur deux mètres et demi de longueur et de hauteur, et dans laquelle deux petites arêtes voisines se montrent remplacées par une portion de plan cylindrique. La figure ci-jointe en offre le modèle, .

On ne peut voir qu'une des deux grandes faces de chacune de ces pierres, parce qu'elles sont posées à plat: ces faces offrent, au milieu d'un bel encadrement d'hiéroglyphes, la représentation d'une scène dont les personnages ont environ onze décimètres de hauteur. La position des personnages démontre que les pierres devoient être placées de champ, et de manière que les portions arrondies se trouvasse en haut. Manquant des moyens qui eussent été nécessaires pour dégager ces monolithes, nous nous sommes contentés de creuser autour de manière à pouvoir en déterminer la forme, et constater qu'il existe aussi des sculptures sur les grandes faces de revers. Depuis que j'ai communiqué ces observations à notre collègue M. Jomard, je regrette beaucoup que nous n'ayons pu vérifier si les quatre faces, qui devoient être placées de champ et que nous avons regardées comme parallèles, ne se rapprochoient point un peu vers le sommet. Quoi qu'il en soit, les

données que je viens d'exposer suffisent pour indiquer que ces deux monolithes n'ont point appartenu à des dossiers de colosses; on doit les regarder, avec M. Jomard, comme des monumens votifs, dans le genre de ceux qu'on voit figurer dans les hypogées, et dont la matière est tantôt en pierre et tantôt en bois. Il ne seroit pas impossible cependant que ces pierres eussent appartenu à des monumens votifs de plusieurs pièces, et que chacune d'elles, portée sur un fût d'un calibre correspondant, eût formé le sommet d'une espèce de stèle. Dans cette supposition, elles auroient beaucoup de rapport avec les deux grands monolithes que M. Jomard a décrits dans son Mémoire sur l'obélisque de l'île Tibérine (1) : la principale différence consisteroit en ce que l'arrondissement des sommets, dans les obélisques de l'île Tibérine et de Crocodilopolis, a été exécuté de manière que l'axe du cylindre culminant se trouve parallèle à la largeur des deux grandes faces. Au reste, les deux pierres de Sâh dont il vient d'être question, ne sont pas seulement remarquables en ce qu'elles augmentent la classe des monolithes votifs; elles se recommandent à l'attention du voyageur par la conservation des sculptures et la perfection du dessin.

On voit, sur une des dunes au nord-est, la portion intermédiaire d'un septième obélisque; elle repose sur une de ses arêtes longitudinales, et elle sort de terre sur une longueur de quatre mètres et demi.

A quelques pas plus loin vers l'est, on rencontre deux fragmens d'un huitième obélisque; ils en forment la partie supérieure. Couchés à plat l'un à côté de l'autre, et d'une longueur à peu près égale, ils portent ensemble un peu moins de onze mètres.

Enfin, à l'extrémité de la ligne des débris, c'est-à-dire, à environ quarante mètres avant d'arriver à la partie orientale de l'enceinte, on trouve un neuvième obélisque couché à plat, et dont la partie supérieure est enterrée. Nous avons mesuré dix mètres et demi à compter de la base sur la face découverte. Cette base, qui est bien prononcée, a seize décimètres de côté.

Je ferai observer maintenant que les fragmens des cinquième et sixième obélisques nous présentent des caractères qui ne permettoient de faire aucune méprise. Quant aux fragmens d'après lesquels nous avons conclu l'existence de sept autres obélisques, il seroit difficile que nous fussions tombés dans quelque erreur. D'abord il y en a quatre parfaitement indiqués par des sommets complets. On ne pouvoit donc hésiter qu'à l'égard du quatrième, du septième et du neuvième : or, à l'égard de ce dernier, dont la base présente un terme fixe, il se pourroit qu'il fût entier, ou du moins qu'il eût beaucoup plus de longueur qu'on n'en peut voir. Mais, indépendamment de ces deux motifs, si l'on veut faire attention à la largeur que présente la face découverte au point où elle disparoit en terre, et si l'on essaie de reporter cette dimension sur la grosse extrémité de chacun des fragmens qui ont appartenu aux quatre obélisques incontestables, on

(1) Voyez ce Mémoire de M. Jomard, ainsi que la Description de l'obélisque de Begy par M. Caristie, A. D. chap. XVII, tom. II du texte, pag. 43, et la planche 71, vol. IV des gravures.

reconnoît

reconnoît qu'elle est très-sensiblement moindre que la largeur de chacun de ces fragmens. Le même essai fait pour le grand fût du quatrième obélisque nous a indiqué une exclusion encore mieux prononcée. Quant au septième, la comparaison des dimensions du fragment qui nous en reste a donné des différences moins grandes, mais suffisantes. Ce fragment est d'ailleurs éloigné de près de cinquante mètres du troisième obélisque, le seul dont on pourroit essayer de le rapprocher. Je dois ajouter que le calibre de sa partie inférieure excède celui de la petite extrémité des fûts appartenant aux septième et quatrième obélisques. On imaginera aisément que, dans ces recherches faites sur place, nous n'avons pas manqué de nous aider des considérations tirées de la forme des cassures, des petites différences existant dans la roche granitique, et des rapports que les hiéroglyphes interrompus par les fractures pouvoient avoir entre eux. Nous avons également eu égard aux erreurs que la décomposition de la pierre pouvoit apporter dans la détermination de la largeur de quelques-uns des fragmens. J'ose croire enfin que les détails dans lesquels je viens d'entrer expliqueront assez comment il a pu arriver qu'en parcourant rapidement la ligne des débris, plusieurs de nos collègues n'y aient reconnu que sept obélisques.

A l'exception des cinquième et sixième obélisques, les autres se ressembloient beaucoup, et ne portoient sur chaque face qu'un seul rang d'hiéroglyphes. Chaque rang s'élevoit au milieu de la face, et n'occupoit que le tiers de son étendue. Quant à la hauteur des sept monolithes dont il s'agit, on peut en conclure le *maximum* d'après le module de la base du neuvième, et l'on doit croire qu'ils n'avoient guère plus de vingt mètres, ni moins de quinze : le cinquième obélisque devoit être peu remarquable par ses dimensions; mais ils devoient tous être dominés par le sixième, dont les puissantes dimensions sont attestées par le fragment qui est orné de trois rangs d'hiéroglyphes sur chaque face.

Je ne quitterai pas l'enceinte où ces débris sont étendus, sans observer que nous avons trouvé, vers le milieu de la place, des recoupes de verre de différentes couleurs, des éclats d'émaux polis en partie, des amulettes en cornaline grossière, des pièces de bronze complètement altérées, et des fragmens d'un très-beau lapis-lazuli; fragmens assez abondans pour que j'aie pu en recueillir plus d'un kilogramme en quelques instans.

En sortant de l'enceinte du côté de l'est, on rencontre bientôt, au pied des monticules de décombres qui dominent de ce côté, trois chapiteaux semblables et un fragment de colonne appartenant au même ordre.

Chacun de ces chapiteaux se compose d'une campane et d'un dé; la hauteur totale est de douze décimètres et demi. Le dé, qui est très-plat et très-étendu, porte onze décimètres de côté sur vingt-trois centimètres d'épaisseur. La campane est octogone, à palmes plates dont la forme n'est qu'indiquée, et qui se terminent par une saillie hémisphérique renversée et tout unie. Ces chapiteaux ressemblent beaucoup à ceux du grand temple d'*Antæopolis* (1).

(1) *A.* vol. IV, pl. 41.

La portion de fût qui accompagne un des chapiteaux, n'a pas plus de deux mètres de longueur, et comprend l'extrémité supérieure de la colonne dont il faisoit partie. Son diamètre est d'environ neuf décimètres : il prend la terminaison octogone, qui lui étoit nécessaire pour s'ajuster à la base des chapiteaux; le reste du fût est cylindrique et cerclé de liens assez serrés. On n'aperçoit d'ailleurs aucun vestige d'hiéroglyphes sur ces débris, dont le granit rouge de Syène fait la matière.

En continuant sa route à travers les décombres, on trouve plusieurs blocs informes de granit, qui sont épars sur le versant occidental des monticules et sur les sommets. On a bientôt vu les vestiges de la tour moderne qui existoit sur la plate-forme dont il a déjà été fait mention; ils consistent en une épaisse fondation de forme carrée, ayant environ sept mètres de côté, et dont la maçonnerie est maintenant presque à fleur de terre.

De là on peut descendre du côté du nord est pour aller visiter une butte assez étendue, quoiqu'assez basse, qui est à la distance d'environ quatre cent cinquante mètres de la plate-forme. Pendant l'inondation, elle ne tient au sol des ruines que par une langue de terre fort étroite. Je ne l'ai point visitée; mais Dolomieu et M. Jacotin y ont observé plusieurs souterrains qui paroissent avoir servi de tombeaux, et ils y ont constaté l'existence d'un assez grand nombre de pierres plates couvertes d'hiéroglyphes.

En revenant, après cette excursion, vers le massif de la plate-forme, on rencontre, sur le revers oriental des monticules, un très-gros bloc de granit complètement informe, ainsi que les débris d'une grande niche de la même matière. Le fragment principal de cette niche se voit à la partie supérieure du versant; les deux autres ont roulé jusqu'au bas de la pente. En réunissant ces trois pièces, il seroit aisé de restaurer le monolithe. On peut en voir la représentation dans les planches de l'ouvrage (1); voici ses principales dimensions :

Longueur totale	26	décim.	6 ^c
Épaisseur totale	9		0.
Hauteur totale.....	15		1.
Hauteur et profondeur de l'excavation rectangulaire.....	6		8.
Épaisseur de la bordure de l'excavation.....	1		6.
Épaisseur de la tranche solide qui comprend la corniche.....	2		1.
Épaisseur de la tranche solide qui forme le dôme.....	3		0.

Une feuillure de deux centimètres et demi, qui règne au pourtour de l'excavation, et les trous creusés aux quatre angles de la feuillure, indiquent que la niche devoit être fermée par deux vantaux, et qu'elle seroit probablement de tabernacle. Du reste, on est étonné qu'un monolithe de cette dimension n'ait été orné d'aucune espèce de sculpture.

Si l'on veut ensuite franchir les monticules qui s'étendent au sud du massif

(1) *A. vol. V, pl. 29.*

de la plate-forme, on rencontre, sur leur revers méridional, plusieurs blocs informes de granit et de grès quartzeux.

Une fois sorti de la grande circonvallation de décombres que nous venons de parcourir, l'observateur n'a plus devant lui qu'une espèce de plaine assez inégale, qui se prolonge au midi sur une longueur d'environ mille mètres, et qui se termine par une petite chaîne de collines surbaissées et de la même nature que toutes les précédentes. D'après le plan de M. Jacotin, sa largeur varie de deux cents mètres à sept cents; cependant cette plaine nous avoit paru plus régulière, plus grande, et sur-tout d'une largeur plus constante. Je m'explique facilement le peu d'accord qui existe à cet égard entre nos observations, soit par la difficulté de déterminer nettement les limites de l'inondation à l'époque de la sécheresse, soit par la différence de hauteur que la crue du Nil présente d'une année à l'autre. Quoiqu'il en soit, on pourroit considérer cette plaine comme ayant servi d'emplacement au faubourg de la ville de *Tanis*, s'il ne s'y trouvoit quelques vestiges extrêmement remarquables d'une très-grande construction.

Avant de décrire ces vestiges, nous devons faire mention de plusieurs blocs de grès quartzeux rougeâtre qu'on voit dispersés à l'extrémité méridionale de la plaine, et de quelques blocs de granit, également informes, qu'on rencontre en rétrogradant au nord-ouest jusqu'aux deux tiers de son étendue. Près de ces derniers blocs est un beau tronçon de statue en basalte noir antique, ou, pour parler minéralogiquement, en granitelle noir de Syène à grains très-fins. On peut présumer que le sujet étoit un Harpocrate debout. Le tronçon porte près de douze décimètres de longueur; d'un côté il finit à la cheville, et de l'autre à la ceinture. Les cuisses, les jambes, ainsi que la main et l'avant-bras, qui viennent s'arrondir sur la partie antérieure de la cuisse gauche, offrent une pureté de contours peu commune. Il en est de même des hiéroglyphes qu'on voit régner derrière le dossier prismatique qui fait partie du tronçon.

Les vestiges de la grande construction, dont il nous reste à parler, sont situés vers le milieu de la plaine, à environ neuf cents mètres au midi de l'enceinte en briques crues. Ils consistent en vingt-quatre colonnes de granit, enterrées presque jusqu'à fleur de terre, et symétriquement espacées sur deux lignes parallèles qui forment avenue dans le sens de l'est à l'ouest. On compte onze colonnes sur la ligne du sud; on en voit treize sur l'autre ligne, avec deux lacunes dont la régularité ne permet pas de douter qu'il n'y en ait eu quinze. Ces colonnes sont distantes les unes des autres de treize mètres, y compris les épaisseurs. La largeur de l'avenue, prise de la même manière, est de quatorze mètres, suivant M. Jacotin, et, suivant nous, de moins de dix mètres. Douze colonnes portent encore leurs chapiteaux, dont le granit forme également la matière. La disposition de ceux-ci sur les deux lignes n'a rien que d'irrégulier; ils ont un peu plus d'un mètre en hauteur, et environ deux mètres sept dixièmes de diamètre: je dis environ, car ils sont tous plus ou moins décomposés à la surface et déformés. Il en est de même de l'extrémité des fûts qui se trouvent dépouillés de leurs chapiteaux.

D'après ce que nous venons d'exposer, il est évident que l'avenue se composoit de trente colonnes au moins, et qu'elle n'avoit pas moins de cent quatre-vingt-deux mètres (1) de longueur. La régularité des entre-colonnemens semble exclure la possibilité qu'il ait existé un plus grand nombre de colonnes dans ce *minimum* d'étendue. D'une autre part, la distance respective des colonnes ne permet pas de croire qu'elles aient jamais appartenu à la façade d'un monument : quelles dimensions, en effet, n'auroit il pas fallu donner à un temple ou à un palais pour qu'il correspondît à une pareille façade ! Il est donc à présumer que le rôle de ces énormes colonnes se bornoit à former une avenue monumentale, et que les espaces qu'elles laissent entre elles étoient occupés par des statues ou par d'autres objets de décoration analogues.

Il n'existe pas la moindre trace de l'édifice auquel on arrivoit par cette avenue monumentale ; le sol des environs est seulement jonché d'un grand nombre d'écaillés, soit de pierre calcaire, soit de grès quartzeux de différentes couleurs. Cette particularité s'observe, au reste, en plusieurs autres endroits de la surface de la ville, et il est aisé d'en tirer les conséquences. Si l'on veut considérer que les carrières les plus voisines de cette partie de la basse Égypte, celles du Mokatam, en sont encore à cent vingt kilomètres à vol d'oiseau, on ne pourra guère douter que les *fellâh* n'aient cédé, depuis plusieurs siècles, au besoin d'exploiter les ruines de Sâh pour en extraire de la pierre à bâtir et de la pierre à chaux. Mais, en outre, tout porte à croire que, sous la domination des Romains comme sous celle des Arabes, la proximité du canal de Moueys et de la mer avoit déjà permis d'y enlever la plupart des grands matériaux qui n'avoient point trop souffert de la barbarie et de la fureur des Perses. Ajoutons que le temps, qui a ici rivalisé avec les hommes, augmente, chaque jour, l'altération spontanée qui ronge les obélisques, les colonnes et la plupart des masses que nous avons décrites ; en sorte que, si l'on doit s'étonner de quelque chose aux ruines de Sâh, ce n'est pas de la variété et de l'étendue des monumens qu'on peut présumer y avoir existé, mais de ce qu'il reste encore assez de débris pour faire reconnoître l'ancienne *Tanis*, et attester que, par ses édifices, cette ville n'étoit pas au-dessous du rôle qu'elle paroît avoir joué dans les temps les plus reculés.

On sait que les livres saints font plus d'une mention de la ville de *Tanis*. Moïse indique (2) qu'elle a été bâtie sept ans après Hébron, cité de la terre promise, qui florissoit déjà du temps d'Abraham, c'est-à-dire il y a environ trente-sept siècles (3). David célèbre les miracles qui ont illustré le législateur des Hébreux et signalé la puissance du Dieu d'Israël dans les champs de *Tanis* (4) ; événemens qui datent de plus de trois mille trois cents ans. Isaïe, prophétisant contre l'idolâtrie et l'avidissement des peuples d'Égypte, reproche aux princes de *Tanis*, qu'il appelle les conseillers de Pharaon, leur orgueil et leur démesure (5). Le même s'élève

(1) Cinq cent quatre-vingts pieds.

(2) *Nombres*, chap. 13, v. 23.

(3) *Genèse*, chap. 13, v. 18 ; chap. 23, v. 2 et 19 ;

chap. 35, v. 27, et chap. 37, v. 14.

(4) *Psaume* 77, v. 12 et 43.

(5) *Isaïe*, chap. 30, v. 12.

contre l'inutile démarche des princes Juifs, qui, dans leur épouvante à l'approche des Assyriens, se sont réfugiés à *Tanis* (1). Ézéchiel, prophétisant ou plutôt décrivant les affreux ravages des Assyriens, énumère les principales villes de la basse Égypte qui seront ruinées, et désigne évidemment celle de *Tanis* sous le nom de *Taphnis* (2). Jérémie reproche à Jérusalem de s'être laissé corrompre par les enfans de *Taphnis* et de *Memphis* (3). Enfin le même prophète, conduit à *Taphnis* par les princes de Juda, raconte, avant de prophétiser la destruction de l'Égypte par le roi de Babylone, que le Seigneur lui a ordonné de cacher certaines pierres sous la voûte qui est à la grande muraille de brique, près de la porte du palais de Pharaon (4).

On peut présumer que la construction de la grande muraille de *Tanis* est au nombre de ces ouvrages si pénibles qui furent imposés aux Israélites avant leur sortie d'Égypte. En effet, on lit dans l'*Exode* (5) qu'ils ne furent pas seulement employés à élever des ouvrages considérables en maçonnerie, et à bâtir les villes de Pithom et de Ramessès (6), qui étoient destinées à servir de magasins pour les besoins du Gouvernement, mais qu'on les réduisoit au désespoir par la quantité d'ouvrages en terre dont ils étoient accablés (7), par l'obligation de fournir la paille nécessaire à la fabrication des briques (8), et par les punitions qu'on leur infligeoit lorsqu'ils n'avoient point livré le nombre de briques qui leur étoit assigné (9). On voit aussi, dans le même livre de l'Écriture, que tous les événemens qui ont précédé la sortie d'Égypte se sont passés à très-peu de distance de la terre de Gessen, c'est-à-dire, de la vallée de Seba'h-byâr; et l'on reste convaincu, indépendamment du témoignage du roi prophète, que ce n'est ni à *Memphis* ni à *Heliopolis*, ainsi que plusieurs auteurs l'ont pensé, mais bien à *Tanis*, qu'habitoient les princes Égyptiens qui avoient asservi les Israélites, et que c'est dans cette ville que Moïse est parvenu à arracher à l'autorité royale les ordres dont il a si habilement profité pour consommer la délivrance du peuple Juif (10).

On peut dire que *Tanis* a eu une position militaire aussi importante que respectable tant que la branche Pélusiaque a existé; respectable, parce qu'avant d'y arriver il falloit forcer le passage d'un des bras du fleuve; importante, en ce qu'elle commandoit jusqu'à un certain point la route de Syrie: un corps d'armée pouvoit y attendre commodément les invasions, et se porter en quelques heures au-devant de l'ennemi harassé par la traversée du désert.

La position commerciale devoit également présenter plus d'un avantage.

(1) *Isaïe*, chap. 19, v. 11 et 13.

(2) *Ezéchiel*, chap. 30, v. 14 et 18.

(3) *Jérémie*, chap. 2, v. 16.

(4) *Idem*, chap. 43, v. 7, 8 et 9.

(5) Chap. 1, v. 11 et 14.

(6) La ville de Ramessès étoit située dans la terre de Gessen, à l'extrémité de l'Égypte, du côté de la Syrie. C'est de là que les Israélites partirent, sous la conduite

de Moïse. *Genèse*, chap. 47, v. 6, 11 et 17; *Exode*, chap. 12, v. 37; *ibid.* chap. 13, v. 17.

(7) *Exode*, chap. 1, v. 14.

(8) *Ibid.* chap. 5, v. 12.

(9) *Ibid.* chap. 5, v. 14.

(10) Chap. 1, v. 15 et 18; chap. 2, v. 3 et 7; chap. 5, v. 4 et 20; chap. 7, v. 15; chap. 8, v. 20 et 22; chap. 9, v. 7 et 26.

Communiquant par le lac Menzaleh avec Péluse, qui étoit anciennement un des ports d'Égypte les plus fréquentés, *Tanis* offroit une station sûre; et la branche Tanitique, par sa situation au milieu des terres, garantissoit une navigation paisible, qu'on ne trouvoit point sur la branche Pélusiaque, dont le cours longoit la lisière du désert, et sur laquelle on devoit être exposé à tous les dangers qu'entraîne encore de nos jours le voisinage des Arabes.

Personne n'ignore que l'importance de Péluse s'est soutenue pendant longtemps, malgré la prospérité toujours croissante du commerce d'Alexandrie; mais, lorsque le port a été entièrement ensablé, ou plutôt lorsque les eaux du Nil ont cessé d'abonder et même de couler dans la branche Pélusiaque, *Tanis* a insensiblement suivi le sort de Péluse. Il paroît, au reste, que la décadence complète de *Tanis* ne remonte pas à une époque bien reculée.

Ptolémée et Pline en font mention comme d'une ville considérable. Strabon la qualifie par ces expressions : *urbs maxima*. Au temps des Grecs, elle étoit la métropole du nome Tanitique; elle a joué le même rôle sous les empereurs Romains. Après l'établissement de la religion Chrétienne, elle a été le siège d'un évêché qui dépendoit du patriarche d'Alexandrie. Le P. Le Quien cite douze évêques parmi ceux qui ont occupé ce siège depuis l'année 362 jusqu'à 1086. Il rapporte en outre le passage d'une lettre écrite au pape Honorius III par Jacques de Vitri, sur la prise de Damiette par les croisés le 5 novembre 1219; passage dont il résulte que les croisés se sont également rendus maîtres de la ville de *Tanis* et de son diocèse, qui est dépendant du métropolitain de Damiette. Enfin le même écrivain nomme deux évêques de *Tanis*, l'un vers 1331, et l'autre vers 1425, parmi ceux qu'on suppose avoir siégé depuis la malheureuse expédition de S. Louis, c'est-à-dire, depuis 1449 (1).

Je ne discuterai point si l'abandon de *Tanis* est dû à la seule influence de l'ensablement du port de Péluse, ou bien si d'autres causes y ont coopéré, telles que les dévastations occasionnées par les croisades le long de la frontière d'Égypte, la diminution que les relations de Suez avec Damiette ont éprouvée à mesure que l'embouchure Phatmétique est devenue moins accessible, la direction nouvelle que le commerce des Indes a prise à la suite des découvertes du quinzième siècle, enfin les incursions des Arabes du désert, qui ont cessé d'avoir une barrière depuis que la branche Pélusiaque est comblée. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'existence d'une grande ville a cessé d'être nécessaire ou possible dans cette partie du petit Delta, et que, dans l'état actuel des choses, il n'entreroit probablement dans la pensée d'aucun Gouvernement de relever *Tanis* de ses ruines.

Il n'est pas aussi facile de se rendre compte de l'abandon des campagnes qui s'étendent à une très-grande distance aux environs de Sâh. L'ancienne fertilité de ces campagnes est attestée par les vestiges des nombreux canaux qui les traversoient en tout sens, et par des buttes de décombres assez rapprochées qui

(1) *Oriens Christianus*, vol. II, pag. 535-538, et vol. III, pag. 1147-1150.

marquent la place des villages et des hameaux qui ont cessé d'exister. On ne peut pas dire que ce soit l'eau du Nil qui manque à cet immense territoire ; car il est naturellement inondé, pendant une partie de l'année, au moyen du canal de Moueys. Les bras ne manquent pas davantage, et, à cet égard, on peut remarquer que l'industrie agricole ne paroît avoir négligé aucun des points du petit Delta où il est possible de maintenir la culture, fût-elle du plus médiocre produit. C'est ainsi qu'à el-Malakim, village situé près de l'embouchure du canal de Moueys, on entretient soigneusement une digue à l'aide de laquelle on rétrécit le canal lorsque l'affluence des eaux du fleuve vient à diminuer : on soutient ainsi leur niveau jusqu'à l'époque de la nouvelle crue, et l'on préserve le petit territoire qui nourrit les habitans, de l'accès et de l'influence des eaux saumâtres du lac Menzaleh. Cette influence désastreuse, de quelque manière qu'elle ait pu s'établir et qu'elle puisse encore s'exercer, paroît jouer un grand rôle dans la stérilité des campagnes de *Tanis*. En effet, les empiétemens du lac ne sont que trop directement prouvés par les buttes de décombres et les traces des anciens ouvrages d'irrigation qu'on rencontre fréquemment au milieu même des lagunes permanentes qui lui servent de ceinture (1). Ses eaux d'ailleurs ne se sont point adoucies ; leur salure est entretenue par les vagues qu'il reçoit pendant les tempêtes, lorsque la mer franchit la langue de sable qui les sépare, et qu'elle force l'entrée des bouches de Dybeh et d'Omm-fareg. Pressé lui-même par les gros temps, ou balancé par l'inégale action des vents régnans, il s'étend souvent un peu au-delà de ses limites habituelles, et semble préluder à de nouveaux envahissemens.

Or il est à observer que l'existence de cet état de choses ne sauroit être le résultat de la différence qu'il pourroit y avoir entre le volume des eaux que le Nil verse actuellement dans le lac et celui qu'il y versoit anciennement. Ici comme sur le reste de la côte d'Égypte, lorsque l'on entreprend de comparer l'état des lieux avec ce qu'il étoit il y a seulement deux mille ans, on cherche vainement une masse d'attérissemens proportionnée à l'énorme volume des eaux du fleuve, qui se répandent encore chaque année sur les terres situées près de la côte, et qui, suivant d'autres canaux que ceux de Rosette et de Damiette, viennent directement déposer leurs sables et leurs troubles dans les lagunes, dans les lacs et dans la mer. Notre collègue M. Girard a prouvé, par une série d'observations pleines d'intérêt (2), que le relèvement séculaire du sol de la haute Égypte, depuis le Kaïre jusqu'à Éléphantine, pouvoit être évalué à cent vingt-six millimètres. Si l'on compare la quantité d'eau qui produit cet effet sur un point donné du sol cultivé dans le Sa'yd, avec celle qui arrose naturellement les abords du canal de Moueys, et celle qui afflue continuellement dans le bassin du lac Menzaleh, on sera porté à conclure que les dépôts qui ont lieu dans cette partie

(1) L'existence de ces buttes nombreuses est d'accord avec le texte de Strabon, qui dit formellement : Μεταξύ δὲ τῆς Τανιτικῆς καὶ τῆς Πηλουσιακῆς λίμνης καὶ ἐπὶ μακρὰ καὶ στενὰ, κωμὰς πολλὰς ἔχοντα. *Inter Taniticum Pelusiaticumque*

ostium sunt lacus et maximæ ac continuæ paludes, in quibus et pagi multi sunt. Geogr. lib. XVII.

(2) *Hist. nat.* tom. II, pag. 343.

du petit Delta, ne doivent pas être moindres que dans la haute Égypte; c'est-à-dire que le terrain auroit dû s'exhausser de trois mètres soixante-dix-huit centièmes (1) depuis trente siècles. Que l'on réduise, si l'on veut, cette quantité, il n'en faudra pas moins admettre que les alluvions déposées pendant un laps de temps si notable auroient dû produire des effets extrêmement sensibles : ainsi le contour du lac devoit avoir éprouvé une réduction considérable, les marais environnans devoient s'être successivement desséchés, et la salure des terres qui en constituent les abords auroit dû diminuer de plus en plus. Comment se fait-il que les faits présentent des résultats précisément opposés ! Chaque année, de nouvelles couches de limon et de sable recouvrent le fond du lac et de ses environs, et cependant la marche des attérissemens est devenue non pas seulement stationnaire, mais encore rétrograde; le lac et les lagunes ont envahi des terrains qui étoient anciennement cultivés et habités; et l'influence des eaux saumâtres, dépassant les ruines de Sâh, s'est successivement propagée dans un vaste territoire qui avoit été le théâtre de la fertilité et de l'abondance pendant un temps immémorial.

En réfléchissant sur ce phénomène, dont l'action s'est d'ailleurs exercée, ainsi que nous l'avons dit, sur plusieurs autres points de la lisière maritime du Delta, on ne peut s'empêcher de l'attribuer à un changement progressif entre le niveau de la surface du sol et celui des eaux de la mer. Si ce changement est réel, il n'a pu arriver que de trois manières : ou la mer s'est exhaussée tandis que le sol s'est accru; ou le sol s'est enfoncé à mesure qu'il recevoit de nouveaux dépôts, le niveau de la mer n'éprouvant lui-même aucun déplacement; ou bien enfin le niveau de la mer s'est élevé en même temps que le sol s'est affaissé. Sans doute il n'est pas aisé de démêler lequel de ces trois modes a pu être employé par la nature, et il est encore plus difficile de donner une explication tant soit peu satisfaisante de celui auquel on devoit accorder la préférence : mais ces difficultés n'ôtent rien à l'importance de la question; elle intéresse évidemment une des branches principales de la géologie.

Il seroit hors de mon sujet de traiter cette question avec tous les développemens dont elle est susceptible; je ne ferai même qu'une seule observation, avant de consigner ici l'hypothèse que son examen m'a suggérée. Il me semble que c'est en vain qu'on essaieroit, dans une explication quelconque, de supposer que les alluvions que le Nil répartit annuellement sur la lisière maritime du Delta, sont extrêmement foibles; car alors il faudroit se demander comment le Delta lui-même auroit pu originairement se former, et l'on ne sauroit concevoir sa formation préalable qu'en admettant une action du fleuve tellement ancienne, qu'elle remonteroit au-delà des époques les plus fabuleuses des chronologies Indiennes. Cela posé, voici l'hypothèse qui, en attendant une meilleure explication, me semble propre à rendre raison des anomalies que j'ai sommairement signalées dans la marche des attérissemens dont il est question.

(1) Onze pieds huit pouces.

L'histoire nous a conservé le souvenir de plus de quatre cents tremblemens de terre qui, depuis vingt-cinq siècles, ont désolé différentes parties des anciens continens. Les côtes de Barbarie, l'Égypte et la Syrie, sont les contrées qui, à diverses époques, et notamment dans les années 115, 480 et 1222, ont le plus souffert de ces terribles phénomènes. Les effets que les commotions souterraines ont dû exercer sur la lisière maritime du Delta, sont aisés à imaginer. On peut les comparer à ce qui arrive lorsqu'on agite une masse de sable et de limon complètement abreuvée d'eau, et dont la surface s'incline vers un espace vide et illimité; chaque secousse détermine non-seulement au tassement de la masse, mais encore une fuite de ses élémens vers les parties basses. C'est ainsi que les attérissemens du Nil, qui sont habituellement couverts par les eaux de la Méditerranée, ont pu s'affaisser et s'étendre à plusieurs reprises vers le fond de la haute mer, et que leur mouvement a dû être suivi par le sol des lacs et par celui des territoires voisins, dont la masse est incessamment ameublie par l'humidité qui la pénètre à toute profondeur.

Il seroit même possible que l'effet des secousses souteraines eût été augmenté par un très-léger enfoncement du berceau solide qui, à une profondeur plus ou moins considérable, sert d'assiette au Delta. Mais la supposition de cette cause secondaire ne deviendroit péremptoire qu'autant qu'il seroit prouvé que la chaîne calcaire d'Alexandrie et d'Abouqyr est actuellement un peu plus enfoncée au-dessous du niveau de la mer qu'elle ne l'étoit anciennement : or, à cet égard, je n'oserois avancer que le témoignage des observateurs est unanime. Je me contenterai donc de faire remarquer que, dans l'opinion de ceux qui tiennent ce changement de niveau pour constant, c'est presque gratuitement qu'on a entrepris de l'expliquer au moyen d'une élévation progressive et générale de la Méditerranée (1). Si cette élévation avoit eu lieu, on l'auroit facilement et depuis longtemps constatée en une infinité d'endroits; or il est certain que, depuis les temps historiques, aucun fait positif n'en a suggéré l'idée, si ce n'est près d'Alexandrie : mais nous savons, au contraire, que plusieurs plages de la Méditerranée ont éprouvé des mouvemens plus ou moins prononcés, soit de soulèvement, soit d'abaissement, par l'effet de différens tremblemens de terre; et il paroît démontré qu'après les oscillations quelques-unes de ces plages n'ont pas exactement repris la position qu'elles occupoient auparavant, eu égard au niveau des eaux. Ainsi donc l'hypothèse qui se borneroit à enfoncer la petite plage d'Égypte pour rendre raison de l'état actuel des choses, sembleroit bien préférable à celle qui, dans le même but, prétendroit exhausser toute la Méditerranée dans l'étendue de son immense bassin.

On me pardonnera, j'espère, la digression à laquelle je viens de me livrer,

(1) On sait qu'il existe en faveur de cette hypothèse une autorité bien puissante, celle de Dolomieu : aussi dois-je avouer que ce n'est pas sans un mûr examen que je me suis décidé à l'abandonner. Du reste, les observations qui la lui avoient suggérée me paroissent cons-

tantes; j'en ai été le témoin, et j'estime que c'est avec fondement qu'il a annoncé le changement de niveau dont il s'agit, et qu'il en a porté l'évaluation à plusieurs décimètres pour un laps de vingt siècles.

lorsque j'aurai fait remarquer que, s'il y a un moyen d'arriver directement à la solution du problème que j'ai indiqué, ce ne peut être qu'en faisant aux ruines de Sân des recherches plus approfondies que celles auxquelles nous avons pu nous livrer. On ne peut douter que les colonnes de l'avenue monumentale que nous avons décrite ne soient en place, car elles sont régulièrement espacées, et les chapiteaux qu'elles supportent s'alignent sur un même plan horizontal. L'ancien sol, sur lequel elles reposent, doit être situé à une assez grande profondeur, si l'on en juge par le module des chapiteaux : or cette profondeur m'a paru inférieure au lit actuel du canal de Moueys, et je ne suis pas éloigné de croire qu'elle est au-dessous du niveau du lac Menzalch et de celui de la Méditerranée. On voit qu'il y a là un grand fait à constater. Si, par des fouilles bien dirigées et un nivellement facile à exécuter, quelque voyageur parvenoit un jour à s'assurer que l'état des choses est tel qu'on doit le croire, il faut convenir que la colonnade dont il s'agit mériteroit plus de célébrité que celle du temple de Sérapis à Pouzoles (1), et que les ruines de Sân, déjà si remarquables par les souvenirs politiques et religieux qu'elles rappellent, acquerroient un genre d'intérêt tout-à-fait nouveau, puisque leur existence se trouveroit liée d'une manière extrêmement heureuse à l'histoire des causes physiques dont le concours tend à modifier sans cesse la surface de la terre.

(1) Breislak, *Voyage dans la Campanie*, tom. II, pag. 165.

DESCRIPTION

DES ANTIQUITÉS

SITUÉES

DANS L'ISTHME DE SUEZ ;

PAR M. DEVILLIERS,

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES.

CHAPITRE XXIV.

LES opérations dépendantes du nivellement de l'isthme de Suez ont conduit les ingénieurs qui en ont été chargés, sur diverses ruines, que peut-être, sans cette circonstance, on n'auroit pas découvertes. Ces ruines, quoique peu considérables, sont cependant d'un grand intérêt pour la géographie ancienne. J'ai participé aux opérations du nivellement de l'ancien canal des deux mers ; et j'ai fait, à différentes époques, des reconnoissances qui m'ont fourni l'occasion de parcourir l'isthme dans tous les sens. D'abord je fis partie du premier détachement qui fut envoyé en Syrie par Belbeys, Sâlheyeh et Qatyeh. Dans un second voyage, j'allai du Kaire à Suez avec M. Girard, par la vallée de l'Égarement, dont je levai le plan. Peu après, je fis une excursion de Suez vers le centre de l'isthme avec M. Rozière, en me dirigeant sur Belbeys et Qatyeh. Notre but principal étoit d'avoir des nouvelles de l'armée Française, dont nous étions séparés depuis longtemps avec un assez foible détachement ; c'étoit le moment où l'armée du grand vizir marchoit par el-A'rych sur l'Égypte : notre incertitude étoit telle, que nous avions fait des préparatifs pour assurer notre retraite par la mer Rouge sur un petit bâtiment de guerre nouvellement construit. Après la capitulation d'el-A'rych, je retournai de Suez au Kaire par la route directe. Dans un troisième voyage, je suivis les traces du canal des deux mers depuis le Kaire jusqu'au centre de l'isthme, et je revins au Kaire en nivelant toute cette ligne avec M. Févre. Dans un quatrième voyage avec MM. Le Père et Chabrol, que j'ai ramenés sur les bords du Nil par la vallée de l'Égarement, n'ayant aucun guide, et muni seulement des renseignements que j'avois recueillis dans mon précédent voyage, je parcourus toute la ligne du canal depuis le Kaire jusqu'à Suez. Enfin, dans un cinquième voyage, je suivis, accompagné de M. Viard, le canal du Kaire et celui d'Abou-meneggeh,

jusque dans la vallée de Tomalât. Dans ces différentes excursions, j'ai vu plusieurs fois les antiquités dont la description fait l'objet de ce chapitre. J'ai adopté dans cet écrit l'ordre suivant lequel j'ai visité ces ruines lors de mon quatrième voyage; c'est-à-dire que je conduirai le lecteur du Kaire à Suez par Belbeys et la vallée de Tomalât. Je m'attacherai souvent à la situation actuelle des lieux, qu'il est indispensable de bien connoître pour juger sainement les questions relatives aux antiquités; j'entrerai dans quelques détails sur le canal qui, après avoir traversé la capitale de l'Égypte moderne, longe le désert, et se réunissoit autrefois au canal des Rois, parce que je l'ai plus particulièrement étudié, et que ce qu'on en a dit ailleurs me paroît susceptible de développemens intéressans sous plusieurs rapports.

Le canal du Kaire, après avoir traversé cette ville, se rend, sans changer de direction, à Seryâqous. En plusieurs endroits, et sur-tout aux environs de ce dernier village, il est très-large, et hors de proportion avec la petite quantité de terrain qu'il arrose; ce qui ne permet pas de douter que la navigation ne fût sa destination primitive. Les villages situés à l'est sont les seuls qui en tirent à présent l'eau nécessaire à l'arrosage de leurs champs. Les petits canaux par lesquels elle s'écoule après avoir arrosé la campagne, en versent le superflu dans la partie la plus basse de cette plaine, et forment en hiver le Birket el-Hâggy, ou lac des Pèlerins, appelé ainsi parce que c'est le rendez-vous des caravanes qui vont à la Mecque. Les environs d'Abou-Za'bel, village situé à une lieue au nord de Seryâqous, conservent aussi, pendant une grande partie de l'année, l'eau qui y arrive par de petits canaux dérivés de celui du Kaire, et qui sont indiqués sur la carte que nous avons levée de ce canton de l'Égypte (1).

En suivant les limites du terrain cultivé, on ne tarde pas à rencontrer les traces d'un canal qui devient plus large et plus profond à mesure que l'on approche de Tell-Yhoudyeh, et qui passe entre les ruines que l'on voit en cet endroit et le désert. Le terrain inculte qui borde l'Égypte depuis le Kaire jusqu'à Tell-Yhoudyeh, est une plage de sable de quinze cents mètres environ de largeur, couverte de silex, vulgairement appelés *cailloux d'Égypte*, et bordée par des dunes de sable de différentes hauteurs. Ces dunes sont coupées de distance en distance par de petits vallons, où il y a de la végétation; leur direction se rapproche de plus en plus du terrain cultivé, et y touche en face de Tell-Yhoudyeh. Dans cet endroit on voit le rocher à découvert: c'est un grès extrêmement dur, dont on trouve une grande quantité de morceaux dans les décombres de Tell-Yhoudyeh. Ce terrain rocailleux s'élève sensiblement vers la droite, et est couvert de débris qui annoncent les restes d'une ancienne ville ou d'un établissement considérable. Une digue, que l'on ouvre, comme toutes celles de l'Égypte, à l'époque des grandes eaux, joint ces ruines à celles de Tell-Yhoudyeh. Il est bien difficile de ne pas voir dans ces diverses ruines les restes de celles du *vicus Judæorum*, du *castra Judæorum* et de l'*Onion*: je n'entrerai pas toutefois, pour le prouver, dans la discussion des distances rapportées par les itinéraires; distances qui diffèrent beaucoup entre elles, et dont

(1) Voyez l'Atlas, feuille 24.

les unes sont favorables et les autres contraires à cette opinion : je rappellerai seulement que l'*Onion* étoit un temple consacré à Dieu, semblable à celui de Jérusalem, mais plus petit et moins riche, bâti par Onias, aux environs de Bubaste et d'Héliopolis, avec les matériaux d'anciens temples, et du consentement de Ptolémée Philométor, conformément à une prophétie d'Isaïe qui remontoit à six cents ans (1). Ce temple d'*Onion* étoit à cent quatre-vingts stades de Memphis; trois cent quarante-trois ans après sa construction, il fut fermé et le culte anéanti par les ordres de Vespasien, exécutés par Lupus et par Paulin, son successeur au gouvernement de l'Égypte. La colline de décombres de Tell-Yhoudyeh est fort élevée et très-étendue; on y trouve une grande quantité de petits fragmens de cristaux de roche, et d'autres pierres fines travaillées.

Après la digue de Tell-Yhoudyeh, le canal, vis-à-vis Zefteh-Mechtoul, se réunit bientôt, en différens points, à celui d'Abou-meneggeh.

Quand les habitans d'Abou-Za'bel et des villages voisins ne reçoivent pas assez d'eau par le canal du Kaire, à cause de son interruption près d'Abou-Za'bel, ils vont couper la digue de Tell-Yhoudyeh, afin d'en tirer du canal d'Abou-meneggeh. L'interruption du canal du Kaire près d'Abou-Za'bel ne provient que de l'incurie des habitans. Ils perdent ainsi une partie du terrain qu'ils pourroient cultiver; car il est certain qu'autrefois les limites du désert, de ce côté, étoient beaucoup plus reculées. Les grandes inondations, en surmontant de temps en temps les obstacles qui proviennent de cette négligence, en font connoître toutes les tristes conséquences. En effet, en 1800, l'eau, s'échappant à l'est d'Abou-Za'bel, s'est enfoncée fort avant dans le désert, et est arrivée, suivant une direction qu'on ne se rappeloit pas de lui avoir vu prendre, auprès d'el-Menâyr. Le village de Zaouâmel a de même été tourné par les eaux du canal d'Abou-meneggeh.

Le canal dont je viens d'indiquer le cours à travers la ville du Kaire et près d'Abou-Za'bel, où il est obstrué, qui passe ensuite entre Tell-Yhoudyeh et les ruines situées dans le désert, pour se réunir après à celui d'Abou-meneggeh, est ouvert sur de trop grandes proportions dans quelques-unes de ses parties, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, pour n'avoir été qu'un simple canal d'arrosage; c'étoit indubitablement, dans l'origine, un canal de navigation. C'est un fait qui paroît constant, et qui ne doit pas être oublié.

Je suivrai désormais le canal d'Abou-meneggeh, dont le cours est bien connu par d'autres Mémoires déjà publiés. J'ajouterai seulement à ce qui a été écrit par mes collègues (2), que les différentes parties de ce canal portent des noms distincts. D'après des renseignemens qui m'ont été donnés sur les lieux, ce canal prend successivement les noms d'*Abou-meneggeh*, *Zouk*, *Mersé*, *Ramri*, *Ramel* et *Soudi*. L'étendue de chacune de ces diverses parties ne m'a pas été bien désignée; mais j'ai retrouvé le nom de *Soudi* à l'entrée de la vallée des *Tomalât*.

(1) Voyez Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. XIII, chap. VI; et *Guerre des Juifs*, liv. VII, chap. XXXVI.

(2) Voyez le Mémoire de M. Le Père sur le canal des deux mers, *É. M. tom. I.^{er}*, pag. 21; celui de

M. du Bois-Aymé sur les anciennes branches du Nil et ses embouchures dans la mer, *A. M. tom. I.^{er}*, pag. 277; et la Description de la province de Qelyoub par M. Jomard.

Zefteh, près duquel le canal du Kaire se réunit, ainsi que je l'ai dit, à celui d'Abou-meneggeh, est une élévation analogue à Tell-Yhoudyeh, mais moins considérable. Il en est de même de Tell-Gerâd et de Tell-Minyet-Habyb appelé *Camp des Romains*, près desquels passe également le canal d'Abou-meneggeh. Ces quatre ruines présentent le même aspect : on y remarque les mêmes constructions en grosses briques; elles sont certainement du même temps.

Le canal se perd dans le sable au village de Choulyeh; mais on en retrouve les traces le long de la route de Belbeys, et il reprend toute sa largeur au village de Gheyteh. On a substitué à la partie qui est envahie par les sables une multitude de petites dérivations, que j'ai indiquées, autant qu'il a été possible, sur la carte (1). Elles peuvent donner passage à toute l'eau du canal; mais elles ne peuvent porter les barques qui y naviguent, et qui, en conséquence, sont obligées de s'arrêter au-dessus de Choulyeh. Quelques autres dérivations au-dessous de Gheyteh conduisent les eaux près de la grande digue de Belbeys; mais le canal, en faisant des détours très-multipliés, passe à un quart de lieue de cette digue et près de Myt-A'âmel. Il se rend ensuite à Myt-Rabya'h, et près de Tell-Chnyk, où nous avons été obligés de le quitter.

Belbeys ne présentant rien de remarquable, sur-tout sous le rapport des antiquités, nous ne nous y arrêterons pas : nous poursuivrons notre route le long des traces de l'ancien canal, en laissant à droite la plage très-étendue et peu inclinée à l'horizon qui, à une demi-lieue au-dessus de Belbeys, succède aux collines calcaires.

Nous avons été informés que le canal que nous avons été obligés de quitter près de Tell-Chnyk, se rend à Mehenâ et ensuite à Ba'tyt. Nous l'avons en effet retrouvé près de ce village; mais nous n'avons pu ni le remonter ni le descendre: nous avons appris seulement qu'il passe près d'A'mryt et de Gezyret el-Soueh.

Une grande dérivation, prise vis-à-vis de Ba'tyt, porte les eaux contre la grande digue de Senykah, en un point où il existoit autrefois un pont. C'est un des lieux où l'on coupe quelquefois cette digue, qui ferme entièrement l'entrée de la vallée de l'Ouâdy, lorsque l'on veut y introduire l'eau du Nil. On la coupe aussi quelquefois en un lieu situé un peu au sud du précédent, où il y avoit un grand pont d'une seule arche, appelé *Qantarat Aoulad-Seyf*. Les eaux qui proviennent de ces deux coupures se réunissent, après le passage de la digue, dans un canal appelé *Bahr Abou-Ahmed*, par où elles se rendent dans un lac appelé *Birket el-Serygeh*. Ce lac est appuyé sur une seconde digue qui traverse l'Ouâdy, entre A'bbâçeh et Râourny, dans une direction moins oblique, et par conséquent moins longue que la première. Le Birket el-Serygeh reçoit aussi le canal appelé *Bahr el-Baqar*, qui part de la digue de Senykah, en un lieu appelé *Qata' el-Tarbouch*, situé entre Senykah et Mesed. C'est là que l'on coupe le plus ordinairement la digue de Senykah. Les eaux y arrivent par le Bahr el-Tarbouch, ou el-Ramri, lequel tire ses eaux du canal d'Abou-meneggeh, au-dessous de Ba'tyt, par le canal Abou-daffar ou el-Soudi.

(1) Voyez l'Atlas, feuille 24.

Après avoir passé la deuxième digue, qui s'étend d'A'bbâçeh à Râourny, les eaux se réunissent dans un canal qui prend le nom de *Bahr el-Boueb*, ou *Abousyr*.

En 1800, toutes les digues ont été renversées ou surmontées par les eaux. Les habitans des villages ne savoient même pas toujours de quel côté leur étoit venue l'eau qui les environnoit. Il paroît que les canaux qui passent près des ruines de Bubaste ont fourni une partie de celles qui remplissoient l'Ouâdy. La petite vallée dans laquelle est situé le village de Cheykh-Nâser, *a vu passer les eaux dans les deux sens*, nous a dit un Arabe dans son langage figuré. Celles du canal d'Aboumeneggeh ont été arrosé le territoire de Korâym, et, quelque temps après, les eaux des canaux de Bubaste sont venues refluer dans l'Ouâdy.

Il existe sur la digue de Senykah des établissemens qui ont servi autrefois à la caravane de la Mecque, lorsqu'elle passoit, dit-on, par l'Ouâdy. Le Birket el-Serygeh portoit alors le nom de *Birket el-Hâggy* [lac des Pèlerins]. Les voyageurs évitoient Suez, et se rendoient directement au golfe d'el-A'qabah.

Nous n'avons pu reconnoître en détail le terrain compris entre la digue de Senykah et celle d'A'bbâçeh, l'eau couvrant encore tout ce pays au moment de notre voyage. L'inondation extraordinaire de 1800, dont on n'avoit pas eu d'autre exemple depuis plus de trente ans, a rendu l'Ouâdy inculte pendant un an. On n'a pu semer que la lisière de l'inondation, à mesure que les eaux, qui étoient restées dans les parties basses de la vallée, disparoissoient par l'effet de l'imbibition du sol ou de l'évaporation. Les hauteurs du Nil entièrement favorables à la culture dans l'Ouâdy ne se présentent guère que tous les cinq ou six ans : quand elles sont trop fortes, elles dévastent tout ; et quand elles ne le sont pas assez, les habitans de Tomalât sont obligés d'ouvrir à main armée les digues de Senykah et d'A'bbâçeh, afin d'avoir un peu d'eau, qui se maintient quelque temps dans les puits, et suffit à peine à une chétive culture consistant en trèfle, dourah, meloukhyeh et bamyeh. On voit que ce misérable canton est tous les ans dans la triste alternative, ou d'être submergé, ou d'être privé d'eau. Il n'en étoit pas de même lorsque le canal de Suez étoit entretenu : il étoit établi à mi-côte sur le revers septentrional de la vallée ; on pouvoit donc en tirer à volonté la quantité d'eau nécessaire pour les irrigations, sans avoir besoin de couper les digues de Senykah et d'A'bbâçeh. On remarquera qu'il est très-probable que ces deux digues ont été construites pour maintenir les eaux à un niveau élevé dans un grand bassin irrégulier, où elles pouvoient être mises en réserve, et pour les empêcher de se répandre soit dans les plaines d'Égypte, soit dans l'Ouâdy. La digue de Senykah devoit originairement faire suite à celle de Belbeys.

Dans une position qui domine ces deux digues, à deux cents mètres à l'ouest de Râourny, on trouve les ruines d'une ancienne ville (1). Cette position me paroît convenir mieux à l'emplacement de *Tohum* ou *Thou*, qu'A'bbâçeh, où l'on n'a pas reconnu de ruines, et d'où elle n'est pas très-éloignée.

(1) Voyez le Mémoire sur le canal des deux mers, *É. M. tom. I.^{er}*, pag. 172.

A partir de Ràourny, l'Ouâdy est bordé au sud par des dunes de sable, qui se prolongent jusqu'à Abou-Nechabeh : elles ont une lieue de largeur vers ce point. L'autre côté de la vallée est une plage très-unie, couverte de cailloux. La plus grande hauteur d'eau dans la vallée a existé entre A'bbâçeh et Râs el-Ouâdy. D'après le rapport des habitans de Tomalât el-Cheryf, on peut l'évaluer grossièrement à cinq mètres (1) près d'A'bbâçeh. Quand les eaux baissent, les environs d'A'bbâçeh se découvrent d'abord; les terrains voisins de Râs el-Ouâdy se dessèchent ensuite, et les limites des eaux se resserrent successivement en approchant d'Abou-Nechabeh, vis-à-vis duquel paroît être le point le plus bas de la vallée.

Au milieu de la partie de la vallée qu'on nomme *Râs el-Ouâdy*, on trouve un monticule sur lequel on remarque les restes d'une enceinte en briques crues, et çà et là des fragmens de grès, de granit, et d'autres traces d'une petite ville abandonnée. Ce monticule, élevé de vingt à vingt-cinq pieds, devoit former une île dans le temps où cette vallée étoit inondée (2).

Une digue, que l'on ne coupe jamais, traverse en cet endroit la vallée. En 1800, elle a été renversée par les eaux, qui se sont répandues vers Râs el-Moyeh, après avoir passé près d'Abou-Khachab, du Mouqfâr, de Saba'h-byâr et de Cheykh el-Nedy. Cette extension des eaux est extrêmement rare; on n'en avoit pas de souvenir depuis plus de trente ans. L'Ouâdy ou le terrain cultivable de la vallée des *Tomalât* finit à cette digue, ainsi que l'annonce le nom de *Râs el-Ouâdy* : mais la vallée naturelle, celle que les eaux ont suivie en 1800, s'étend bien au-delà.

Abou-Khachab ou Abou-Keycheyd est situé sur le bord de l'ancien canal des deux mers, au milieu de la vallée, vers les 29° 45' 50" de longitude et 30° 32' 45" de latitude. Les ruines considérables que les Arabes appellent *Abou-Keycheyd*, et au centre desquelles il existe encore un monument Égyptien, ont tous les caractères d'une ville Égyptienne. Ce monument, représenté planche 29 du volume V des *Antiquités*, fig. 6, 7 et 8, consiste dans un monolithe de granit rouge, taillé en forme de siège à dossier, sur lequel sont assis, à côté l'un de l'autre, trois personnages Égyptiens. Ces personnages sont de grandeur naturelle ou un peu plus, vêtus seulement d'une espèce de caleçon d'étoffe rayée ou plissée, et coiffés de bonnets symboliques. Le monument est encore bien établi d'aplomb sur sa base. Les figures regardent l'orient : elles étoient enfouies jusque sous la poitrine; mais, ayant fait creuser autour, on a pu les voir en entier et les mesurer. M. Févre en a fait le dessin, qui a été gravé planche 29 du volume V des *Antiquités*. Le dossier du siège s'élève au-dessus des têtes des personnages, et jusqu'au sommet de leurs bonnets : il est entièrement couvert d'hiéroglyphes, qui forment un tableau régulier et complet. Les deux faces latérales du siège, ainsi que sa face antérieure, entre les jambes des figures et sous leurs pieds, ne sont pas moins richement décorées. On voit encore, sur les buttes de décombres qui couvrent l'ancien emplacement de la ville, beaucoup de gros morceaux de grès semblables à ceux qu'on

(1) Quinze pieds.

(2) Voyez le Mémoire sur le canal des deux mers, *É. M. tom. I.^{er}, pag. 171.*

extrait des carrières de la montagne rouge près du Kaire, d'où ils semblent provenir. On y voit aussi des blocs de granit et de marbre. Les fragmens portent des hiéroglyphes. On y trouve enfin des restes de constructions en briques cuites et non cuites, des morceaux de verre, &c. Tous ces débris sont semblables à ceux que, dans la basse Égypte, on rencontre à la surface du sol dans les emplacements des villes détruites.

MM. du Bois-Aymé et Le Père ont placé, avec d'Anville, *Heroopolis* à Abou-Keycheyd : la lecture de leurs Mémoires fera connoître les raisons qui les y ont décidés, et que je crois encore devoir admettre, malgré l'opposition de sentiment de M. Rozière, notre collègue, et de M. Gossellin. M. Rozière y voit *Avaris* (1). M. Gossellin, dont l'opinion est rapportée par M. Le Père dans son Mémoire sur le canal des deux mers (2), n'y peut reconnoître *Heroopolis*, qu'il persiste à placer près des bords actuels de la mer Rouge.

A cinq mille mètres à l'est d'Abou-Keycheyd est un lieu désigné sous le nom de *Mouqfâr*, qui veut dire *désert*; il offre des ruines qui ont le caractère d'un établissement public, et qu'on pourroit considérer comme ayant servi de douane ou de poste pour la sûreté de la navigation. Cet établissement, qui est sur la rive nord du canal, a dû être important, à en juger par l'étendue des décombres qui l'avoisinent. Nous y avons trouvé plusieurs blocs de granit, dont un, après avoir été consolidé, a servi de repère dans le nivellement (3). Les Arabes appellent cet endroit *Mouqfâr be-kimân* [caché par les sables]; ce qui se rapporte assez bien à l'état de ces ruines : nous avons conservé ce nom, qui n'est peut-être qu'un qualificatif. On retrouve en ce lieu toutes les fondations d'un vaste bâtiment, qui ne s'élève plus que de quarante à soixante centimètres au-dessus du sol environnant; il est de forme parallélogrammique de 48^m,70 sur 52^m,60, construit en briques non cuites. Les dispositions intérieures indiquent des chambres à la manière des okels-karavanserais, ou magasins publics à l'usage des commerçans voyageurs en Égypte (4). C'est à l'angle nord-est de ce bâtiment que l'on a placé le bloc de granit dont j'ai parlé, comme ayant servi de repère du nivellement. Le sol environnant est couvert çà et là d'autres vestiges d'anciennes constructions. Ces ruines sont représentées planche 29, fig. 5, *Antiquités*, vol. V. L'orientation du plan du bâtiment n'est indiquée qu'approximativement.

En 1800, l'eau, étant arrivée en grande abondance à Ràs el-Ouâdy, ainsi que je l'ai dit plus haut, s'y étoit étendue sur une superficie considérable, et étoit montée jusqu'aux feuilles des palmiers des jardins. Ayant tourné ou rompu les digues, elle s'étoit creusé un lit très-profond, avoit rongé les dunes, et couloit avec une vitesse que l'on peut évaluer à quatre pieds par seconde vers le Mouqfâr. Le fond du canal en cet endroit étoit couvert de 4 pieds 6 pouces 3 lignes d'eau; et comme il est à 15 pieds 10 pouces 2 lignes au-dessous des hautes marées de la mer Rouge (5)

(1) Mémoire sur la géographie et l'ancien état des côtes de la mer Rouge, *A. M.* tom. I.^{er}, pag. 160.

(2) Voyez *É. M.* tom. I.^{er}, pag. 157.

(3) Voyez *É. M.* tom. I.^{er}, pag. 34 et 40.

(4) Voyez *É. M.* tom. I.^{er}, pag. 165.

(5) Voyez les cotes du nivellement.

il s'ensuit que les eaux étoient arrivées à 11 pieds 3 pouces 11 lignes du niveau de ces hautes marées. Plus loin, après avoir fait un grand détour, l'eau s'est répandue dans deux grands bassins de sept à huit lieues de tour, qu'elle a remplis. C'est au milieu de ces lagunes formées par les inondations extraordinaires du Nil, à quatorze mille mètres à l'est du Mouqfâr, et à l'extrémité du canal fort large, et de deux cents mètres de longueur, dérivé de celui des deux mers vers l'est, que M. Le Père a judicieusement placé *Thaubastum*, dont Ortélius a dit : *Circa paludes Arabiæ videtur* (1). A trois mille cinq cents mètres au sud-est de ces ruines est le santon de Cheykh el-Nedy, situé sur une colline, au pied de laquelle les eaux sont arrivées en 1800.

A huit mille deux cents mètres environ au sud-est des ruines de *Thaubastum*, on rencontre un monticule portant à sa sommité des ruines assez remarquables : elles consistent dans des débris épars de gros blocs de granit et de grès polis, portant des moulures de corniche qui ont dû appartenir à une rotonde de quinze à vingt pieds de diamètre. C'est là que MM. Le Père et du Bois-Aymé placent avec raison le *Serapeum*, dont il est fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin comme station intermédiaire d'*Heroopolis* à *Clysma* (2). Quelques autres ruines se trouvent au sud-ouest : on y remarque des fragmens de granit, de grès, et d'une pierre calcaire, semblable à celle sur laquelle repose le plateau où sont ces ruines. Ce sol calcaire tient à la chaîne de montagnes qui s'étend jusque près de Belbeys. M. du Bois-Aymé y voit les ruines de *Cleopatris* (3), par suite de son opinion sur les anciennes limites de la mer Rouge, opinion assez généralement adoptée.

En quittant ces ruines pour se rendre à Suez, on traverse les bas-fonds de l'isthme qui ont été décrits plusieurs fois : mes propres observations à ce sujet ont été en partie publiées à la suite de l'Appendice au Mémoire de M. du Bois-Aymé sur les anciennes limites de la mer Rouge (4). Elles n'ont aucun rapport avec les antiquités ; je n'en parlerai point ici.

Sur le bord de ces bas-fonds, à six ou sept lieues de Suez environ, il existe un ancien monument que j'ai eu l'occasion de voir en 1799 avec MM. Rozière et Alibert.

M. Rozière a publié, dans le tome I.^{er} des Mémoires d'antiquités, pag. 265, une dissertation contenant une description de ce monument, que je rappellerai ici, tant pour ne pas laisser de lacune dans l'exposition générale des antiquités de l'isthme de Suez, que pour faire connoître en quoi mon opinion diffère de celle de M. Rozière, relativement à la position de ces ruines.

M. Rozière dit : « Le chemin que nous suivîmes en partant de Suez, paroît » n'avoir été tenu par aucun Européen. Après avoir tourné les lagunes qui terminent la mer Rouge, nous continuâmes de nous diriger au nord, déclinant » un peu vers l'est; direction qui, prolongée, doit passer à l'ouest de Qatyeh. » Je pense au contraire que nous n'avons pas tourné les lagunes, et que nous nous sommes dirigés tout d'abord vers le nord, notre intention étant de pousser une

(1) Voyez *É. M.* tom. I.^{er}, pag. 155.

(2) Voyez *É. M.* tom. I.^{er}, pag. 40 et 164.

(3) Voyez *É. M.* tom. I.^{er}, pag. 192.

(4) Voyez *É. M.* tom. II, pag. 733.

reconnaissance entre Belbeys et Sâlheyeh. Si nous avions tourné les lagunes, nous aurions inmanquablement reconnu les vestiges de l'ancien canal. Ce n'est qu'après avoir vu les ruines dont va parler M. Rozière, que nous sommes descendus dans un vallon, où nous avons trouvé beaucoup de végétation, des campemens d'Arabes et des troupeaux en pâturage. La différence d'opinion qui s'est trouvée entre M. Rozière et moi sur la situation de ces ruines, a empêché de les marquer sur la carte : une nouvelle reconnaissance des lieux auroit levé toutes les difficultés. Nous l'avons tentée avec MM. Le Père et Chabrol l'année suivante, mais sans succès. Il est vrai que nous faisons la route en sens inverse, et que nous allions de Belbeys à Suez. Cette question est donc encore à résoudre. M. Rozière continue : « Un » monticule que nous aperçûmes sur notre gauche après six heures et demie de » marche, excita notre curiosité. Dans l'Égypte, c'est souvent l'indice d'une an- » cienne ruine. En effet, nous trouvâmes sur son sommet plusieurs blocs équarris, » les uns d'un poudingue semblable à celui de la célèbre statue vocale de Mem- » non, les autres en granit de Syène : ces derniers étoient couverts, non-seulement » de caractères tout-à-fait étrangers à ce que nous avions vu jusqu'alors en Égypte, » mais encore de diverses sculptures emblématiques, d'un travail comparable à » celui des plus beaux monumens de la Thébaïde, mais représentant des sujets » tout-à-fait différens.

» Nul doute que ces différens blocs ne soient les restes d'un monument construit » sur l'emplacement même. Le monticule, que recouvrent maintenant les » sables du désert, indique évidemment une ancienne construction, et peut recéler » d'autres débris intéressans. »

Le détachement auquel nous nous étions réunis pour faire une reconnaissance dans ce désert, ayant une mission militaire et non scientifique, avoit continué sa route en s'éloignant de nous, et la nuit approchoit. Il devenoit impossible de s'arrêter plus long-temps pour dessiner complètement les inscriptions et les bas-reliefs; on se décida à en détacher quelques fragmens, et à copier quelques caractères qui sont gravés fig. 1, 2, 3 et 4 de la planche 29 du volume V des *Antiquités*.

Un des blocs de granit est décoré, dans sa partie supérieure, du globe ailé dans le style Égyptien. Au-dessous est une figure assise d'environ soixante centimètres de proportion, vêtue d'une longue robe qui descend jusqu'à ses talons, telle que l'on en voit dans les bas-reliefs des anciens monumens de Persépolis. La coiffure de ce personnage a de l'analogie avec celle des figures Égyptiennes : elle leur ressemble parfaitement dans la partie qui enveloppe la tête; mais sa partie supérieure représente des créneaux. Ce personnage a le menton garni d'une barbe longue et épaisse qui descend sur sa poitrine; il tient à la main un long bâton un peu recourbé vers le haut, que termine une tête de chacal très-allongée : deux figures un peu moins grandes que celle-ci, debout devant elle, semblent lui rendre hommage.

Les inscriptions sont également sculptées sur le granit; leurs caractères sont semblables à ceux qu'on a trouvés sur les ruines de Babylone et de l'ancienne Persépolis, et qui sont connus sous le nom de *caractères Persépolitains cunéiformes*.

Elles sont très soigneusement et très-profondément gravées sur un bloc de près d'un mètre de longueur et d'environ soixante centimètres de hauteur, dont elles couvrent en totalité une des faces. Elles sont disposées par colonnes ou bandes, parallèles au plus petit côté de la pierre, larges chacune de six centimètres, longues de soixante, et séparées les unes des autres par des lignes droites, également tracées en creux. Ces sculptures ne sont accompagnées d'aucun hiéroglyphe proprement dit. Voilà tout ce que je puis dire touchant ces ruines intéressantes, qu'il seroit bien important de visiter de nouveau, et près desquelles il faudroit faire des fouilles.

A l'extrémité du golfe de Suez et à dix mille mètres au nord de cette ville, existent des ruines qui ont mille mètres environ d'étendue, et qui pourroient être celles d'Arsinoé. La mer, dans les plus grandes marées, remonte encore au pied de ces ruines. Nous avons remarqué sur la plage les traces d'une tranchée qui se dirige du côté des vestiges de l'ancien canal au nord-ouest (1).

Au nord et près de Suez, il existe un monticule de décombres qui paroît être tout ce qui reste de Qolzoum (2).

De tout temps les navigateurs ont fréquenté le fond du golfe de Suez; et les lieux voisins de la mer d'où l'on peut tirer de l'eau potable, ont dû être pourvus d'établissmens plus ou moins considérables. Les restes de ces établissemens, que nous avons retrouvés, peuvent appartenir à des temps fort anciens; c'est pourquoi nous en ferons mention ici.

Les fontaines de Moïse, situées à trois lieues au sud-est de Suez, ont été l'objet des observations de M. Monge, publiées dans le tome I.^{er} de l'*État moderne*, page 409. Il paroît qu'il a existé aux fontaines de Moïse une grande aiguade, dont on ne trouve d'autres vestiges que des parties enterrées, mais qui sont encore considérables. Ils consistent principalement en restes de grands réservoirs construits avec soin, dans lesquels l'eau des sources étoit amenée par des canaux souterrains, et d'où elle étoit conduite par un aqueduc de quinze cents mètres de longueur, jusqu'au rivage de la mer. Cet aqueduc est construit en maçonnerie dont le mortier nous a paru mauvais; il est couvert dans toute sa longueur, et suit la pente de la plage. Il est encombré sur les cent premiers mètres, mais le reste est en bon état. A cent vingt-huit mètres de la mer, l'aqueduc se termine entre deux mamelons composés de décombres, qui nous ont paru être les vestiges de l'aiguade proprement dite. On trouvera plus de détails à ce sujet dans le Mémoire de M. Monge que nous avons cité, et dans celui de M. Le Père (3). A quatre cents mètres environ au nord de la dernière source, on trouve un monticule assez considérable, uniquement formé par des débris de jarres et d'autres vases de terre mal venus à la cuisson. Là nous avons reconnu des restes incontestables de fourneaux. Il y a donc eu en cet endroit une grande fabrique de poteries, particulièrement pour les vases propres à embarquer l'eau sur les vaisseaux.

(1) Voyez *É. M. tom. I.^{er}, pag. 149*, et l'Atlas, pl. 23.

(2) Voyez l'Atlas, pl. 11, *É. M.*

(3) Voyez *É. M. tom. I.^{er}, pag. 92*.

Les eaux de la fontaine de Moïse sont d'une température un peu élevée, bouillonnantes comme par suite d'un dégagement de gaz, et sulfureuses : leur odeur se fait sentir à quelque distance.

A six mille mètres à l'est de Suez, on voit, en un lieu nommé *Ergedeh*, les traces d'un aqueduc dirigé vers les bords de la mer.

A quatre mille mètres au nord-ouest de Suez, est Byr-Suez, que M. du Bois-Aymé croit être *Etham*, ou la seconde station des Hébreux (1). On y voit deux petites enceintes contiguës, en partie détruites, dont la construction est attribuée au sultan Selym I.^{er} Au milieu de chacune de ces enceintes est un puits, dont l'eau a un goût désagréable et une forte odeur d'hydrogène sulfuré. On aperçoit au-dehors de l'enceinte les vestiges d'un petit aqueduc qui servoit autrefois à conduire l'eau du puits vers Suez.

A quatre lieues au nord de cette ville, est un vieux château fort, où il y a un puits creusé à deux cent quarante pieds de profondeur. On en tire l'eau au moyen d'une machine à chapelet, qui la verse dans un grand bassin où on la laisse reposer. Ce lieu se nomme *Ageroud* ou *Hadjerot*, et c'est, suivant M. du Bois-Aymé, la troisième station des Hébreux, *Phi-Hahiroth* (2).

A six lieues et demie au sud-ouest de Suez, sont les sources de Touâreq, situées sur les bords de la mer, au pied de la montagne qui limite au nord la vallée de l'Égarement; les eaux en sont saumâtres : on en trouve toute l'année; seulement elles sont plus ou moins salées suivant la rareté ou la fréquence des pluies. Entre les fontaines de Touâreq et la mer, on voit quelques monticules de décombres, et sur les bords de la mer, des restes de constructions qui paroissent avoir appartenu à une aiguade. Des conduits multipliés et semblables à l'aqueduc des fontaines de Moïse partent de différentes petites buttes pareilles à celle sur laquelle est la fontaine de Touâreq, et se réunissent dans un espace de cent mètres de longueur, distant de cinq cent vingt mètres de l'aiguade, laquelle étoit à cent trente mètres de la mer. Cela porte à croire que la fontaine encore existante n'a pas toujours été la seule en cet endroit. A vingt pas de la fontaine, en descendant vers la mer, est un réservoir de vingt mètres sur dix-huit : le mortier de ces constructions est excellent. A deux cents mètres au nord-ouest de la fontaine, on remarque une petite butte sur laquelle on voit des débris d'un fourneau et de poteries de terre demi-vitrifiées, qui indiquent, comme aux fontaines de Moïse, une fabrique de vases à l'usage de la marine.

Au pied de la montagne qui forme l'embouchure de la vallée de l'Égarement, vers le sud, sont quatre fours où l'on fabriquoit anciennement la chaux que l'on employoit aux constructions de Suez. Ces fours étoient chauffés au moyen des joncs dont la végétation est entretenue par une source voisine d'eau saumâtre.

La vallée de l'Égarement, qui conduit de Suez au Kaire, et que j'ai parcourue deux fois dans des sens différens, ne renferme aucune ruine. Il n'y existe d'eau qu'en un seul point, à Gandely.

(1) Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte et sur leur fuite dans le désert, *A. M. tom. I.^{er}, pag. 309.*

(2) *Ibid.*

Dans le voyage dont je viens de donner la relation, j'ai fait connoître toutes les ruines qui ont été vues dans l'isthme de Suez : la découverte en est due à des explorations multipliées, nécessitées par des reconnoissances militaires et par les opérations du nivellement du canal des deux mers. Il n'est pas douteux que de nouveaux voyages n'en fassent connoître d'autres. Ces recherches méritent l'attention des nouveaux voyageurs en Égypte; mais nous leur recommandons surtout les ruines Persépolitaines, dont il est important de fixer exactement la position géographique.

DESCRIPTION
DES PRINCIPALES RUINES
SITUÉES
DANS LA PORTION DE L'ANCIEN DELTA
COMPRISE
ENTRE LES BRANCHES DE ROSETTE ET DE DAMIETTE ;

PAR MM. JOLLOIS ET DU BOIS-AYMÉ,

MEMBRES DE LA COMMISSION DES SCIENCES ET DES ARTS D'ÉGYPTÉ, INGÉNIEURS
DES PONTS ET CHAUSSÉES, CHEVALIERS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

CHAPITRE XXV.

NOUS avons inséré parmi les Mémoires relatifs à l'Égypte moderne un écrit où nous avons indiqué toutes les positions des villes anciennes que des courses fréquentes dans le Delta nous ont mis à portée de reconnoître (1). Quelques-unes de ces ruines, et même quelques villes modernes, renferment des antiquités remarquables, dont il importe de parler avec plus de détails. Nous allons remplir cette tâche dans ce chapitre, qui sera consacré à décrire les monumens de Bahbeyt, les débris antiques qui se voient à Mehallet el-Kebyr, et les restes de la splendeur de Saïs.

§. I.^{er}

Monumens de Bahbeyt.

BAHBEYT est situé au nord de Semennoud, à huit mille six cents mètres de distance de cette dernière ville, et non loin du canal de Ta'bányeh, qui a son origine dans la branche de Damiette. Une grande enceinte quadrangulaire, de trois cent soixante-deux mètres de long, et de deux cent quarante-un mètres de large, renferme les ruines de l'ancienne ville, situées près de ce village : elle a cinq issues ; savoir, deux à l'ouest, autant au sud, et une seule au nord : elle est formée de briques crues, qui présentoient autrefois un parement bien dressé, mais qui n'offrent plus maintenant qu'une surface inégale et des masses irrégulières. C'est au milieu de cette enceinte que sont amoncelés, dans un espace de quatre-vingts mètres de lon-

(1) Voyez notre Voyage dans le Delta, *É. M. tom. II*, par M. du Bois-Aymé, *Antiquités-Mémoires, tome I*, page 91, et la carte des anciennes branches du Nil, page 277.

gueur sur cinquante mètres de largeur, les débris de l'un des plus beaux monumens de l'architecture Égyptienne. On n'aperçoit d'abord qu'un amas confus de pierres granitiques de couleurs variées, dont les formes carrées, les angles saillans et les arêtes vives et bien dressées peuvent seuls faire présumer que ces matériaux ont été mis en œuvre; mais, si l'on vient à considérer ces débris de plus près, on reconnoît bientôt des pierres qui ont appartenu au plafond d'un édifice, des architraves, des chapiteaux de colonne, des frises, des corniches, et tous les membres d'architecture d'un temple Égyptien. Nous avons mesuré une pierre de plafond de trois mètres quarante centimètres de long, un mètre quarante centimètres de large, et soixante-douze centimètres d'épaisseur. Un scarabée ailé est sculpté sur une de ses faces, et il n'y a point de doute qu'elle n'ait fait partie du soffite de l'entre-colonnement du milieu du portique. Il faut que l'édifice se soit affaissé sous son propre poids, ou qu'il ait été sapé dans ses fondemens, pour ne présenter ainsi, dans ses débris maintenant apparens, que les pierres qui ont fait partie de sa sommité. Nous avons aperçu les restes de huit chapiteaux, et nous ne doutons point qu'en faisant des fouilles on n'en trouvât un plus grand nombre. Ils sont tous composés de têtes d'Isis et semblables à ceux du temple de Denderah (1); mais ils sont moins ornés et d'une proportion beaucoup moins grande. Cette similitude de forme dans les chapiteaux, l'aspect des autres débris et les sculptures qui les couvrent, ne laissent aucun doute sur la grande analogie qui devoit exister entre le temple de Bahbeyt et celui de Denderah : c'est pour nous un motif suffisant de comparer les dimensions de quelques membres d'architecture de ces deux édifices, afin d'en tirer des conséquences probables sur l'étendue totale du temple, dont il n'existe plus que des monceaux de ruines. Nous ferons remarquer, par exemple, que la distance entre les extrémités des oreilles est d'un mètre quarante-six centièmes dans le chapiteau de Bahbeyt, et de deux mètres huit centièmes dans le chapiteau de Denderah; que le diamètre des colonnes de Denderah est de deux mètres douze centimètres, et celui des colonnes de Bahbeyt, d'un mètre cinquante-deux centimètres. Il résulte de là que l'édifice qui a existé autrefois à Bahbeyt étoit construit sur des dimensions moins grandes que celles du temple de Denderah, dans le rapport de 5 à 7. Ainsi la façade de son portique devoit avoir trente mètres de longueur, et dix-huit mètres de profondeur; et le reste du temple n'avoit sans doute pas moins de quarante mètres de long sur vingt-cinq mètres de large. Ces dimensions s'accordent d'ailleurs fort bien avec l'étendue occupée maintenant par les débris du monument, répandus sur une superficie de quatre-vingts mètres environ de longueur, et de quarante-cinq à cinquante mètres de largeur.

On voit épars de tous côtés des fragmens couverts d'hiéroglyphes, parmi lesquels on remarque particulièrement des corniches et des frises richement sculptées : une de ces corniches a soixante-onze centimètres de hauteur, et la frise qui est au-dessous a un mètre quatre-vingt-six centimètres. On aperçoit aussi des blocs de granit où sont pratiqués des soupiraux, à travers lesquels la lumière arrivoit dans le temple. Chaque soupirail a, dans sa plus grande largeur, un mètre trente-cinq centimètres. Des portions d'escalier ne sont pas loin de là ;

(1) Voyez la planche 29, fig. 2, *A. vol. V*, et les planches 7, 9, 12, 29 et 30 du temple de Denderah, *A. vol. IV*.

plusieurs degrés sont taillés dans le même bloc : l'escalier avoit une montée fort douce ; la forme en étoit la même que dans les temples de la Thébaïde. La longueur des marches est d'un mètre trente-cinq centimètres. Par-tout on remarque avec étonnement des surfaces planes exactement dressées, des arêtes vives et droites, et des sculptures extrêmement soignées ; travail immense, si l'on considère sur-tout la dureté de la pierre.

S'il pouvoit rester quelques doutes sur la destination de l'édifice et sur la divinité qui y étoit révérée, ils seroient bientôt levés par l'examen attentif des débris que nous venons de décrire. En effet, les parois tant intérieures qu'extérieures des murs sont couvertes de sculptures divisées en différentes scènes, comme dans les temples de la haute Égypte. On y a représenté principalement des offrandes à Isis, dont la coiffure est formée d'un disque enveloppé des cornes du taureau (1). Ces sculptures sont séparées, en haut et en bas, par des rangées d'étoiles, et, sur les côtés, par des lignes d'hieroglyphes. Les frises sont également décorées de têtes d'Isis, et il n'y a de comparables à leur élégance et à leur richesse que les ornemens si gracieux des membres d'architecture analogues du grand temple de Denderah. On retrouve enfin à Bahbeyt, comme à *Tentyris*, la figure d'Isis reproduite par-tout, et combinée avec des ornemens de l'effet le mieux entendu et le plus agréable.

Les ruines de Bahbeyt nous offroient l'occasion de vérifier si les anciens Égyptiens ont employé dans leurs monumens des colonnes de granit d'un seul morceau ; car c'est une chose digne de remarque, que, dans la grande quantité de ces colonnes monolithes que l'on retrouve parmi les ruines antiques, aucune ne porte le caractère Égyptien (2). La plupart d'entre elles ont un astragale, ornement tout-à-fait inusité dans l'architecture de l'Égypte. La colonne d'Alexandrie, que l'on appelle improprement du nom de Pompée, puisqu'une inscription qu'on lit sur son fût annonce qu'elle a été érigée en l'honneur de Dioclétien, est elle-même taillée dans le style Grec ou Romain. Toutes nos recherches dans les ruines de Bahbeyt nous ont confirmés dans l'opinion que les colonnes du temple d'Isis étoient construites par assises, comme celles en grès ou en pierre de tous les temples et palais que nous avons vus dans la Thébaïde. Il nous semble que si les Égyptiens en ont usé ainsi, c'est que, dans leur système d'architecture, ils n'ont jamais eu l'idée de considérer une colonne seule comme formant un monument, ainsi que cela est arrivé postérieurement dans l'ancienne Rome et dans l'Europe moderne. Ils ne s'en servoient que pour soutenir les architraves et les pierres énormes qui composoient les plafonds de leurs édifices ; et il est naturel, d'après cela, qu'ils n'y aient point mis le même luxe que dans l'érection des statues colossales de leurs divinités, des chapelles où étoient renfermés les objets sacrés de leur culte, et enfin des obélisques élevés en l'honneur des dieux et des héros, monumens qui tous étoient monolithes, et pouvoient être en quelque sorte considérés isolément.

(1) Voyez planche 29, fig. 3, A. vol. V.

(2) Nous avons trouvé de ces sortes de colonnes à Syène, à Hermonthis, à Antinoë, au Kaire, à Alexandrie

et dans un grand nombre de mosquées des villes de l'Égypte. (Voyez les Descriptions des antiquités de ces différens lieux.)

Le granit noir forme la plus grande partie des ruines de Bahbeyt; on y voit cependant du granit rouge, dont le poli est extrêmement beau. Quelquefois le même bloc est composé de ces deux espèces de matières.

Les ruines de Bahbeyt présentent un tel désordre et une telle confusion, qu'il est impossible d'en reconnoître le plan primitif. Leur aspect est muet pour celui qui n'a point vu d'édifices semblables à celui dont elles offrent les débris; mais le voyageur qui a parcouru les monumens de la haute Égypte, réédifie facilement par la pensée le temple de Bahbeyt. Il replace les uns sur les autres ces tronçons de colonne épars, ces chapiteaux à tête d'Isis et leurs dés renversés: il se les représente surmontés de leurs architraves richement décorées, de leurs corniches élégantes, et tout-à-coup apparoît devant lui un temple magnifique. Il entre sous le portique, qui présente six colonnes de front sur quatre de profondeur; il s'avance ensuite dans la salle hypostyle ou le second portique; et, après avoir traversé plusieurs pièces, il pénètre jusque dans le sanctuaire où les dieux rendoient leurs oracles. Ce lieu révéré est entouré de salles mystérieuses consacrées aux principales divinités de l'Égypte, et où l'on découvre des traces de conduits secrets. De ce côté, les prêtres, se déroband à tous les regards, s'introduisoient dans les souterrains; de cet autre s'échappoit la voix redoutable qui faisoit entendre la volonté du dieu adoré dans le temple. Sort-on du sanctuaire; on trouve un escalier qui conduit sur la terrasse de l'édifice, dont on aperçoit encore mieux alors la construction. On est frappé des dimensions considérables des pierres qui forment les plafonds; et tous ces matériaux, couverts de sculptures d'un fini précieux, sont d'un granit dont les carrières ne se retrouvent qu'à Syène, à plus de cent myriamètres (1) de Bahbeyt, en remontant le fleuve.

Telles sont les importantes ruines que nous avons à décrire, et où l'on doit voir, ainsi que nous l'avons établi ailleurs (2), les restes de la splendeur de la ville d'Isis, dont il est fait mention dans Pline et dans Étienne de Byzance.

§. II.

Antiquités de Mehallet el-Kebyr.

MEHALLET EL-KEBYR (3) est située à trois heures de marche de Semennoud. C'est la capitale de la province de Gharbyeh. Quoique ses édifices soient modernes, elle renferme cependant des monumens qui méritent de fixer l'attention, soit que ces antiquités proviennent d'une ville Égyptienne sur les débris de laquelle Mehallet el-Kebyr seroit bâtie, soit qu'elles aient été transportées des ruines de la ville d'Isis ou de *Sebennytyus* aux endroits où on les voit maintenant. Ces antiquités consistent en un assez grand nombre de fragmens de granit de différentes couleurs, en des blocs de grès siliceux, semblable à celui qu'on extrait de la montagne rouge aux environs du Kaire, et en quelques pierres cubiques de grès brèche,

(1) Deux cent vingt-cinq lieues de vingt-cinq au degré.

(2) Voyage dans l'intérieur du Delta, *É. M. tom. II,*

pag. 91.

(3) Voyez ce que nous rapportons de cette ville dans notre Voyage dans le Delta.

pareil à celui des statues colossales de la plaine de Thèbes. Ces morceaux, épars dans les rues, ou employés dans la construction des édifices modernes, sont pour la plupart sculptés et représentent plusieurs figures en action, espèces de tableaux en bas-relief parfaitement semblables à ceux dont les temples de la haute Égypte sont ornés.

Les mosquées de Mehallet el-Kebyr sont remplies, comme celles du Kaire, de petites colonnes de granit rouge qui ne nous ont nullement paru porter le caractère Égyptien. Dans la cour de l'une d'elles, il y a un sarcophage de même matière (1). Sa longueur est de deux mètres soixante centimètres; et sa hauteur, d'un mètre cinquante-deux centimètres. On a sculpté sur ses faces latérales deux guirlandes suspendues à deux anneaux et séparées par un carré saillant sur le fond: au milieu de chacune d'elles on voit une étoile à six branches. Sur les faces antérieure et postérieure il n'y a qu'une seule guirlande sans étoile. Ce sarcophage annonce assez, par sa forme et ses ornemens, un ouvrage Grec qui n'est qu'ébauché. On s'en sert aujourd'hui pour contenir une partie de l'eau nécessaire dans la mosquée aux usages religieux. Auprès de la cour où il est placé, et dans une chambre dépendante d'une fontaine publique plus particulièrement employée aux ablutions, on trouve un autre sarcophage en pierre calcaire (2). Celui-ci est encastré dans le sol jusqu'à la partie supérieure. Sa longueur est d'un mètre quatre-vingt-seize centimètres. Il a exactement la forme d'une momie: sa partie supérieure offre, en effet, le contour de la tête d'une momie, ainsi que l'élargissement des épaules; et sa partie inférieure, le rapprochement des pieds. Une rainure qui fait tout le tour de cette tombe, étoit destinée à recevoir un couvercle: car tous les sarcophages étoient fermés; et s'il est rare de retrouver leurs couvercles, c'est que, par une bizarrerie singulière, ces sarcophages, dont l'objet étoit de garder les dépouilles des morts, sont devenus presque par-tout des baignoires ou des fontaines employées à conserver la santé des vivans. Par cette nouvelle destination, les couvercles devenus inutiles ont sans doute été détruits. C'étoit d'ailleurs, lors de la violation des tombeaux, la partie la plus exposée à être brisée. Il nous a été impossible de vérifier si le sarcophage qui nous occupe est décoré d'hieroglyphes à l'extérieur; mais nous pouvons assurer qu'il n'en contient point dans l'intérieur.

Les marches des escaliers de la mosquée qui renferme les différens objets antiques que nous venons de décrire, sont en granit et couvertes d'hieroglyphes.

La partie inférieure du minaret d'une autre mosquée de Mehallet el-Kebyr est formée de fragmens antiques en granit rouge. Enfin dans une troisième mosquée on voit un monolithe en granit noir (3), semblable à ceux qui existent encore dans les temples de *Philæ*, où l'on sait qu'ils servoient à renfermer l'épervier sacré. Placé au milieu de la mosquée, dans l'endroit destiné aux ablutions, ce monolithe est renversé de manière à pouvoir contenir l'eau nécessaire aux usages religieux. Il a un mètre soixante-dix-huit centimètres de hauteur totale, et sa base est un carré de quatre-vingt-douze centimètres. Dans la

(1) Voyez la planche 29, fig. 13 et 14, A. vol. V.

(2) Voyez la même planche, fig. 11 et 12.

(3) Voyez la même planche, fig. 10.

même mosquée, on aperçoit le dé d'un chapiteau à tête d'Isis qui sert de base à une colonne : il est en granit noir.

Nous avons trouvé dans une des rues de Mehallet el-Kebyr de gros quartiers de granit, et un troisième sarcophage de travail Grec, absolument semblable à celui que nous avons décrit. Au coin de la même rue, on voit une espèce de pilastre que nous avons pris au premier aspect pour un ouvrage Égyptien, mais qu'après un plus mûr examen nous attribuons, avec beaucoup de vraisemblance, aux Sarrasins. Ce pilastre a un astragale, et son chapiteau est décoré de branches de palmier, dont la forme se rapproche beaucoup des ornemens des chapiteaux du portique de Qaou el-Kebyr.

§. III.

Ruines de Saïs.

LES ruines de l'ancienne ville Égyptienne de *Saïs* existent près d'un village du nom de *Sâ el-Haggâr*, que l'on rencontre à six mille mètres de distance de l'embouchure du grand canal de Chybyn el-Koum dans la branche de Rosette. L'analogie des noms est déjà une forte présomption en faveur de cette assertion; mais les restes d'antiquités que nous allons décrire, et les divers rapprochemens que nous ferons, la prouveront d'une manière incontestable. Avant d'arriver à *Sâ el-Haggâr*, nous passâmes, en longeant le canal de Chybyn el-Koum, dans les villages d'Asdymeh et d'el-Nahâryeh, où nous trouvâmes des vestiges d'anciens établissemens, consistant principalement dans des monceaux considérables de briques de grande dimension.

Le village de *Sâ el-Haggâr* n'a par lui-même aucune importance; mais il est voisin de ruines anciennes très-considérables. Celles que l'on rencontre d'abord au nord-nord-est, sont deux gros mamelons composés de débris de terre et de briques crues, et recouverts de tessons et de fragmens de poterie. Ces monticules sont maintenant exploités pour fournir des engrais aux champs où l'on ensemeince le dourah. Plus loin est une vaste enceinte, construite entièrement en briques crues : elle a une épaisseur de plus de quinze mètres, et elle surpasse en hauteur les plus grands ouvrages du même genre qui existent dans tout le pays, particulièrement dans la haute Égypte. Cette enceinte a huit cent quatre-vingts mètres de long et sept cent vingt mètres de large. Les pluies d'orage, quoique rares dans la contrée, ont cependant laissé des traces de leur écoulement sur ses parties apparentes; mais les espèces de ravins qui se sont formés n'empêchent point de reconnoître, encore actuellement même, l'ancien parement des murs, et l'on distingue aisément des briques qui ont jusqu'à quarante centimètres de longueur, dix-huit centimètres de largeur et vingt centimètres d'épaisseur. Leur appareil est bien marqué. Au milieu de l'enceinte se trouve un énorme monceau de briques crues, d'où l'on domine toute la plaine environnante. Il est extrêmement probable que ce monticule renfermoit autrefois quelque grande construction, un temple peut-être, ou une habitation royale. On n'y voit plus maintenant que quelques pans de murailles; les petites dimensions des briques

dont ils sont formés, indiquent assez que ce sont les restes de constructions très-modernes. Presque par-tout on rencontre des tessons et des débris de poterie, ainsi que nous en avons toujours vu dans les anciennes villes abandonnées. Nous n'avons aperçu à la surface du sol aucun reste remarquable d'architecture; mais, si l'on faisoit des fouilles dans les monticules de décombres, il est presque certain que l'on y trouveroit des débris de monumens importans. Une mosquée située à peu de distance de l'enceinte renferme des pierres granitiques qui ont sûrement été tirées de cet endroit.

La face occidentale de l'enceinte est située à mille mètres des bords du Nil. L'importance des ruines porte à croire qu'elles ne peuvent avoir appartenu qu'à l'une des anciennes villes les plus considérables du Delta, et il n'y a point de doute qu'il ne faille voir ici, comme nous l'avons annoncé d'abord, les restes de l'ancienne *Sais*. D'Anville, ayant remarqué, dans la nomenclature moderne de la carte du P. Sicard, un village nommé *Sâ*, fut frappé de l'analogie de ce nom avec celui de *Sais*, et il en conclut que le village de *Sâ* existoit près de l'emplacement de l'ancienne capitale de l'Égypte inférieure (1). Nous adoptons entièrement cette opinion, que le géographe Français motive seulement sur une simple analogie de noms, mais que nous appuyons sur le fait de l'existence des ruines considérables que nous venons de décrire. D'ailleurs, le témoignage de Strabon va lever à cet égard toutes les incertitudes. En effet, cet auteur, décrivant le cours du Nil, place au-dessus de la bouche Bolbitine un lieu nommé *Persi specula* (2), puis le mur des Milésiens, et, dans la préfecture Saitique, la ville de *Naucratis* (3), non loin de *Schedia*. Il parle ensuite de la ville de *Sebemytus* (4), et de *Sais*, la métropole de l'Égypte inférieure, où Minerve est honorée d'un culte particulier dans un temple qui renfermoit le tombeau de Psammitichus. Strabon, après s'être étendu fort au long sur les villes que renferment le littoral et l'intérieur du Delta, décrit le chemin de *Schedia* à *Memphis* (5). Il parle de plusieurs villages avoisinant le lac *Marcotis*, et au nombre desquels est le bourg de Chabrias. Il place sur le fleuve, *Hermopolis*, aujourd'hui Damanhour; ensuite *Gynæcopolis* et la préfecture Gynécopolitaine. La ville de *Momemphis* et le nome Nitriotique viennent après. A la gauche, en remontant le Nil, et dans le Delta même, il place *Naucratis* sur le bord du fleuve, et il nomme ensuite *Sais*, qu'il annonce être distante du Nil de deux schœnes. Enfin, au-dessus de *Sais*, il place l'asile d'Osiris, où l'on disoit que reposoit le corps d'Osiris. Il est impossible, en suivant les indications et la marche de Strabon sur la nouvelle carte de l'Égypte levée par les ingénieurs de l'armée d'Orient, de ne pas reconnoître, près de *Sâ el-Haggâr*, l'emplacement de l'ancienne *Sais*. En effet, ce village se trouve à gauche dans le Delta, en remontant le fleuve, et dans une position tout-à-fait semblable à celle qu'indique Strabon. A la vérité, l'enceinte que nous avons décrite est à mille

(1) Voyez les *Mémoires sur l'Égypte*, pag. 79.

(2) Strab. *Geogr.* lib. XVII, pag. 801, ed. Lut. Par. 1620.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.* pag. 802.

(5) Ἐν ἀεὶσιρα δὲ ἐν τῷ Δέλτα ὅτι μὲν τῷ πλάτῳ Ναυκραπὶς ἔστι δὲ τῷ πλάτῳ δίχασι δὲ τῶν ἡμετέρων ἢ Σαῖς, ἢ μικροῦ

ταύτης ὑπερθε τοῦ Ὀσιρίδος ἀσυλον, ἐν ᾧ καὶ τῶν τῶν Ὀσιρίδος φασίν.

Ad sinistram verò in ipso Delta et ad fluvium est Naucratis: duobus schœnis à flumine distat Sais, et paulò supra eam est Osiridis asyllum, in quo Osirim jacere arbitrantur. (Strab. *Geograph.* lib. XVII, pag. 803.)

mètres seulement des bords du fleuve, tandis que, suivant Strabon, la distance de *Saïs* au Nil est de deux schœnes ou de cent vingt stades, équivalens à douze mille mètres. Nous convenons que cette partie du témoignage de Strabon est assez difficile à concilier avec la localité : cependant nous devons dire ici qu'ayant parcouru dans tous les sens la partie supérieure du Delta, nous n'avons trouvé nulle part des ruines qui puissent nous faire soupçonner que la capitale de l'Égypte inférieure ait existé ailleurs que dans l'emplacement ci-dessus indiqué. Ne sait-on pas, au reste, qu'un fleuve qui sort chaque année de son lit, ne doit pas conserver des rives invariables ! On pourroit encore supposer, avec beaucoup de vraisemblance, que la distance de deux schœnes étoit celle qui séparoit *Saïs* de la ville de *Naucratis* : mais alors il faudroit nécessairement admettre l'altération du texte de Strabon, dont l'invariabilité dans les diverses éditions qu'on en a publiées n'est point, nous l'avouons, favorable à cette opinion.

La ville de *Naucratis* étoit située, d'après les autorités que nous venons de citer, à peu de distance de *Saïs*, et dans la préfecture Saïtique. Elle étoit dans le Delta, tout près du Nil. En parcourant le bord oriental de la branche de Rosette pour aller à Rahmânèh, nous n'avons point trouvé de ces monceaux de décombres et de ces ruines qui indiquent toujours en Égypte l'emplacement des lieux anciennement habités. Mais il n'y a pas de quoi s'en étonner : ce n'est pas la première fois que nous avons en vain cherché l'emplacement d'une ancienne ville Grecque. On sait que les Grecs ne bâtissoient point comme les Égyptiens, c'est-à-dire, d'une manière durable et qui dût transmettre leurs monumens à la postérité la plus reculée. Il faut d'ailleurs ajouter ici que la ville de *Naucratis*, qui étoit, d'après Strabon, sur le bord du fleuve, pourroit bien avoir été minée par le courant et avoir en grande partie disparu.

La position respective de *Saïs* et de *Naucratis* donnée par Ptolémée (1) coïncide avec celle qui nous a été conservée par Strabon. En effet, après avoir cité le nome Cabasite et sa capitale *Cabasa*, Ptolémée parle du nome Saïtique, dont la métropole est *Saïs*; et à l'occident de cette ville, sur le grand fleuve, il place *Naucratis*. Nous partageons tout-à-fait l'opinion de d'Anville à l'égard de l'interprétation du texte de Ptolémée. Nous pensons, comme lui (2), que *Saïs* et *Naucratis* étoient dans le Delta sur la même rive du fleuve, et que la position occidentale de cette dernière ville étoit indiquée par rapport à *Saïs* et non par rapport au Nil; ce qu'expliquent très-bien les détours sinueux du fleuve : mais d'ailleurs Ptolémée, en plaçant *Naucratis* sur le grand fleuve, lève absolument tous les doutes. En effet, la portion de la branche de Rosette sur laquelle se trouvent les ruines de Sâ el-Haggâr, faisoit autrefois partie de la branche Canopique (3), dont la déviation vers Canope existoit un peu au-dessus du village de Rahmânèh.

L'asile d'Osiris dont il est fait mention dans Strabon, étoit probablement situé

(1) *Cabasites nomus et metropolis Cabasa*..... Long. 61° 30' Latit. 30° 40'
Saïtes nomus et metropolis Saïs.... 61. 30. 30. 50.
Et apud magnum fluvium ab occasu
Naucratis civitas..... 61. 15. 30. 30.
 (Geograph. lib. IV, pag. 105 et 106, edit. 1605.)

(2) Voyez les *Mémoires sur l'Égypte*, pag. 80.

(3) Voyez la Notice de M. Lancret sur la branche Canopique, *A. tom. I, pag. 251*. Voyez aussi le Mémoire de M. du Bois-Aymé sur les anciennes branches du Nil et ses embouchures dans la mer, *ibid. pag. 277*.

près du village d'Asdymeh, où nous avons indiqué des vestiges d'anciens établissemens.

Hérodote, sans donner avec précision la position géographique de *Saïs*, parle cependant avec détail de cette ville, qui étoit, à l'époque de son voyage, une des plus importantes de la basse Égypte. *Saïs* semble avoir été la résidence des derniers rois Égyptiens. Apriès y avoit un grand et superbe palais (1), et l'on y voyoit un temple de Minerve, qui ne le cédoit en magnificence à aucun des autres édifices de l'Égypte. Ce temple renfermoit, à ce qu'il paroît, le tombeau d'Osiris (2). Amasis en fit construire le portique (3), qui étoit vraiment digne d'admiration, et qui surpassoit de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et par son étendue, que par la qualité et la grandeur des pierres qu'on y avoit employées. Ce prince y avoit fait placer des statues colossales et des androsphinx d'une hauteur prodigieuse. On voyoit aussi à *Saïs* un colosse énorme de soixante-quinze pieds de hauteur (4), semblable à celui qu'Amasis lui-même avoit fait ériger à *Memphis* au-devant du temple de Vulcain. Ce roi ne s'étoit pas seulement borné à la construction du portique; mais il avoit fait encore arriver des pierres d'une grosseur démesurée pour réparer le temple (5). Une partie étoit sortie des carrières de *Memphis*; le reste avoit été tiré de celles de Syène. Au-devant du temple s'élevoient de grands obélisques de pierre (6), et près de ces monolithes on voyoit un bassin d'eau stagnante, dont les parois étoient revêtues en pierre, et dont la forme étoit circulaire (7). Pendant la nuit on représentoit sur le bassin de *Saïs* des scènes mystérieuses relatives à Osiris (8). L'intérieur du temple de Minerve n'étoit pas moins remarquable que l'extérieur: la cour ou le péristyle étoit orné de colonnes en forme de palmiers. A gauche en entrant, et près du temple, étoit placée dans l'enceinte consacrée à Minerve la tombe d'Apriès. C'est aussi dans cette enceinte que les Saïtes avoient placé les tombes de tous les rois originaires du nome de *Saïs*, et l'on y voyoit encore en effet, au temps d'Hérodote, le monument d'Amasis, un peu plus éloigné du temple que celui d'Apriès (9). Mais ce qu'il y avoit de plus admirable à *Saïs*, c'est la chapelle monolithe (10) qu'Amasis y avoit fait arriver des carrières d'Éléphantine. Deux mille hommes, tous bateliers, avoient été occupés pendant trois ans à la transporter. Elle avoit extérieurement vingt et une coudées de long, quatorze de large, et huit de haut: intérieurement sa longueur étoit de dix-huit coudées et vingt doigts; sa largeur, de douze coudées; et sa hauteur, de cinq. En prenant pour module de la coudée l'étalon retrouvé dans le Nilomètre d'Éléphantine, ce monolithe avoit extérieurement onze mètres six centimètres de long, sept mètres trente-huit centimètres de large, et quatre mètres vingt-deux centimètres de haut. Ses dimensions intérieures étoient, en longueur, de neuf mètres quatre-vingt-douze centièmes; en largeur, de six mètres trente-deux centièmes; et en hauteur, de deux mètres

(1) Herod. *Hist.* lib. 11, cap. 163.

(2) *Ibid.* cap. 170.

(3) *Ibid.* cap. 175.

(4) *Ibid.* cap. 176.

(5) *Ibid.* cap. 175.

(6) *Ibid.* cap. 170.

(7) Nous avons trouvé de semblables bassins dans toutes les ruines un peu considérables de la haute Égypte, à peu de distance des temples et des palais.

(8) Herod. *Hist.* lib. 11, cap. 171.

(9) *Ibid.* cap. 169.

(10) *Ibid.* cap. 175.

six cent trente-cinq millièmes. D'après ces dimensions, le bloc entier du monolithe, tel qu'il a été détaché des rochers granitiques de Syène, étoit de trois cent quarante-quatre mètres cubes et demi (1), pesant neuf cent quatorze mille huit cent trente-deux kilogrammes (2); et si l'on en déduit le vide, qui est de cent soixante-cinq mètres et vingt centièmes (3), il restera pour la masse effectivement transportée à Saïs cent soixante-dix-neuf mètres trente centièmes cubes (4), pesant quatre cent soixante-seize mille soixante-seize kilogrammes (5) : car on ne peut douter que l'évidement du monolithe n'ait été fait sur la carrière même.

Mais que sont devenus tous ces monumens, dont on n'aperçoit sur les lieux aucune trace apparente? Il est probable que, si l'on faisoit des fouilles dans les énormes monceaux de décombres que renferme la grande enceinte de Sâ el-Haggâr, on en retrouveroit des débris. Il est même très-vraisemblable que la chapelle monolithe y est enfouie toute entière, et encore intacte : une masse pareille ne pouvoit être ni aisément transportée, ni facilement détruite. Il est à croire aussi que les débris des monumens de Saïs ont servi à l'embellissement de villes plus modernes, parmi lesquelles il faut particulièrement compter Alexandrie. Quoique l'ancienne métropole du Delta soit presque entièrement ruinée, les dévastations qu'elle a éprouvées sont cependant bien moins considérables encore que celles qui ont fait disparaître Memphis, cette seconde capitale de l'Égypte, dont le bouleversement a été tel, que pendant long-temps on a été incéris sur son emplacement.

A un certain jour de l'année, lorsqu'on devoit, pendant la nuit, offrir des sacrifices, chaque habitant de Saïs allumoit, en plein air, des lampes autour de sa maison. Cette fête s'appeloit *la fête des Lampes ardentes* (6). Les Égyptiens qui ne pouvoient se trouver à Saïs, observoient tous la nuit du sacrifice, et allumoient des lampes au-devant de leurs habitations, en sorte que toute l'Égypte se trouvoit en même temps illuminée. On apportoit une raison sainte de ces illuminations; mais Hérodote ne la donne point. Il est très-probable que cette cérémonie se faisoit en l'honneur de la substance pure et lumineuse dont la divinité adorée à Saïs sous le nom de Neith étoit l'image.

Si l'on croit les historiens Grecs, Cécrops seroit originaire de la ville de Saïs, et Athènes auroit été fondée par une colonie de Saïtes. Ainsi le souvenir de Saïs mérite d'être conservé, non-seulement parce qu'elle a été une des cités les plus florissantes du Delta et les plus remarquables par la somptuosité de ses grands monumens, mais encore parce qu'elle a donné naissance à une ville Grecque dont le nom sera à jamais célèbre dans les fastes des arts et de la civilisation.

(1) 10047,6 pieds cubes.

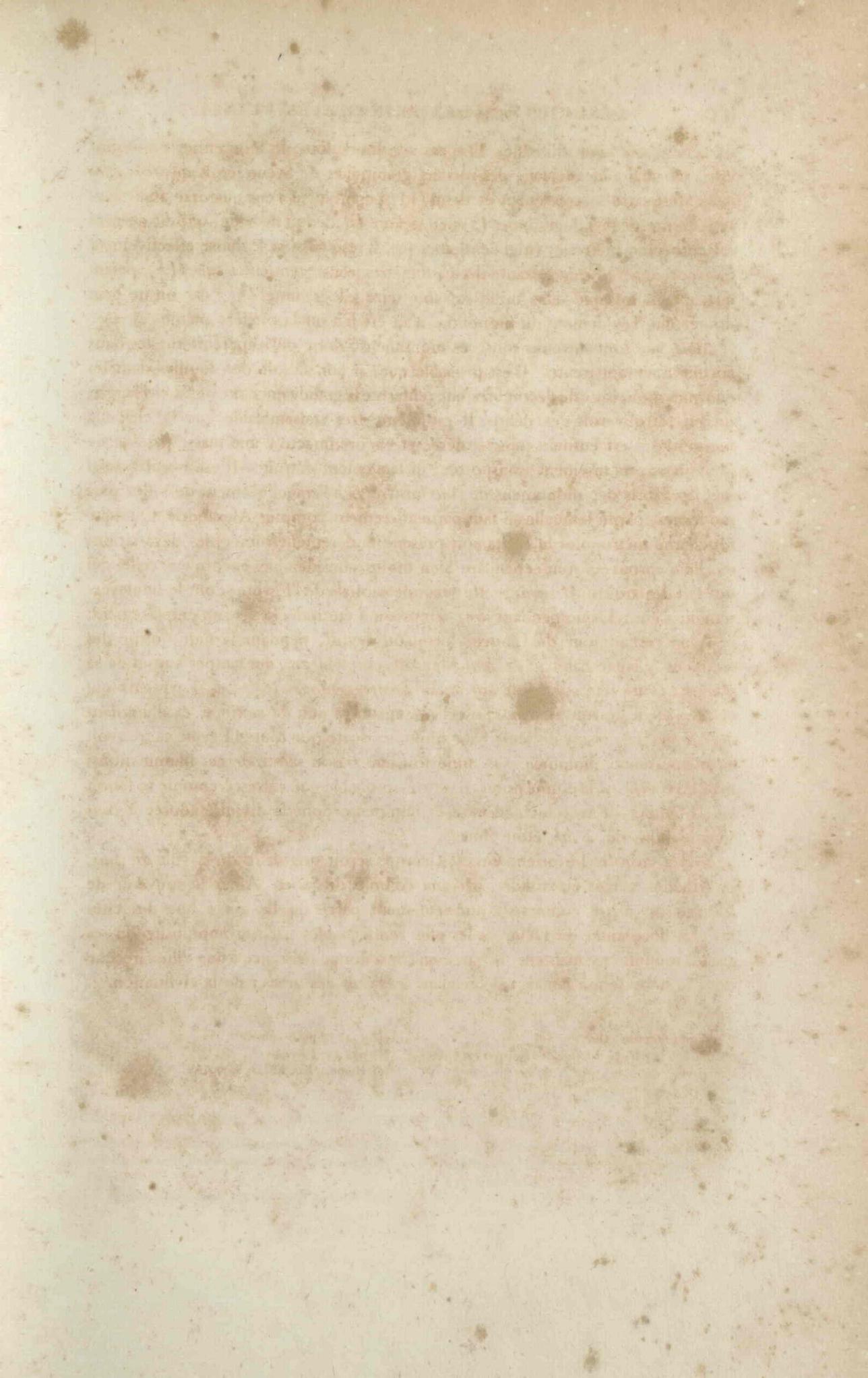
(2) 1 868 853 livres, à raison de 186 livres par chaque pied cube.

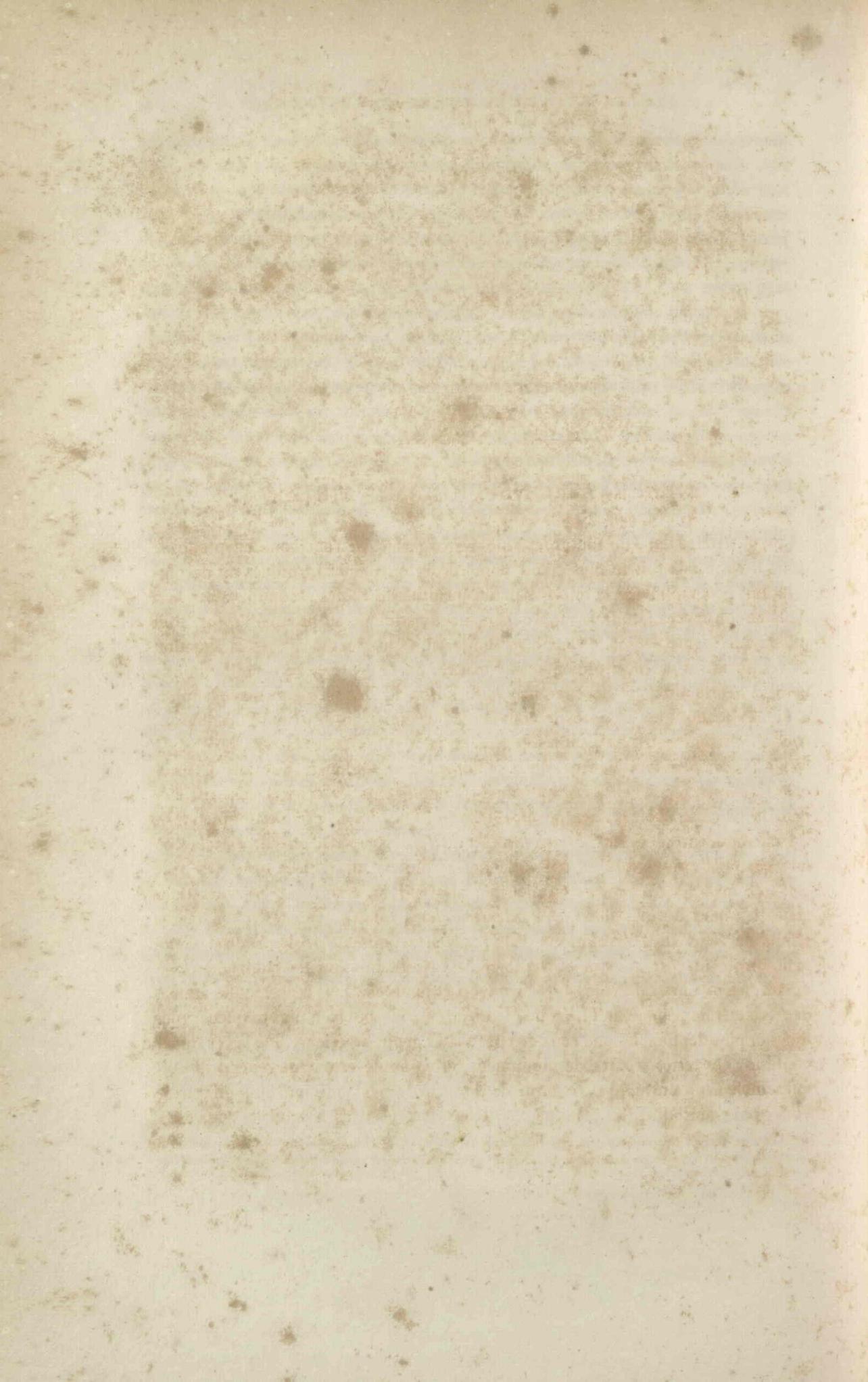
(3) 4818,85 pieds cubes.

(4) 5228,75 pieds cubes.

(5) 972 547,5 livres.

(6) Herod. *Hist.* lib. 11, cap. 62.





DESCRIPTION

DES ANTIQUITÉS

D'ALEXANDRIE ET DE SES ENVIRONS;

PAR M. SAINT-GENIS,

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES.

CHAPITRE XXVI.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.*

ALEXANDRIE est, de toutes les villes remarquables de l'ancienne Égypte, celle dont il reste à-la-fois le plus grand nombre de souvenirs historiques ou de descriptions géographiques, et une très-petite quantité de ruines reconnoissables. Ces deux circonstances, dont le rapprochement nous frappe au premier aspect, sont dues à une même cause, je veux dire l'importance que cette ville et la situation de ses ports ont toujours présentée aux maîtres de l'Égypte et au reste du monde civilisé. Alexandrie est devenue par cette raison le siège d'un puissant empire, à une époque où les rapports de commerce, d'amitié, ou de rivalité d'ambition, se multiplièrent entre les peuples voisins de la Méditerranée, de la Grèce et de l'Italie. La culture des sciences, de la philosophie et des lettres, fit alors des progrès rapides, et ces belles connoissances brillèrent ensuite d'un éclat particulier dans la fameuse école d'Alexandrie. L'histoire, qui, dès ce premier moment (1), est parvenue presque sans interruption jusqu'à nous, cessa d'être incomplète ou fabuleuse. Elle nous a donc conservé des traditions multipliées sur cette ville célèbre; mais les événemens qu'elle nous apprend, et ces mêmes considérations générales que je viens d'indiquer et qu'elle nous retrace, amenèrent en même temps de fréquentes révolutions dans l'existence politique d'Alexandrie. Cette belle proie fut presque toujours l'objet de l'avidité ambition des conquérans, et devint, avec la basse Égypte, qui se trouvoit comme elle plus à portée des armées de terre et de mer que la Thébàide, le théâtre de ravages bien plus fréquens, plus longs et plus déplorables que ceux qu'éprouva l'Égypte supérieure. De là ces ruines confuses, ces restes si rares de monumens, et ce bouleversement général du sol, qui semble avoir été agité et retourné dans tous les sens, tandis que nous en retrouvons, pour ainsi dire, les plans géométriques détaillés dans les auteurs anciens.

* Les sous-titres en petites capitales et les chiffres entre deux crochets [] renvoient aux titres et aux chiffres de l'Appendice.

cette année, son histoire devant les Grecs assemblés aux Panathénées, plus d'un siècle après la conquête de l'Égypte par Cambyse.

(1) Époque d'Hérodote, 445 ans avant J. C. Il lut,

Il résulte de ces faits, que, pour donner une description des *antiquités d'Alexandrie et de ses environs* qui porte avec soi quelque intérêt, et pour ne point laisser perdre à des événemens fameux leur plus curieuse application, celle qui se fait sur les lieux, nous devons dire autant ce que furent ces monumens que ce qu'ils sont aujourd'hui, et quelles vicissitudes ils ont éprouvées. Nous n'oublierons pas cependant que ce n'est point l'histoire d'une ville qu'on nous demande, mais la description de ses ruines, et que les monumens ne doivent être que l'occasion de rappeler les faits. Nous indiquerons ce qu'on voit d'antique [1] sur chaque point du sol d'Alexandrie, ce qu'on y voyoit autrefois, et les principaux traits historiques qui s'y rapportent (1).

Pour se faire une idée juste des ruines d'Alexandrie, des beaux monumens qu'elles rappellent, du caractère qu'elles présentent, et des époques marquantes de l'histoire des arts auxquelles on doit les rapporter d'après le style des divers fragmens qu'on y retrouve, il faut nécessairement avoir présent à la pensée un tableau succinct des principales variations survenues dans l'existence de cette ville. Il convient que chaque partie de ce tableau se compose des traits caractéristiques qui la font distinguer dans le cours général des progrès des lumières et de la civilisation. Nous n'avons point l'intention de faire une histoire particulière : nous ne voulons que placer, en quelque sorte, Alexandrie et ses antiquités dans la suite des temps.

APERÇU CHRONOLOGIQUE ET GÉNÉRAL SUR ALEXANDRIE.

I.^{re} PÉRIODE, DE 1663 ANS, JUSQU'À CAMBYSE.

Les beaux temps de l'Égypte proprement dite ou des divers royaumes successivement formés sur les bords du Nil, et dont Alexandrie est séparée par un désert assez étendu, sont bien antérieurs à la fondation de cette ville. Cette longue suite de siècles pendant lesquels les sciences et plusieurs arts furent portés à un très-haut degré de perfection par les Égyptiens, tandis que le reste du monde le plus connu des anciens étoit encore barbare, a vu les Éthiopiens franchir les cataractes du Nil et s'établir au nord de ces frontières naturelles. La civilisation de ces contrées, bien plus vieille que les archives de l'histoire profane, s'est étendue progressivement pendant cet intervalle : elle a élevé les monumens dont il subsiste encore de si beaux restes dans la haute Égypte ; elle a bâti Memphis vraisemblablement avec les ruines de Thèbes, bien avant qu'Alexandrie ait été construite à son tour des débris de Memphis, ou du moins ait hérité de sa magnificence. Tous ces objets, qui forment la collection d'*antiquités* et la plus grande partie de la *Description de l'Égypte*, sont antérieurs à la création d'Alexandrie. Cette ville, si ancienne pour nous, est donc en quelque sorte une ville moderne relativement aux autres cités Égyptiennes.

(1) On nous permettra aussi de marquer le théâtre particulier de quelques-uns des événemens importans d'une expédition récente et célèbre qui fait tant d'hon-

neur à la valeur Française, et qui laissera autant et de plus beaux souvenirs en Égypte que la plupart de celles qui l'ont précédée.

Suivant la chronologie en usage, mais dont les monumens astronomiques ou des arts du pays ne sont pas les seuls qui tendroient à modifier le système (1), les Pharaons, ou anciens rois de diverses dynasties, régnèrent pendant un espace de 1663 ans, jusqu'à l'année 525 avant l'ère chrétienne, époque où leurs états furent envahis par Cambyse, roi de Perse. Ce conquérant frénétique ravagea l'Égypte, et notamment Memphis, qui en étoit alors la capitale.

La puissance Romaine étoit à cette époque dans son enfance; le dernier Tarquin alloit cesser de régner. Les beaux siècles de la Grèce, qui avoit précédemment reçu des colonies Égyptiennes, étoient sur le point de commencer, et les arts y prenoient naissance. Il n'existoit sur le sol que devoit occuper un jour la magnifique Alexandrie, qu'une misérable bourgade, habitée par des pâtres à demi sauvages [2].

2.^e PÉRIODE, DE 193 ANS,
DEPUIS CAMBYSE JUSQU'À ALEXANDRE.

Sous le règne des successeurs de Cambyse, qui ne s'occupèrent point, pendant leur longue et sanglante lutte avec la Grèce, de la position avantageuse de ce hameau (2), l'Égypte se souleva fréquemment contre ses nouveaux maîtres, et fut en proie à toutes les horreurs des révolutions. Les arts y demeurèrent dans la langueur. A la gloire militaire que les Grecs acquirent en combattant les Perses, succéda le triomphe plus doux des lettres et de la civilisation; puis la corruption, qui leur succède souvent aussi, mais sans en être toujours l'effet immédiat; puis enfin les divisions intestines et l'assujettissement au pouvoir des Macédoniens.

Au moment où l'éclat de l'ancienne Grèce commençoit à s'éclipser, Rome, qui devoit s'emparer de cette contrée, y puiser toutes les connoissances, et ensuite étendre son pouvoir jusqu'à l'Égypte elle-même, Rome ne brilloit pas encore. La nouvelle république étoit livrée aux agitations qui suivent toujours les changemens de gouvernement. Elle pratiquoit les vertus des premiers âges, envoyoit des députés à Athènes pour y recueillir des principes de législation que la Grèce elle-même devoit à l'Égypte, et elle s'efforçoit de maîtriser quelques peuplades ses plus proches voisines; mais elle n'avoit point encore attaqué l'Étrurie.

3.^e PÉRIODE, DE 302 ANS,
DEPUIS ALEXANDRE JUSQU'À AUGUSTE.

La monarchie des Perses en Asie fut à son tour renversée par Alexandre, qui s'empara de l'Égypte 332 ans avant J. C., environ deux siècles après Cambyse. Le système du monde civilisé fut considérablement changé par ce grand homme, qu'il ne faut pas regarder, malgré ses excès, comme un simple conquérant. Il sentit la nécessité de lier les intérêts de tous les peuples qui composoient son immense empire, de diriger vers un centre commun leurs rapports commerciaux (3),

(1) Diodore compte tantôt dix mille, tantôt vingt-trois mille ans depuis Osiris jusqu'à Alexandre. Hérodote rapporte un nombre de générations de rois tel, qu'il en résulteroit une série de onze mille et quelques cents ans.

(2) L'existence des villes de *Marea*, *Momenphis*, et de quelques autres lieux voisins, est seule connue à cette époque.

(3) Il venoit de détruire Tyr.

et il choisit pour ce point central une plage nue et stérile, environnée de déserts, mais offrant un bon port, et Alexandrie fut fondée. Elle reçut à juste titre le nom de son illustre fondateur.

Il venoit d'achever de soumettre la Grèce; son armée et tout ce qui l'entouroit étoient composés d'hommes de cette nation comme lui, et peu à peu l'Égypte devint Grecque avec Alexandrie. Elle fut gouvernée par des rois Grecs, les Ptolémées, qui en formèrent d'abord un état puissant et embellirent prodigieusement la nouvelle capitale. Cette révolution eut une influence profonde sur toutes les parties de l'administration, et changea considérablement l'aspect du pays. Le goût et les arts de l'Europe polirent ce qui restoit de rudesse dans ceux de l'Afrique. Alexandrie fut une ville Grecque bâtie avec des matériaux Égyptiens; et c'est sous ces traits caractéristiques que nous aurons désormais à considérer ses antiquités.

Pendant cette troisième période de l'histoire d'Égypte, les sciences et les arts, bannis de la Grèce, leur seconde patrie, désormais livrée au premier occupant, revinrent à leur berceau (1), et demeurèrent long-temps réfugiés à Alexandrie. Voilà le moment où cette ville jouit de toute la plénitude de sa splendeur, et où presque tous les monumens dont nous nous occuperons retrouveront leur brillante origine. L'Égypte alors étoit en quelque sorte antique aux yeux des Grecs. Elle étoit à son tour pour eux une véritable colonie, et sembloit exister tout entière dans Alexandrie, qui étoit devenue la première ville de l'univers.

Rome étoit encore barbare pendant la plus grande partie de ces trois siècles; mais son ambition et ses armes faisoient des progrès effrayans. Elle ruina Carthage, maîtrisa la Grèce, les Gaules, et commençoit à dévorer l'Asie.

4.^e PÉRIODE, DE 393 ANS,
DEPUIS AUGUSTE JUSQU'À L'EMPIRE D'ORIENT.

Enfin tout devoit bientôt être écrasé par ce colosse de puissance, et l'Égypte fut réduite par Auguste en province Romaine. Cette occupation se fit sans secousse: le vainqueur d'Antoine n'eut besoin que de s'emparer du tombeau de Cléopâtre pour succéder au pouvoir de la dernière fille des Ptolémées. Mais, peu de temps avant cette époque, pendant la guerre de Jules César, les édifices d'Alexandrie, et notamment la fameuse bibliothèque, avoient éprouvé des ravages et des pertes irréparables. L'école même de cette ville avoit déjà perdu une partie de cet éclat qu'elle avoit jeté sous les premiers Ptolémées. Néanmoins ces monumens et cette académie se soutinrent pendant la quatrième période, jusqu'au passage de l'Égypte sous la domination des empereurs d'Orient, vers l'an 364, où se fit le partage de l'empire Romain; mais Alexandrie n'étoit plus, à côté de Rome, que la seconde ville du monde.

Le christianisme, né dans le voisinage de l'Égypte, revint s'y propager, après que les empereurs de Rome eurent cessé de le combattre, et que ceux de Cons-

(1) Les colonies que les Grecs avoient reçues leur donnoient effectivement une origine en quelque sorte Égyptienne.

tantinople l'eurent hautement protégé depuis Constantin. Plusieurs patriarches et pères de l'Église rendirent l'école chrétienne d'Alexandrie aussi célèbre que son école profane l'avoit été et l'étoit encore.

On voit, pendant ces quatre premiers siècles de notre ère, l'Égypte conquise par Zénobie, reine de Palmyre, en 269; Alexandrie reprise presque aussitôt par Aurélien; plusieurs tyrans s'emparer du pouvoir dans ce malheureux pays, et la ville assiégée et prise de nouveau, en 298, par Dioclétien.

5.^e PÉRIODE, DE 277 ANS,
DEPUIS LE PARTAGE DE L'EMPIRE JUSQU'À O'MAR.

Cependant le partage de l'empire fut encore assez avantageux à l'Égypte, et, ce qui est désormais une même chose, à Alexandrie; car, tandis que, sous cette cinquième période, qui dura 277 ans, l'empire d'Occident tomboit dans la barbarie par l'effet de l'invasion des peuples du Nord (1), les sciences et les arts furent cultivés et conservés à l'Europe par les Grecs, malgré l'apathie des empereurs et les disputes théologiques auxquelles se livrèrent ces princes et les savans de l'Orient; et Alexandrie conserva encore un beau rang parmi les villes importantes du monde.

La religion chrétienne s'étendoit de plus en plus dans l'Orient et l'Occident, et se fortifioit sur-tout dans l'église d'Alexandrie. Ses dogmes se consolidèrent par les discussions des conciles et par la poursuite des hérésies (2). D'innombrables anachorètes, qui s'étoient réfugiés en Égypte pendant les persécutions, continuèrent de peupler les déserts voisins du Nil et ceux de la Thébaïde; des monastères s'élevèrent à Alexandrie et dans les provinces voisines. Mais la haine que les Chrétiens devoient naturellement porter à l'idolâtrie Égyptienne, les poussa à détruire de toutes parts ce culte, et avec lui les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture qu'on y avoit consacrés. Alexandrie fut le principal théâtre des ravages des Chrétiens du Bas-Empire: on en voit encore des traces par toute l'Égypte; mais il reste peu d'ouvrages de leur industrie.

Il est donc à remarquer que l'ancienne religion des Égyptiens, et celle des Grecs, qui en dérhoit et s'y étoit de nouveau mêlée, particulièrement sous le règne des Ptolémées et des empereurs Romains, ont dû influencer au moins autant que la nôtre sur le nombre et le caractère des ruines que nous retrouvons à Alexandrie. Cette triple action s'est fait également sentir sur les mœurs et l'état général du pays. Nous aurons occasion d'en découvrir plusieurs traces dans le cours de cette description.

Peu après ces grands changemens, une des hérésies les plus graves qui aient désolé l'Église naissante, celle d'Eutychès, s'établit sur le siège même d'Alexandrie, s'enracina dans le reste de l'Égypte, remplit sa capitale de troubles et de désordres, et finit par la séparer entièrement de Constantinople et de Rome.

Malgré tous ces bouleversemens et ces agitations (3), le commerce d'Alexandrie

(1) Il finit en 476, et le royaume d'Italie commence.

(3) Alexandrie fut encore prise par les Perses en 615.

(2) Principalement celles d'Arius et de Nestorius.

6 DESCRIPTION DES ANTIQUITÉS D'ALEXANDRIE

fleurit, et la magnificence de cette cité se soutint sous les Ptolémées, les empereurs Romains et ceux de Constantinople. C'est, en général, à ces trois périodes qu'il faut rapporter les principaux monumens dont nous aurons à parler.

6.^e PÉRIODE, DE 329 ANS,
DEPUIS O'MAR JUSQU' AUX CALIFES FATIMITES.

Cette ville perdit sa splendeur et se changea pour nous en une cité moderne, lors de l'invasion de l'Égypte sous O'mar (1), l'un des premiers successeurs de Mahomet, et, par conséquent, à une époque célèbre dans l'histoire du monde, où l'on vit un petit peuple presque inconnu et une religion nouvelle s'emparer de l'Asie, de l'Afrique, et pénétrer ensuite dans la partie la plus occidentale de l'Europe.

Le christianisme fut étouffé en Orient par le mahométisme, qui continua, dans la basse Égypte, le ravage des monumens antiques et religieux, commencé par le premier de ces deux cultes. Alexandrie, qui étoit encore alors la capitale ou du moins la ville la plus importante de tout le pays, essuya de terribles désastres (2), que nous aurons occasion de faire remarquer sur les lieux avec détail. Le vainqueur fonda *Fostât* ou le vieux Kaire, qui rivalisa bientôt avec la cité d'Alexandre et devint le siège du gouvernement. La population d'Alexandrie diminua tous les jours, et son enceinte dut être, dans la suite, considérablement resserrée; plus tard encore celle-ci fut totalement abandonnée, et la ville moderne portée en entier hors de cette enceinte.

Cependant l'empire d'Orient, qui venoit de faire une perte si cruelle, successivement dépouillé depuis cette époque par les Arabes, et réduit à la moitié de son étendue et de sa puissance, se soutenoit, et subsista encore pendant huit cents ans. Les petites monarchies qu'avoient formées dans l'Europe occidentale les peuples du Nord, s'agitoient en tout sens depuis deux siècles, se mêloient et se séparoient alternativement comme les élémens dans le chaos, et préparoient l'état où est parvenue, dans les temps modernes, cette autre portion de l'ancien empire Romain. Mais le trône d'Occident n'étoit pas encore relevé ou recomposé; ses débris épars ne furent rassemblés par Charlemagne que deux cents ans après. Cette partie du monde, qui devoit bientôt en être la plus remarquable, étoit dans une sorte d'enfance ou retombée dans la barbarie. Elle ne faisoit point de grand commerce maritime qui lui appartînt en propre; et Alexandrie, quoique déchue entre les mains des Sarrasins, étoit encore le centre du riche négoce dont cette nation avoit hérité. Cette ville conserva donc une partie de son ancienne importance; elle ne fut pas la dernière à profiter des puissans encouragemens que les califes Abbassides, fondateurs de Bagdad, et sur-tout le célèbre al-Mâmoun, donnèrent aux sciences; et les monumens Arabes succédèrent à ceux de l'architecture Grecque. Cependant, vers la fin de cette sixième période de l'histoire d'Alexandrie,

(1) C'est aussi le terme où, d'après la division adoptée pour la *Description de l'Égypte*, les monumens d'Alexandrie, telle qu'elle existoit alors, prennent le nom d'*antiquités*.

(2) Elle fut prise, après un siège de quatorze mois, par A'mrou, général du calife.

l'Égypte secoua le joug des califes de Bagdad (1), et fut gouvernée par leurs lieutenans rebelles pendant environ cent ans.

7.^e PÉRIODE, DE 202 ANS,
DEPUIS LES FATIMITES JUSQU'À SALADIN.

Les califes Fatimites finirent par s'emparer de l'Égypte en 969, et bâtirent le Kaire. Ils accordèrent quelque protection aux sciences, aux arts et au commerce ; mais le sort d'Alexandrie s'embellit peu. Le siège du gouvernement s'établit dans leur nouvelle ville, qui devint la capitale de l'empire, plus particulièrement que Fostât (2) ne l'avoit été précédemment, et Alexandrie tomba pour jamais au second rang des villes d'Égypte.

Bientôt des relations s'établirent entre l'Europe et le Levant. Les croisades commencèrent une grande révolution dans le monde civilisé (3). Les deux premières n'apportèrent pas de grands changemens dans la situation d'Alexandrie jusqu'en 1171 (4) [3], où l'on voit figurer Salah ed-dyn, ou Saladin, avec le titre nouveau de sultân, ou soudan, comme les Francs l'appelèrent.

8.^e PÉRIODE, DE 79 ANS,
DEPUIS SALADIN JUSQU'AUX MAMLOUKS.

Ce prince, chef de la dynastie des Ayoubites et d'une armée de Turcomans et de Curdes, renversa la puissance des Fatimites et chassa les croisés de la Syrie (5). Les croisades se renouvelèrent sans succès (6); celle de S. Louis, quoiqu'elle eût été dirigée particulièrement contre l'Égypte, fut sans effet sur l'état de cette contrée (7) : les soudans continuèrent de régner et de siéger au Kaire. Le gouvernement de Saladin, ainsi que celui de ses successeurs, fut assez favorable à l'Égypte; mais Alexandrie y trouva peu d'avantages particuliers. Ces princes fondèrent des académies, à l'exemple de Saladin, qui avoit protégé les lettres; et ce fut le Kaire qui jouit principalement du fruit de ces établissemens.

9.^e PÉRIODE, DE 267 ANS,
DEPUIS LES MAMLOUKS JUSQU'AUX OTTOMANS.

L'un des derniers de ces soudans forma une troupe d'esclaves étrangers sortis des environs du Caucase. Ces serviteurs firent bientôt la loi à leur maître, et fondèrent, peu après le départ de S. Louis, un gouvernement monstrueux, qui s'est successivement reproduit en Égypte, avec diverses formes, jusqu'à nos jours, sous le nom d'*empire des Mamlouks* : leur chef prit aussi le titre générique de sultan ou commandant.

(1) En 868.

(2) Les califes Fatimites résidèrent au Kaire; ceux d'Arabie et de Bagdad n'avoient eu que des lieutenans en Égypte ou dans Fostât.

(3) La première croisade eut lieu en 1096; et la seconde, en 1148.

(4) Cependant, s'il faut en croire d'Anville, cette ville soutint encore un siège contre les Francs en 1166 [3].

(5) Prise de Jérusalem par Saladin et fin du royaume de ce nom en 1187. Troisième croisade.

(6) La quatrième croisade sort de Venise en 1202 et prend Constantinople; la cinquième, celle de S. Louis, de 1248 à 1250.

(7) Excepté toutefois la malheureuse Alexandrie. Les Français et les Vénitiens, voyant qu'ils ne pouvoient la garder, y mirent le feu en 1250.

L'histoire de ce gouvernement, mélange bizarre de démocratie, d'esclavage et de despotisme, ne parle que du Kaïre et de la partie de l'Égypte voisine de cette capitale, théâtre des révolutions de chaque jour. On sait seulement qu'Alexandrie conserva quelque importance comme ville de commerce (1), mais non plus comme siège des études. Elle dépérit tous les jours davantage.

A mesure que l'Égypte et son ancienne métropole s'enfonçoient, pour ainsi dire, de plus en plus dans la barbarie, l'Europe en sortoit rapidement; les lettres y renaissaient, et, sans parler d'une foule de découvertes importantes qui préparoient l'état où nous sommes aujourd'hui parvenus, je rappellerai seulement celle de la boussole (2), qui influa plus directement sur la destinée d'Alexandrie.

10.^e PÉRIODE, DE 299 ANS,
DEPUIS LE SULTAN SELYM JUSQU'À NOS JOURS.

Enfin ce gouvernement sauvage des Mamlouks fut renversé, en 1517, par une puissance non moins barbare, qui, du fond des déserts de la haute Asie, vint envahir d'abord la plus belle province qui restoit aux empereurs de Constantinople (3); puis cette capitale elle-même, et enfin l'Égypte. Cette nation succéda en même temps à ce long et foible empire d'Orient et à celui que les Arabes en avoient autrefois séparé. Ainsi la moitié de l'empire Romain appartient et elle appartient encore presque tout entière aux Turcs. Mais, grâce au pouvoir de la civilisation et du courage animé par l'honneur, les nations Européennes arrêterent ce torrent et conservèrent l'autre moitié de cet empire, qu'elles s'étoient autrefois partagée.

Sous l'administration Ottomane, destructrice de toute prospérité, la ruine d'Alexandrie fit des progrès plus rapides: bientôt il n'exista plus aucune portion de cette ville dans l'enceinte resserrée que les Arabes lui avoient donnée; et les beys Mamlouks qui exercèrent le pouvoir, alternativement subordonnés et rebelles au grand seigneur, achevèrent de la réduire à l'état déplorable dans lequel nous l'avons trouvée.

La découverte du cap de Bonne-Espérance, qui eut lieu vers le commencement de cette époque, concourut puissamment à cette ruine. Elle attira toutes les nations civilisées de l'Europe occidentale dans l'Inde, en détournant leur commerce de la voie d'Alexandrie. Celui de l'Égypte se trouva réduit aux produits de l'Arabie et à quelques-uns de ceux que pouvoient lui expédier les villes du nord et de l'est de la Méditerranée. Il ne falloit pas moins que cette grande découverte, qui changeoit la face du monde connu et ses relations, qu'Alexandre avoit si profondément conçues et combinées, pour entraîner la chute complète de l'établissement que ce prince avoit formé; tant cet habile fondateur avoit bien choisi l'emplacement de sa cité favorite!

(1) Par le moyen des Vénitiens. L'un même de ces sultans Mamlouks fit une expédition navale contre les Portugais sur la mer Rouge en 1504, pour tâcher de ramener le commerce en Égypte et à Alexandrie.

(2) En 1302.

(3) L'Asie mineure, envahie par les Turcs à la fin du XIII.^e siècle; ils pénétrèrent en Europe au milieu du XIV.^e Mahomet II prend Constantinople et met fin à l'empire d'Orient au milieu du XV.^e

RÉSUMÉ.

En reportant ses regards sur le tableau que nous venons de présenter, on remarquera dans l'existence d'Alexandrie, depuis sa fondation, au moment où les villes de la vieille Égypte étoient déjà en décadence ou en ruine, trois périodes brillantes, sous les Macédoniens ou Grecs, sous l'empire de Rome, et sous les empereurs Romains devenus Grecs et Chrétiens; ensuite cinq périodes d'abaissement commençant par une chute brusque, sous les nations musulmanes: califes Arabes successeurs de Mahomet, califes d'Égypte ou Fatimites, soudans ou Ayoubites, Mamlouks Baharites et Circassiens, et enfin sous les empereurs Turcs de Constantinople, servis par les beys et leurs nouveaux Mamlouks. L'invasion féroce, la religion intolérante et le gouvernement stupide des Mahométans, et sur-tout des trois dernières puissances, ont apporté dans cette ville les changemens les plus considérables, dont ses ruines nous présenteront des traces profondes.

Ces huit époques, renfermant vingt-un siècles et demi, offrent encore ce résultat général: qu'elles ont été accompagnées d'une décroissance continue et plus ou moins lente dans la prospérité d'Alexandrie, sous le rapport du commerce, des arts et des lettres, depuis la première période, ou plutôt depuis les premiers Ptolémées, jusqu'à l'expédition fameuse qui, de nos jours, fut destinée à rendre à l'Égypte, et principalement à cette ville, tous ces titres de leur ancienne gloire.

DIVISION DE CE MÉMOIRE.

LE but de la description des antiquités d'Alexandrie et de ses environs étant de bien faire connoître ses monumens, et ce que fut cette ville dans les temps de sa prospérité, nous avons divisé notre travail en trois parties principales et distinctes; savoir: 1.° *Description des lieux*; 2.° *Considérations générales et historiques*, dans lesquelles nous acheverons de donner une idée de la splendeur et de la puissance d'Alexandrie, et nous tâcherons de découvrir sur le terrain le théâtre de plusieurs grands événemens; 3.° *Recherches et Éclaircissemens*, dans lesquels nous rejetterons, en suivant l'ordre des deux premières parties, les discussions et notes qui en embarrasseroient la marche. Cette troisième partie forme un appendice placé à la suite du Mémoire.

DESCRIPTION DES LIEUX.

APERÇU DES RUINES.

POUR se faire une idée générale d'Alexandrie antique, de ses environs, et de l'aspect que présentent ses ruines, il faut jeter les yeux sur la carte où l'on voit ses côtes, ses rades, ses ports, ses anciennes limites et ses dehors (1). Le voyageur qui vient d'Europe par mer, arrive ordinairement par l'extrémité occidentale de ce plan. La forme excessivement aplatie et monotone d'une côte parfaitement blanche lui permet à peine de reconnoître le sol de l'Égypte, lorsqu'il en est déjà fort près. Un des premiers objets qu'il découvre cependant, celui qui sert utilement à diriger les marins, est la tour dite *des Arabes* (2), élevée sur un emplacement vraisemblablement dépendant de l'ancienne *Taposiris*, et qui avoit peut-être la même destination qu'elle a aujourd'hui, de servir de guide aux vaisseaux; on la retrouvera dans la description particulière de cette dernière ville. Bientôt on aperçoit cette colonne remarquable au loin par sa hauteur colossale et son isolement (quoiqu'elle soit derrière la ville), et qu'on appelle vulgairement *Colonne de Pompée*. Enfin on double le cap de l'ancienne *Chersonesus*, nommée aujourd'hui *le Marabou*, et l'on pénètre, par l'une des passes assez difficiles pour les vaisseaux modernes, dans l'immense rade et bientôt dans le port d'*Eunoste* de l'antique Alexandrie.

Vers le fond de la courbe qu'il forme, s'élève la colline de *Rhacotis*. Le port d'*Eunoste* est fermé au sud-est par l'emplacement du petit port *Kibôtos*, et au nord-ouest par la presqu'île de *Pharos*. Le prolongement de cette langue de terre, et quelques récifs liés entre eux par la nature et par l'art, forment, de l'autre côté, le *grand port*, dont le promontoire de *Lochias* achevoit autrefois de resserrer et ne couvre aujourd'hui qu'imparfaitement l'entrée. A peu près au milieu du contour de ce second bassin, on distingue de loin le grand obélisque, qui est encore debout. Ces deux ports principaux étoient séparés par des ouvrages d'art; ils le sont encore aujourd'hui par un atterrissement qui a recouvert ces constructions, et sur lequel est assise la *ville moderne*.

Derrière celle-ci se trouve la *ville d'Alexandre et des Ptolémées*, dont une partie, comprise dans l'*enceinte Arabe*, est dessinée par un double rang de murailles munies de tours nombreuses. En arrière encore de cette enceinte, s'étendent, vers le sud-est, les décombres de la ville antique : on les retrouve aussi au nord-est, en suivant la côte, après le cap *Lochias*. Bientôt ces monticules s'arrêtent brusquement dans la plaine, et la ligne qui les borne se retourne directement au midi. Une autre ligne à peu près parallèle à celle-ci, et tirée des environs de l'emplacement du port *Kibôtos*, limite, au couchant, les ruines de l'ancienne cité.

(1) Voyez *A.*, vol. *V*, pl. 31.

(2) Elle est hors et à l'ouest du plan n.º 31.

En parcourant ses *environs*, et commençant par la partie orientale, on découvre l'emplacement de l'antique *Nicopolis*, qui se lioit avec Alexandrie par une chaîne continue d'habitations, dont les traces sont sur-tout remarquables sur l'espèce de crête qui longe la mer. Vers le sud-est de *Nicopolis*, se trouvent les hauteurs de l'ancien bourg d'*Éleusine* (1). Ensuite, sur une ligne parallèle à la côte de la mer, et qui se dirige de cette extrémité de la carte vers le point d'où nous sommes partis, on rencontre d'abord le lac *Ma'dyeh*, reste de l'ancienne bouche Canopique du Nil, et précédemment séparé du *Mareotis* par une digue qui supportoit le canal amenant les eaux du Nil à Alexandrie.

En suivant toujours cette ligne, on voit le lac *Mareotis*, aujourd'hui rempli d'eau de la mer par une coupure. Le canal qui suit les contours de ce lac et de l'espèce de plateau que forme le terrain, embrasse les monticules de ruines qui se trouvent vis-à-vis de la ville moderne et de l'enceinte des Arabes, et qui indiquent eux-mêmes le périmètre de la ville antique dans cette partie.

On se rapproche ensuite de la grande colonne placée sur une de ces collines de décombres. En côtoyant le lac *Mareotis* jusqu'à l'extrémité gauche du plan, on remarque quelques petites anses, des *ruines de môles*, et une côte calcaire percée de carrières et de catacombes, dont une partie formoit *Necropolis*, ou la ville des Morts. Cet isthme étroit est coupé vers le milieu de sa longueur par un canal transversal, et présente sur son promontoire septentrional le Marabou, et plus loin la tour des Arabes, premier objet que nous ayons aperçu en approchant d'Alexandrie.

Quelques routes peu nombreuses, partant des issues principales de la ville, communiquoient avec l'extérieur et les pays environnans.

Toute la contrée que nous venons d'explorer est d'une nudité, d'une blancheur et d'une aridité extrêmes. Le sol est par-tout pierreux, salin, et soutenu par une roche calcaire en décomposition et peu élevée. Les parties moins solides de ce terrain ne sont que poussière, sable et décombres. On n'y voit que quelques bouquets épars de palmiers, une grande quantité de lézards errant sur les pierres, peu de débris de monumens qui soient conservés ou passablement reconnoissables; et l'on a d'abord quelque peine à se figurer comment des jardins si délicieux, que l'antiquité nous a décrits, ont pu exister sur un sol aussi ingrat: mais quelques enclos où l'on entretient encore parmi les décombres, à l'aide d'un peu d'arrosage, une misérable végétation, et l'existence des restes des ouvrages qui avoient été faits pour amener des eaux douces à Alexandrie, expliquent ces récits des auteurs anciens.

Malheureusement tous nos dessins, ainsi que le sol lui-même, nous montrent par-tout des ruines plutôt que des monumens. Otez cette immense colonne et cet obélisque si entier, il ne restera plus que des décombres. Mais leur ensemble ne devient-il pas lui-même un monument important, puisqu'il atteste la caducité, l'inévitable anéantissement des plus puissans empires, et qu'il peut servir à nous en faire découvrir et méditer les causes?

(1) Dans un plan d'*Alexandrie restituée*, j'ai placé ce bourg, *A. vol. V*, plus loin vers l'orient qu'il ne l'est dans la planche 31, que nous parcourons ici.

DIVISION DE LA DESCRIPTION.

Le coup-d'œil qu'on vient de jeter sur tout cet ensemble, fournit une division naturelle et méthodique de la description détaillée que nous avons à faire, en deux sections principales : 1.^o la ville ; 2.^o ses environs. Nous y observerons la même marche qu'on vient de suivre dans cet aperçu général des ruines.

SECTION PREMIÈRE.

Ville d'Alexandrie.

POUR suivre avec une entière clarté la description des antiquités de la ville, il faut considérer alternativement le plan particulier qui montre les ruines qu'on trouve maintenant sur le sol de l'ancienne cité (1) ; la carte générale que nous venons de parcourir, et sur laquelle on a indiqué en partie ce que ces restes furent autrefois ; enfin le dessin intitulé *Alexandria restituta* (2), dans lequel nous avons tâché de mettre chaque monument à sa place, d'après l'examen des vestiges comparés aux témoignages des auteurs anciens, afin de donner une image la plus fidèle possible d'Alexandrie dans les temps de sa splendeur.

On doit comprendre dans la surface de la *ville antique*, dont nous avons fait apercevoir les contours (entre la mer, *Nicopolis*, Éleusine, le lac *Marcotis* et *Necropolis*), la presqu'île du Phare, les ports, et l'intervalle qui les séparoit autrefois comme aujourd'hui. Ces quatre objets principaux faisoient essentiellement partie de l'ancienne Alexandrie, ou des établissemens qui en dépendoient, et auxquels elle devoit sa première existence. Leur réunion forme la *partie maritime* de cette ville, ou le §. I.^{er} de cette section ; la partie *intérieure* formera le §. II.

§. I.^{er}*Partie maritime.*

RHACOTIS ET AUTRES QUARTIERS.

UN des premiers objets qu'on a pu remarquer en entrant dans Alexandrie par le port Eunoste, est un monticule très-élevé qui le domine, ainsi que tout le territoire environnant. C'est aussi ce point qui fut le premier distingué dans tous les temps, le plus anciennement occupé, et comme le *noyau* de la ville d'Alexandre. Il est naturel de commencer par-là cette description : l'ordre géographique et l'ordre chronologique sont ici d'accord.

On ne trouve point de ruines antiques sur cette espèce de montagne, parce qu'elle a été recouverte de décombres dans les temps modernes [4]. Il est vraisemblable cependant qu'on pourroit y en découvrir quelques-unes, si l'on parvenoit jusqu'à l'ancien sol ; car il n'est pas douteux que ce ne fût là le quartier

(1) Voyez *É. M.* vol. II, pl. 84.(2) Voyez *A.* vol. V, pl. 42.

appelé *Rhacotis*, qui, suivant Strabon, dominoit [5] les arsenaux. Or nous verrons qu'il y avoit des arsenaux, de part et d'autre de ce point, dans chacun des deux ports.

Le même auteur (1) raconte que « les anciens rois d'Égypte, contens de leur bien être, et desirant peu l'importation des produits du dehors, avoient la plus grande aversion pour tous les marins étrangers, sur-tout pour les Grecs, que la misère de leur pays portoit à convoiter les richesses des autres contrées et à les piller. C'est pourquoi ils fortifièrent ces lieux, en y mettant une garnison qu'ils logèrent dans un endroit qu'on nommoit *Rhacotis*, qui fait, dit-il, maintenant partie d'Alexandrie, et qui étoit alors un hameau. »

Indépendamment des décombres qui ont exhaussé cet emplacement, il est très-vraisemblable qu'il étoit déjà élevé naturellement, vu le choix qu'on en avoit fait pour un point de défense. S'il n'a pas été conservé comme forteresse, lors de la première fondation d'Alexandrie, il a dû successivement se couvrir de bâtimens civils, et Strabon dit effectivement que ce quartier s'élevoit de son temps au-dessus de la mer. L'habitude d'y porter les déblais de la ville moderne vint encore accroître cette éminence au point où nous la voyons aujourd'hui [6].

L'espace qui entouroit *Rhacotis*, « fut confié (par ces mêmes Pharaons) à des pâtres qui avoient aussi des forces et des moyens pour repousser les étrangers (2). » Ainsi ce désert, séparé de l'Égypte, étoit alors habité, comme le sont encore de temps en temps les environs d'Alexandrie, par de misérables tribus [7]. Les mœurs et les habitudes des hommes ont aussi peu changé en Orient que la nature des choses et des lieux.

Tel étoit donc l'emplacement qu'Alexandre choisit pour y fonder une ville de toutes pièces, et qu'il reconnut propre à devenir le centre du monde. Les chétives huttes de *Rhacotis* devinrent un quartier considérable et brillant d'Alexandrie, comme Strabon vient de le dire, et qui conserva long-temps son nom. Ptolémée l'astronome désigne la ville même sous les deux dénominations d'Alexandrie et de *Rhacotis*. Tacite nous apprend aussi que le temple de Sérapis fut bâti dans le quartier qui se nommoit *Rhacotis*. Jablonski (3) assure que les Égyptiens indigènes se servirent pendant long-temps de ce dernier nom et l'ont toujours conservé. Il remarque que les interprètes Qobtes du nouveau Testament, toutes les fois qu'il est fait mention d'Alexandrie dans le texte Grec, traduisent ce mot par *Rakoti*, et que la même chose s'observe dans les livres d'église Qobtes.

Il paroît effectivement qu'il y avoit des quartiers distincts dans Alexandrie, et qu'ils se désignoient par les cinq premières lettres de l'alphabet. Nous ne pouvons, sur ce nombre, en marquer que deux avec certitude : celui de *Rhacotis*, et le *Bruchion*, que nous verrons dans la suite. Les deux auteurs Juifs Philon et Josèphe [8] prétendent que les Juifs avoient donné leur nom à deux quartiers de la ville; mais on n'est certain d'autre chose, sinon qu'une partie de leurs habitations étoit voisine du bord de la mer et du *Bruchion*, comme nous aurons occasion de le remarquer. Ces divisions d'une si grande ville étoient, au reste,

(1) Strab. Geogr. lib. XVII.

(2) Ibid.

(3) Panth. Ægypt. lib. II, cap. v.

fort étendues, ainsi qu'on peut en juger par leur petit nombre, par la position du *Serapeum*, renfermé, suivant Tacite, dans *Rhacotis*, qui embrassoit lui-même tout le voisinage de la mer et la partie gauche du plan de la ville antique; enfin par la surface de ce même *Bruchion* et des palais, dont nous ferons apprécier l'immensité. Les trois autres quartiers, qui nous sont inconnus, s'étendoient donc en arrière de ces deux premiers, jusque vers le lac *Mareotis*.

PORT D'EUNOSTE.

On ne trouve point d'antiquités remarquables et qui appartiennent spécialement à la marine, dans la partie enfoncée du port vieux qui baigne l'extrémité de l'enceinte Arabe et le pied de la ville moderne. Celles que nous verrons plus loin dépendoient et dépendent encore de l'île *Pharos*.

Quoiqu'il soit donc jusqu'à présent assez difficile de déterminer la position des anciens quais du port d'Eunoste, il est à croire qu'ils existoient dans la partie méridionale du port vieux, c'est-à-dire, le long de la portion de l'enceinte Arabe baignée par la mer. Les sondes, si elles eussent été faites avec plus de détail, et spécialement pour cette recherche, justifieroient plus complètement qu'elles ne le font cette conjecture. Il n'est pas d'ailleurs présumable qu'on ait travaillé à détruire ces vestiges sous l'eau : on devoit donc en trouver quelques-uns. Il reste encore, dans cette partie du port vieux, des débris de maçonnerie qui semblent confirmer ce soupçon. Il est de même probable que les Sarrasins, en resserrant l'enceinte de la ville Grecque et abandonnant les parties inhabitées, avoient conservé dans leurs nouvelles limites les objets dont l'usage continuoit de leur être nécessaire et le voisinage commode, comme les quais, sur lesquels ils ont dû avancer immédiatement leur clôture; comme aussi le canal ou aqueduc dérivé du Nil, qui débouchoit en ce point des murs Arabes, et servoit aux besoins des établissemens du port et d'aiguade [9] aux vaisseaux.

On trouve cependant une masse de fragmens antiques, mais hors de leur situation primitive, dans le port d'Eunoste : c'est la cale d'embarquement, la seule de cette espèce qui se trouve dans ce port. Elle est composée de troncs de colonne. On rapporte que ces fûts, tirés des ruines de la ville d'Alexandre, comme cela se pratique depuis environ neuf cents ans, avoient été successivement déposés au bord de l'eau pour être transportés en Europe, mais que les Turcs en formèrent une jetée indispensable dans cet endroit.

Quoiqu'il en soit, tout le terrain bordant le port d'Eunoste a été tellement travaillé par le temps, par la mer, et par la main des hommes, depuis les premiers ravages qu'Alexandrie a éprouvés jusqu'aux dernières époques où tous les établissemens et la ville moderne elle-même, attirés, comme c'est l'ordinaire, par le voisinage des eaux, s'y sont peu à peu transportés, qu'il doit y rester moins de traces des anciens ouvrages que dans les parties qui ont été le plus tôt et le plus complètement abandonnées. L'inspection des lieux autour de ce port, et sur-tout l'existence du courant principal de l'ouest à l'est, le long des côtes d'Alexandrie, que nous aurons souvent l'occasion de considérer, prouvent que la mer a empiété

dans la région la plus orientale du port vieux. L'effort des vents régnans du nord-ouest a dû concourir à cet effet, et tendre par conséquent à faire ensabler l'emplacement actuel de la ville moderne; de sorte qu'à mesure que l'un de ces agens détruisoit une portion des rives du port d'Eunoste, l'autre couvroit la seconde [10]. Toutes ces circonstances ont donc contribué à effacer les vestiges de constructions autour de ce bassin ou dans son intérieur.

Strabon décrit parfaitement les ports d'Alexandrie tels qu'ils existoient de son temps. Il dit que « l'entrée de celui d'Eunoste, quoiqu'elle soit peu sûre, ne » manque pas néanmoins de certains avantages. » Cette difficulté étoit cependant moins grande pour la navigation ancienne que pour celle de nos jours, puisque les vaisseaux d'alors tiroient beaucoup moins d'eau que les nôtres [11]. Il est donc probable qu'elle provenoit du défaut de largeur de cette passe et des habitudes des navigateurs de l'antiquité, qui, à cette époque, venoient plus fréquemment de la Syrie et des côtes orientales de l'Égypte que d'ailleurs, route qui s'opposoit à ce qu'ils pénétrassent avec le même vent, par ce passage, dans l'intérieur du port d'Eunoste.

Par ces avantages que le géographe ancien indique et sur lesquels il ne s'étend pas, il faut entendre sans doute la grande profondeur d'eau de ce port, qui permettoit aux galères et autres bâtimens plats d'y tenir, sans courir trop de risques du tangage occasionné par les vents auxquels ce havre étoit trop ouvert. On doit y comprendre aussi l'étendue dont ce port étoit *susceptible*. Je me sers de cette expression, parce que nous verrons que le *port* proprement dit des anciens étoit peu vaste, et que c'est le port neuf d'aujourd'hui qu'on qualifioit par l'épithète de *grand*. Un autre avantage que Strabon sous-entend certainement par le mot *προνομίας* (1), c'est l'abri sûr qu'on devoit trouver et dont on jouit encore aujourd'hui dans la partie nord du bassin, sous la presqu'île de *Pharos*, et qui faisoit partie ou dépendoit de ce que les Alexandrins appeloient *portus Eunosti* [12].

En effet, Strabon dit positivement que l'entrée de l'ouest forme le port. Je pense, d'après cela, que cette passe est celle qu'on a appelée *passé des djermes* dans la carte générale; que le port d'Eunoste proprement dit étoit situé immédiatement sous la presqu'île *Pharos*, qui l'abritoit en s'étendant le long de l'*Heptastadium*, dont nous parlerons bientôt, et de l'enceinte Arabe actuelle, jusqu'à la pointe saillante que forme cette enceinte; de sorte qu'il étoit à peu près borné en avant par une ligne tirée de cette pointe vers celle de l'île *Pharos*, aujourd'hui cap des Figuiers, et qu'il étoit bien loin d'occuper tout cet espace que les modernes appellent *port vieux*. Il ne renfermoit donc pas le petit port *Kibôtos*, comme quelques-uns l'ont cru. Il étoit ouvert de toutes parts, comme on le voit, et se composoit, si l'on veut, de toute la partie bien abritée du port vieux actuel, qui n'étoit pas occupée par le bassin de *Kibôtos* et ses abords [13].

On l'appeloit *portus Eunosti*, qui signifie *de bon retour*: étoit-ce une allusion à quelque événement heureux qui s'y étoit passé, ou plutôt une dénomination provenant de ce que le commerce de long cours avoit, à certaines époques, ses

(1) Οὐ μὲν πρᾶσις γὰρ δέμας προνομίας. « Il n'exige cependant pas autant de précaution. » (Lib. XVII.)

principales habitudes dans les pays de l'Europe situés au nord-ouest d'Alexandrie et de l'Égypte; qu'il en rapportoit ses plus riches conquêtes, et que les vents régnans, ou ceux qui étoient les plus rapides et accompagnés des plus beaux temps, conduisoient naturellement dans ce port [14]!

PORT KIBÔTOS.

On ne rencontre pas plus de ruines antiques en parcourant la courbe du port vieux actuel, à la suite du port d'Eunoste, vers le sud-ouest, que nous n'en avons trouvé dans la partie supérieure ou nord de cette courbe : mais on voit un reste d'enfoncement naturel dans son contour, immédiatement après l'angle saillant que forme une des principales masses de constructions de l'enceinte Arabe; c'est là très-vraisemblablement qu'étoit situé le petit port *Kibôtos*. Plusieurs raisons m'engagent à le placer dans cet enfoncement; d'abord, parce que ce bassin étoit creusé de main d'homme, et fermé, conditions auxquelles cette position et la nature du sol, par-tout ailleurs rocailleux, conviennent beaucoup. Cette ligne de rochers qui borde la rade depuis le Marabou jusqu'à Alexandrie, ne se prolonge pas jusqu'à l'enceinte Arabe; mais, à quelque distance du massif de tours avancé dans l'eau, elle entre dans la plaine en se dirigeant vers l'est et s'écartant de la mer. De plus, elle forme une vallée arrondie, et elle a une entrée étroite du côté de la rade; de sorte que la portion de côte comprise entre ce point d'inflexion et l'origine que nous avons marquée au port d'Eunoste, de ce côté, est un atterrissement qui, à la vérité, s'est exhaussé par les débris amoncelés depuis, mais qui présentoit sans doute le bassin primitif du port *Kibôtos*. On n'aura plus eu qu'à achever de le creuser, et à le fermer par une jetée partant de la saillie des tours et du rocher sur lequel elles sont assises, ainsi que le reste de l'enceinte Arabe. Cette clôture a pu aisément être détruite depuis, par suite de l'abandon du port *Kibôtos* et du rétrécissement de la ville par les Arabes, qui trouvoient un port suffisant dans l'Eunoste [15], et par l'effet des courans latéraux et des vagues soulevées par les vents régnans dont nous avons parlé [16]. L'excavation dans les terres aura aussi été facilement comblée par les mêmes causes et par les constructions successives d'une ville dont toutes les parties ont été si fréquemment remuées.

On pourroit vraisemblablement découvrir, lorsque la mer est bien calme, quelques vestiges du môle de clôture de *Kibôtos*; car il y a, au pied de la grande tour, un massif de maçonnerie avancé dans l'eau, qui sert actuellement d'embarcadère, et il présente quelques caractères qui permettent de supposer que c'est un reste de l'ancienne jetée [17].

Le nom de *Kibôtos*, qui signifie proprement *coffre*, provenoit évidemment de la parfaite clôture de ce port. Il est vraisemblable que c'est de lui que parle Léon d'Afrique sous le nom de *Maza el-Silsili* [darse (1) de la chaîne], parce qu'il se fermoit avec une chaîne, comme c'est encore l'usage dans plusieurs ports de la Méditerranée, et à Toulon même, où l'on emploie, pour clore les bassins pendant la nuit, des barres de bois armées de fer [18].

(1) Bassin.

Strabon dit positivement que le canal qui communiquoit au lac *Marcotis*, aboutissoit dans ce port. Il est vrai qu'il ajoute à ce canal l'épithète de *navigable*; et l'on pourroit vouloir en conclure que c'est de l'extrémité du canal du Nil, débouchant dans l'aiguade, qu'il s'agit, et, par conséquent, que le port *Kibôtos* étoit renfermé dans le croissant des murailles Arabes. Mais tout ceci s'expliquera très-bien par l'état actuel des localités, lorsque nous traiterons de ce canal navigable en son véritable lieu [19].

Enfin notre géographe ajoute que la ville s'étendoit un peu au-delà du même canal : or, comme il y a toute apparence que le port *Kibôtos*, qui étoit clos de toutes parts, ne se trouvoit pas plus hors de la ville que la communication navigable, les positions que nous leur avons données se trouvent encore confirmées par cette considération [20].

On ne sait point positivement quel étoit l'usage [21] de ce petit port, et s'il avoit une destination particulière. Strabon nous apprend seulement qu'il avoit des arsenaux pour la marine : il étoit donc d'une assez grande importance. On avoit pris la peine de l'approfondir, et ce travail avoit dû être assez considérable dans un terrain dont le fond devoit être aussi rocailleux que le reste de la côte. Sa communication, d'une part, avec la Méditerranée, et, de l'autre, avec l'intérieur de l'Égypte, par le canal navigable et le lac *Marcotis*, qui étoient le théâtre d'un grand commerce et d'une navigation active, dont *Kibôtos* étoit le terme, fait présumer l'usage principal de cette darse, et augmente cette importance que nous lui avons soupçonnée. Cependant on ne voit plus de traces d'une surface aussi considérable, et nous avons été réduits à hésiter sur le choix de son emplacement; tant les fondemens de la prospérité d'Alexandrie ont disparu!

ÎLE PHAROS.

L'île *Pharos*, qui ferme, du côté du nord-ouest, la vaste enceinte du port vieux, offre une grande quantité de ruines. On y retrouve sur-tout des vestiges d'anciennes citernes taillées dans le roc et enduites d'un ciment qui s'est bien conservé. Ces citernes sont particulièrement remarquables dans la face abrupte du rocher, sur le bord de la mer, en avant de la côte, en dehors et en dedans du port vieux; elles se reconnoissent facilement parmi beaucoup d'autres ruines qui règnent le long de la partie occidentale de ce port. Il y en a encore dans les deux écueils situés au-delà du cap des Figuiers, et la plupart sont encore revêtues, dans l'intérieur, d'une couche de ciment. Ces citernes pouvoient aussi bien être alimentées par des canaux tirés du Nil, comme on le verra, que par l'eau des pluies, toujours rares à Alexandrie, quoiqu'elles le soient moins là que dans l'Égypte supérieure.

On trouve encore, dans la partie occidentale de l'île, des restes de catacombes taillées dans le roc; on a levé le plan de quelques-unes. Les parois de ces catacombes avoient été recouvertes, ainsi que leur plafond, d'un enduit sur lequel il y a encore quelques peintures à fresque [22]. Celles-ci sont situées plus dans l'intérieur de l'île, et notamment vers cette large saillie qu'elle forme directement

au nord-ouest, au milieu environ de sa longueur. Elles présentent plusieurs pièces liées les unes aux autres, et maintenant ensablées en partie. On trouve, dans quelques-unes de ces catacombes, des cavités prismatiques, comme celles que nous verrons plus en détail dans la ville *des Morts*; et en général, les excavations de l'île *Pharos* sont du même genre que celles de la côte de *Necropolis*.

La mer couvre maintenant, dans tout le pourtour de l'île, des restes de maçonnerie; ce qui prouve que son territoire étoit autrefois habité et rempli d'établissmens importans. On y voit en effet un monticule très-remarquable, qui, par sa position, son volume, sa forme, paroît être l'emplacement du bourg dont parle César dans *la Guerre civile*. « Il y avoit, dit-il, dans l'île, des maisons » Égyptiennes et un bourg aussi grand qu'une ville ordinaire; les habitans étoient » dans l'usage de piller en tous lieux, comme font les pirates, tous les navires » qui, par imprudence ou par l'effet du mauvais temps, s'écartoient tant soit » peu de leur route [23]. » Hirtius ajoute, dans *la Guerre d'Alexandrie*, « que » cette petite ville du Phare étoit fortifiée par de hautes tours jointes les unes » aux autres (ou qui se touchoient presque), et qui tenoient lieu de rempart (ou » murailles continues); enfin, que le genre des édifices qu'elle renfermoit n'étoit » pas très-différent de ceux d'Alexandrie. » Toutefois ces maisons étoient plus basses que celles de la ville d'Alexandre, puisqu'un peu plus loin il ne donne à plusieurs d'entre elles que trente pieds de hauteur. César, s'étant rendu maître de *Pharos*, livra le bourg au pillage, et il paroît qu'il fut ravagé de fond en comble, comme Strabon le dira de toute la presque-île. [24].

On trouve dans les auteurs anciens beaucoup de descriptions de l'île *Pharos*; elles sont généralement intéressantes et se rapportent assez bien à l'état des lieux. Nous avons continué de l'appeler indifféremment *île* ou *presqu'île*: on voit en effet et l'on sait que, depuis long-temps, elle est liée à la terre ferme, et même confondue avec elle, par un élargissement formé de dépôts dont nous expliquerons la cause, et sur lequel on a assis la ville moderne.

Homère, le plus ancien de ces auteurs, comme géographe et comme historien [25] aussi-bien que comme poète, fait dire à Ménélas, qui étoit entré en Égypte, après Pâris et Hélène [26], par la bouche Canopique du Nil, non loin de l'île du Phare, que « dans la mer d'Égypte, vis-à-vis du Nil, il y a une certaine » île qu'on appelle *Pharos*; qu'elle est éloignée d'une des embouchures de ce » fleuve d'autant de chemin qu'en peut faire en un jour un vaisseau qui a le » vent en poupe. »

Ce passage a beaucoup fait travailler les commentateurs, les géographes et les voyageurs. Mais d'abord il faut rabattre beaucoup de la précision mathématique qu'on voudroit attendre d'un poète: il faut ensuite faire attention que par les mots *vis-à-vis du Nil* Homère ne peut entendre qu'en face ou à peu près perpendiculairement au cours général de ce fleuve; ce qui est vrai, en tirant du phare une ligne vers le nord-est, chemin pour aller au Nil. La distance qu'il donne peut se prendre par rapport à toute autre des sept embouchures du fleuve, aussi bien que par rapport à la Canopique, attendu que rien n'indique, dans ce passage

d'Homère, qu'il s'agisse de faire un voyage du phare à cette bouche : cette distance peut même être relative à l'intérieur du *Delta*, dont les extrémités, ou les issues du Nil, s'avançoient moins dans la mer au temps de Ménélas et de Protée, c'est-à-dire, il y a plus de trois mille ans, en suivant le système de chronologie adopté. Enfin il faut considérer que la journée de navigation étoit une mesure conventionnelle assez petite. N'est-il pas vraisemblable que Pline, qui cite cette assertion d'Homère, et qui écrivoit dans un siècle où les connoissances géographiques étoient plus généralement répandues, auroit relevé l'erreur si elle eût été choquante ! Mais, au contraire, il se sert de la même expression dans la description qu'il donne ; il ajoute même une nuit à ce qu'on entend par journée de navigation. Nous trouverons presque par-tout la même variation dans les valeurs des mesures données par les anciens (1).

Au reste, peu importe la précision plus ou moins parfaite du poëte, pourvu qu'il en résulte que l'île du Phare a peu changé par rapport au sol environnant Alexandrie, et cette vérité importante, qu'elle étoit avant les temps historiques beaucoup plus éloignée qu'elle ne l'est aujourd'hui du *Delta* ou de l'Égypte proprement dite ; pourvu encore qu'elle confirme cette ingénieuse explication de la formation et des progrès de ce *Delta*, connue du père de l'histoire, et qu'il a si bien rendue par cette belle expression : « L'Égypte (2) est un présent du Nil [27]. »

Ménélas ajoute : « L'île a un bon port, dans lequel je fus retenu. » Voilà donc le premier et le plus ancien renseignement que nous trouvons sur l'état où étoit la contrée d'Alexandrie et de *Pharos*, bien avant la fondation de la ville (3). Il est évident que ce port n'étoit que l'abri formé au nord-ouest par l'île même, qui faisoit, comme nous le verrons, un crochet vers le fort Turc qui se trouve aujourd'hui sur ce bord du port vieux. Il est évident que ce port particulier ne peut être celui des Pharites, port dont nous parlerons plus bas, puisque Ménélas en vante la bonté : or l'anse des pirates du Phare étoit assez dangereuse. De plus, Homère parle d'une époque où les deux grands ports n'étoient point encore séparés ; et certainement on ne regardoit alors comme le véritable havre de ces parages, que la côte méridionale de l'île.

Hérodote, qui voyageoit en Égypte (4) à une époque où l'on pensoit à peine à la contrée d'Alexandrie, ne parle point de l'île du Phare. Il est néanmoins surprenant qu'il ne rappelle point ce qu'en avoit dit Homère, dont il connoissoit si bien les ouvrages.

Strabon, qui vient immédiatement après ces deux peintres de l'antiquité, décrit très-bien l'île *Pharos*, « oblongue, voisine du continent, qui forme auprès d'elle » un double port par l'effet des sinuosités du rivage, qui présente deux caps avancés dans la mer (5), entre lesquels gît cette île qui s'oppose, suivant sa longueur,

(1) Cette réflexion ne s'applique pas à la géographie d'Hipparque et d'Ératosthène.

(2) Herod. *Hist.* lib. 11.

(3) Dans notre première période, guerre de Troie, 1184 ans avant J. C. De plus, Homère peut avoir voulu décrire un état des lieux encore plus antérieur à son

voyage en Égypte, et qu'il supposoit être celui du temps de Protée et de Ménélas.

(4) En 460 avant J. C.

(5) L'*Acrolochia* à l'est, et *Chersonesus* à l'extrémité gauche de la planche 31.

» à cette mer. » Son grand axe, parfaitement parallèle à la côte, étoit comme un môle ou une barrière placée en avant contre les vagues du large; et l'on s'aperçoit, d'après cette disposition, qu'il n'y avoit plus à établir dans la mer qu'une ligne de séparation intérieure, semblable à celle qui supporte aujourd'hui la ville moderne, pour former deux excellens ports, comme on verra que les anciens le projetèrent sur-le-champ. Quinte-Curce dit même (tant la forme et la situation de l'île étoient avantageuses) qu'Alexandre, « à son retour du temple de Jupiter » Ammon, ayant examiné la position des lieux entre la mer et le lac *Marcotis*, » avoit d'abord résolu de bâtir sa nouvelle ville dans l'île même du Phare; mais » qu'ayant remarqué que sa surface ne pouvoit pas contenir un grand établissement, » il choisit l'emplacement où se trouve maintenant Alexandrie. »

L'île du Phare s'étendoit donc autrefois du couchant au levant, à partir de l'extrémité la plus avancée du cap des Figuiers, vers le château actuel du phare. Elle étoit séparée du continent par un intervalle de neuf cents pas, dont nous parlerons ailleurs. Il est présumable qu'au temps de Strabon le corps de l'île proprement dite se bornoit à ce que nous avons indiqué dans l'*Alexandria restituta*. Son prolongement par une suite de rochers qu'on voit en avant de l'anse sablonneuse actuelle, où fut le port des pirates Pharites, et peut-être par la digue aujourd'hui existante jusqu'au château moderne du phare, étoit vraisemblablement très-étroit. Cette foible barrière a pu être en partie détruite par la mer, qui frappe là avec toute sa violence, et qui n'aura laissé subsister que la ligne de récifs qu'on voit aujourd'hui. Ces roches, avec l'île elle-même et une partie des bancs des passes du port vieux, formoient l'ancien sol, dont la masse étoit encore plus imposante dans les temps antérieurs à Alexandre, et faisoit qu'on pensoit à y placer une ville [28]. « Par la situation qu'Alexandre avoit choisie, dit Diodore de Sicile, » il avoit procuré à sa ville l'avantage d'avoir dans son port l'île du Phare. » Cette île se prolongeoit donc très-certainement d'une manière quelconque dans le grand port [29]. En effet, l'île tout entière n'est qu'un rocher calcaire arénacé, très-décomposable par l'air et par l'eau, comme l'indiquent principalement le vaste plateau inférieur et les récifs qui l'entourent. Au nord et au sud, la partie supérieure de ses bords est escarpée généralement, et il est aisé d'y remarquer les effets destructifs, soit des pluies, soit de la mer, qui en sapent continuellement le pied. Cependant cette corrosion s'étend à une moindre distance dans le port vieux, parce que cette partie de la presqu'île est à l'abri des vents régnans et des vagues du large. Là le plateau supérieur est formé de tranches verticales ou à demi renversées, comme si cette position résulteroit d'un éboulement semblable à celui de nos falaises de Normandie. Le sable qui provient de la destruction de la côte extérieure, est porté par les vents d'ouest et de nord-ouest vers l'extrémité orientale de l'île, derrière laquelle il forme un atterrissement dans la petite baie abritée par les récifs, au nord; et, au sud, dans le fond du port Eunoste. Cette corrosion est sur-tout remarquable à la pointe occidentale de l'île, qui est coupée à pic et séparée d'un écueil à fleur d'eau qui en faisoit autrefois partie. Enfin les foibles marées de la Méditerranée doivent concourir encore à la destruction de la côte.

Cette baie du nord qui s'est d'abord agrandie par la rupture de la barre de récifs, puis approfondie par l'action de la mer, et ensuite comblée au point où nous la voyons, ne peut être que le petit port des pirates Pharites, dont il est question dans l'article 23 de l'Appendice; du moins le récit que fait Hirtius d'une fausse attaque de César, le prouve assez clairement [30].

En parlant de l'île en général, Strabon dit: « De notre temps, César, pendant » la guerre d'Alexandrie, dans laquelle cette île prit parti pour ses rois, la ravagea. » Elle étoit donc, par son étendue, sa population et ses ressources, un objet de quelque importance dans les affaires générales du royaume, et assez considérable par rapport à la grande ville. Il paroît que Strabon veut parler d'un ravage de fond en comble que cette île éprouva; car il ajoute que néanmoins, de son temps encore, c'est-à-dire, sous Auguste, ou environ un demi-siècle après la guerre, *quelques marins* habitoient près de la tour du phare, à l'extrémité orientale de l'île. Mais il faut que la ville et les autres établissemens de l'île *Pharos* aient été rétablis peu de temps après Strabon, suivant le texte de Pline, qui attribue à César lui-même l'envoi qui y fut fait d'une colonie pour la repeupler [31].

TOUR DU PHARE.

Autour de l'emplacement où nous reconnoîtrons que se trouvoit la fameuse tour du phare, on ne connoît d'autres restes d'antiquité que quelques piliers qu'on aperçoit sous l'eau quand la mer est tranquille, au-dedans de l'entrée du port neuf. Peut-être sont-ce les restes d'une partie des fondations de l'ancien phare, ou de quelques constructions faites en prolongement du plateau sur lequel cet édifice et ses accessoires se trouvoient assis.

C'est en cet endroit, bien clairement indiqué sur les trois planches, et qui supporte le château moderne, qu'étoit évidemment construit l'ancien phare. Le *promontoire* (oriental) de l'île *Pharos*, dit Strabon, *est un rocher aussi entouré par la mer* que les récifs dont il a été question dans l'article précédent [32]. Nous pouvons donc regarder le rocher du phare comme un cap anciennement détaché de la grande île.

Josèphe, confondant pour un moment, comme la plupart des auteurs anciens, le rocher du phare avec la grande île *Pharos*, dit « qu'elle supporte la tour du » phare, et qu'autour de cette île ont été construits des murs énormes qui brisent » la mer et rendent l'entrée du grand port plus difficile et plus périlleuse par son » resserrement. » Il est évident qu'on ne peut supposer des constructions aussi considérables qu'autour du *rocher* de la tour; et encore auroient-elles été immenses à cause de la profondeur des eaux qui baignent cet îlot. Les restes apparens de piliers dont il a été question tout-à-l'heure appartenoient peut-être aux fondations de ce revêtement, dont la mer a rongé les bases [33].

La *tour*, suivant Strabon, « étoit faite de pierre blanche », exploitée vraisemblablement dans les bancs de la côte, ou dans le rocher même qui lui servoit de base [34]. « Elle étoit merveilleusement construite et composée de nombreux » étages. » Elle fut effectivement comptée parmi les merveilles du monde. Il

paroît que ces étages étoient voûtés. Le géographe de Nubie, auteur qui vivoit il y a plus de sept cents ans, parle de cette tour comme d'un édifice qui existoit encore de son temps, et donne quelques renseignemens sur la forme qu'elle avoit alors. Elle est bâtie de pierres dures, jointes, dit-il, avec des ligatures en plomb, ou plutôt, sans doute, scellées en plomb [35]. Elle étoit assez large dans sa base pour qu'on y eût construit des maisons. Nous verrons que les modernes ont aussi établi des habitations sur ce plateau, ou ont successivement relevé celles que les Grecs y avoient bâties. Quelques commentateurs anciens (1) attestent que la tour étoit carrée, et le même géographe ajoute que la partie inférieure, qui étoit fort large (le soubassement), s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur totale de la tour; que l'étage au-dessus de la première voûte étoit beaucoup moins large que le précédent, ce qui formoit une plate-forme servant de promenoir. Il s'explique d'une manière plus vague sur les étages supérieurs, et dit seulement que les escaliers devenoient moins longs à mesure qu'on s'élevoit; ce qui fait présumer que ces étages alloient en diminuant progressivement de hauteur, comme l'indique l'élévation du premier ou du soubassement. Enfin, dit-il, il y avoit de toutes parts des fenêtres pour éclairer ces escaliers.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir sur la forme du phare antique (2); voyons ce qu'on sait sur ses dimensions. Nous ne trouverons pas des renseignemens plus précis ou du moins plus complets; mais ils nous donneront une grande idée de la majesté de l'édifice. Le commentaire de César *de Bello civili*, Pline, Josèphe, et presque tous les auteurs, assurent que c'étoit une tour extrêmement élevée. Un commentateur (3) de Lucien prétend même que, pour la grandeur, elle pouvoit être comparée aux pyramides d'Égypte, et que ses côtés avoient près d'un stade de longueur; ce qui, vu le degré de précision qu'on doit attendre de ces expressions, se rapproche assez de la grandeur de la base ordinaire des pyramides d'Égypte, en prenant le stade Olympique, celui de quatre-vingt-quinze toises [36]. Mais le rocher actuel du phare, qui n'a que deux cents mètres environ dans son plus grand diamètre, présente à peine une surface suffisante pour contenir une base aussi étendue, sans même la supposer égale à la grande pyramide de Gyzeh, qui a sept cent seize pieds six pouces de côté. Cela donne lieu de présumer que le rocher appelé *le Diamant*, dont les anciens ne parlent pas dans leurs descriptions minutieuses de l'étroite entrée du grand port, tandis qu'il est aujourd'hui fort remarquable, faisoit autrefois partie du plateau du phare, dont la mer l'aura peu à peu séparé, ainsi que les trois autres écueils au nord-ouest (4); cela confirme encore ce que j'ai dit du prolongement de l'île *Pharos* jusqu'au plateau du phare par une chaîne de rocs plus ou moins continue.

Le géographe de Nubie, déjà cité, nous apprend que la hauteur de la tour alloit jusqu'à trois cents coudées ou cent statures; ce qui se rapproche encore passablement de celle de la grande pyramide, que les Français ont trouvée de cent trente-huit mètres, ou quatre cent vingt-un pieds neuf pouces huit lignes.

(1) Isaac. Voss. *ad Pomp. Melam.*

(2) Voyez cependant l'article 36 de l'Appendice.

(3) Isaac. Voss. *ad Pomp. Melam.*

(4) *Planche 84.*

Au surplus, toutes les mesures que fournissent les auteurs anciens sont rarement précises; je ne les cite ordinairement ici que pour donner une idée des dimensions des objets [37].

L'un des commentateurs anciens dont j'ai parlé, prétend que, du sommet du phare, on découvroit jusqu'à cent milles (1) en mer; et Josèphe, que « ses feux » éclairaient les navigateurs jusqu'à trois cents stades, afin que, du plus loin possible, ils prévissent les dangers de l'approche. » Tous ces renseignemens anciens sont encore vagues et incohérens. On en trouve chez les modernes beaucoup d'autres de cette espèce et de bien plus exagérés. Il suffit, pour se faire une idée assez approchée de l'effet que produisoit la lumière du phare, de dire que, d'après la courbure de la mer à cette latitude, et en supposant à la tour quatre cents pieds d'élévation, on pouvoit l'apercevoir à vingt mille huit cent soixante-huit toises de distance; reste à savoir maintenant si, dans un état ordinaire de l'air, l'œil peut découvrir un feu terrestre d'aussi loin [38].

Il résulte de tout ce que nous venons de voir, que le phare étoit destiné à recevoir des feux pour éclairer pendant la nuit les navires qui abordoient aux ports d'Alexandrie. Tous les auteurs anciens sont d'accord avec les voyageurs modernes sur la difficulté des entrées de ces bassins, comme nous le verrons encore à l'article du grand port, et aussi sur les dangers que présentait toute la plage des environs.

Nous avons dit que, du temps d'Homère, bien avant qu'il y eût à Alexandrie tour ou fanal, l'île s'appeloit *Pharos*. Le phare [*pharus*] a pris, selon tous les témoignages, le nom du lieu sur lequel il étoit bâti. Ce nom devint générique à cause de la beauté du monument, et servit à désigner ceux même qui existoient auparavant, comme les tours du promontoire de Sigée, du Pirée d'Athènes, &c. : mais celles-ci étoient d'une structure fort simple. Il paroît que la tour d'Alexandrie servit de type aux autres phares construits dans la suite, tels que celui de Caprée, et notamment celui d'Ostie, dont on atteste la ressemblance avec ce nouveau modèle [39].

Pline achève de nous faire concevoir la grandeur, la beauté et l'importance de ce monument, en nous disant que la tour avoit coûté 800 talens (2,400,000 fr., en évaluant le talent à mille écus) [40], et que le roi Ptolémée (Philadelphie) avoit permis à l'architecte d'y inscrire son nom. Strabon rapporte textuellement l'inscription, en disant que « Sostrate de Cnide, *ami des rois*, avoit placé cette » tour pour le salut des navigateurs; ce qui est indiqué, poursuit-il, par l'inscription suivante : *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane, aux dieux conservateurs, pour les navigateurs.* » Lucien a accrédité un trait de supercherie de la part de l'architecte. Sostrate fit graver, dit-il, d'une manière durable, l'inscription qui portoit son nom à la postérité, et le couvrit d'un enduit sur lequel il écrivit celui du roi : les injures du temps détruisirent à la longue cet enduit, et ne laissèrent voir que le nom de l'architecte. Il paroît que ce conte avoit été imaginé pour expliquer comment il avoit pu se faire que Philadelphie, si grand dans ses entreprises, et qui

(1) Environ trente lieues.

avoit attaché son nom à plusieurs d'entre elles, eût consenti à ce qu'il n'entrât pas même dans l'inscription d'un monument si glorieux. Cependant l'inscription existoit, telle que nous la donnons, du temps de Strabon et de Pline : est-il vraisemblable que, si les successeurs du second Ptolémée, amis de la gloire de leurs ancêtres, s'étoient aperçus, comme cela ne pouvoit manquer d'arriver, que ce changement de nom fût le résultat même très-lent d'une ancienne fourberie, ils n'eussent pas au moins fait ajouter le nom de *Philadelphie* à celui de *Sostrate* ! Il est donc plus simple de supposer que le prince avoit autorisé son architecte, dont il étoit satisfait, à graver l'inscription telle qu'on la rapporte, renonçant, pour quelque motif que nous ignorons, à y placer son nom [41].

Il est difficile de suivre sans interruption et sans incertitude les traces de l'existence de ce grand monument pendant toute la suite des temps. Tout ce que nous savons, après ce que nous a assuré le géographe de Nubie il y a sept cents ans, c'est que le phare de Sostrate subsistoit encore au XIII.^e siècle, à en juger d'après Abou-l-fedâ, prince et géographe Syrien, qui régnoit et écrivoit en 1320 ; par conséquent, les soudans d'Égypte, descendans de Saladin, ne l'avoient point encore détruit : mais au XV.^e siècle il n'existoit plus, et l'on avoit déjà construit le phare actuel. Il n'y a pas de doute que celui-ci n'occupe le même îlot ou promontoire sur lequel étoit placée la tour des Ptolémées, et il faut supposer, d'après ce qui précède, et jusqu'à ce qu'on ait découvert des renseignemens plus précis, que ce sont les Mamlouks Baharites qui ont élevé le château moderne sur les ruines de la tour antique [42].

DIGUE DU PHARE.

On trouve une grande quantité de débris antiques fort remarquables employés en fondations d'une digue, entre la presqu'île actuelle du Phare et le rocher que nous quittons. Le corps de cette digue est supporté par un enrochement qui présente un large empatement. Il est composé de tronçons de colonnes de granit, de marbre, de pierre numismale et autres matériaux, restes de l'ancienne Alexandrie [43]. On y voit de beaux fûts entiers de ce granit Oriental si répandu dans la haute Égypte : on remarque même, dans la partie supérieure, des chapiteaux à boutons de lotus tronqués, en granit ; chose qu'on n'a pas vue ailleurs. Ils sont placés avec des tronçons de colonnes dans le chemin couvert de la digue. Parmi les nombreux blocs de pierre et de granit qui ont été jetés au pied pour arrêter l'effort des flots qui battent avec fracas du côté de la pleine mer, on reconnoît que beaucoup de fûts et de portions de colonnes sont de forme Grecque. Nous remarquerons, en parlant de la colonne dite *de Pompée*, qu'il ne paroît pas que les Grecs aient fait de ces exploitations de granit *en masses colossales*, à la manière des anciens Égyptiens ; mais on reconnoît qu'ils ont pu extraire des carrières les colonnes de dimensions ordinaires que nous voyons, ou qu'ils ont retouché presque tous les débris de Memphis et des autres villes abandonnées de l'Égypte supérieure [44]. On voit, dans un autre endroit, un fragment de triglyphe en granit noir et un morceau de corniche assez bien conservé. Aussi ne peut-on
douter,

douter, non-seulement que les Grecs n'aient façonné la plus grande partie de ces colonnes de granit qu'on trouve dans les ruines d'Alexandrie, mais aussi qu'ils n'aient été dans l'usage d'exécuter dans les édifices de cette ville les autres membres d'architecture avec la même matière. (Quelle richesse et quelle solidité ne devoit-il pas en résulter!) Toutes ces assertions sont confirmées par la petite quantité de granit qu'ils ont laissée dans les monumens des anciens Égyptiens : or on sait que ceux-ci le prodiguoient beaucoup dans leurs constructions, puisqu'ils en avoient revêtu l'une des trois grandes pyramides de Gyzeh [45].

Nous avons démontré qu'il n'y avoit dans l'antiquité aucune grande construction sur l'emplacement de la digue, et que la ligne de rochers formoit, à une certaine époque, une communication continue avec le plateau du phare. Lorsqu'elle s'est interrompue ou simplement détériorée, les anciens ont bien pu y faire quelques enrochemens pour continuer d'aboutir par terre et plus commodément au phare (quoique des géographes nous aient quelquefois peint le plateau du phare comme un îlot parfait) : mais leurs travaux ont dû se borner là; et encore leurs enrochemens étoient-ils placés sur la ligne même des récifs, bien en avant de la digue actuelle : car ils n'ont certainement pas fait les fondations grossières de cette jetée; ils en ont seulement fourni l'idée [46].

La digue actuelle est donc moderne; et ce qui achève de le prouver, c'est la manière barbare dont plusieurs des beaux restes d'antiquité que nous venons d'indiquer y sont employés. Les fûts de colonne sont couchés horizontalement et en travers, pour faire masse dans les enrochemens et liaison dans la partie supérieure des fondations de la jetée. Il seroit naturel de rapporter sa construction à peu près à l'époque où le château actuel du phare fut bâti : or on a vu que celui-ci l'étoit déjà en 1517, lors de la conquête des Turcs; mais la destruction du prolongement naturel de l'île, et la nécessité de jeter une digue en arrière, ont pu avoir lieu plus tôt. On sait enfin que les murs de l'enceinte Arabe, où nous verrons des colonnes horizontales, furent élevés vers 875. Il faut donc ranger la formation de la digue dans cet intervalle d'environ six cent quarante ans [47], et attribuer aux Arabes de la fin du ix.^e siècle ce système bizarre de construction, qui consiste à employer horizontalement des colonnes dans les murs, et que nous retrouverons fréquemment dans les ruines d'Alexandrie.

HEPTASTADIUM.

EMPLACEMENT DE LA VILLE MODERNE.

La ville moderne, située, comme on le voit, sur une langue de terre entre les deux ports, a couvert toutes les antiquités qui se trouvoient sur son emplacement. D'ailleurs il n'y avoit là qu'un monument principal, et il étoit de nature à pouvoir être complètement caché, et par les atterrissemens que nous y voyons, et par une ville qui les recouvre encore eux-mêmes : c'est le môle appelé *Heptastadium*. On ne peut donc en retrouver le moindre vestige; il y a même quelques incertitudes sur la véritable position de cette énorme masse : nous dissiperons celles qui régnoient sur sa direction.

Strabon appelle cette digue ou levée une espèce de pont qui se *dirigeoit* du continent *vers* la partie *occidentale* de l'île *Pharos*. Quelques auteurs recommandables, et notamment le judicieux d'Anville, ont pensé qu'il y avoit erreur dans ce passage, et que Strabon auroit dû dire que l'*Heptastadium* joignoit l'île à l'occident de la tour du phare, et non pas à l'*extrémité* occidentale de l'île. Mais ce n'est point ce que dit Strabon. *Dirigé* vers la partie occidentale, ne signifie pas que le môle *touchoit* cette extrémité. Au reste, la position du bourg du Phare et des autres monticules plus rapprochés de la ville (monticules qui prouvent que l'île formoit, de ce côté, un crochet ou pointe occidentale par rapport au cap oriental de la tour) permettroit encore de supposer, comme d'Anville, que l'*Heptastadium* joignoit l'île en ce point auquel nous rattacherons effectivement ce môle. Mais, dans tous les cas, on ne pourra jamais supposer à cette digue une *direction* contraire à celle que j'ai adoptée. Toutes les autorités que nous avons vues et celles que je citerai encore concernant les deux principaux ports d'Alexandrie, l'île *Pharos* et leurs alentours, enfin la description de l'*Heptastadium* lui-même, seront d'accord pour confirmer cette direction [48].

Le même Strabon dit, en parlant de ces deux ports : « Ils se prolongent *chacun* » dans l'enfoncement formé par l'*Heptastadium*, chaussée de sept stades de longueur, qui les sépare [49]. » Il explique le sens de la dénomination de *pont* qu'il a donnée à la digue, en ajoutant « qu'elle laissoit seulement deux entrées » navigables du grand port dans l'Eunoste. » On voit, par les détails de la guerre de César, que ces deux passages étoient, l'un, à une extrémité du môle, près de la ville d'Alexandrie, et l'autre, à l'extrémité opposée, près de l'île *Pharos*. Cette communication avoit l'avantage de permettre aux vaisseaux l'entrée et la sortie d'Alexandrie presque en tout temps, vu la différence des vents propres aux passages des deux ports principaux. Remarquez cependant que Strabon ne définit ces deux ouvertures que comme donnant principalement entrée dans le port d'Eunoste. C'est parce que le grand port étoit alors le plus important, le port par excellence, et que l'Eunoste n'étoit considéré que comme une de ses dépendances. Il paroît encore, d'après cela, qu'on entroit ordinairement dans le port d'Eunoste en passant d'abord par le grand port, à cause de la difficulté des passes du premier, dont Strabon nous a avertis. Ces deux canaux navigables, continue-t-il, étoient joints par un pont; c'est-à-dire qu'on avoit jeté sur ces ouvertures, pratiquées dans toute la largeur de la base du môle, et, par conséquent, aussi longues que cette largeur, une voûte plus étroite que le corps de la digue, ou même que son dessus, puisqu'il regarde cette espèce de pont comme un ouvrage distinct du môle. D'autres auteurs de l'antiquité appellent aussi l'*Heptastadium* un pont. Effectivement, les massifs du milieu et des extrémités de cette digue pouvoient être considérés, l'un, comme une très-large pile intermédiaire, et les autres, comme des culées [50].

Nous verrons, dans *la Guerre d'Alexandrie*, que Jules César fit fortifier une espèce de château qui étoit à la tête du pont le plus proche de l'île *Pharos*. Hirtius ajoute que la tête de l'autre pont, près de la ville, étoit mieux fortifiée, et qu'il y avoit

un château dont les Alexandrins augmentèrent, pendant la guerre, les fortifications et les machines. Ce mot *près* détermine assez bien la position de l'arche et du fort voisin de la ville; et les deux autres doivent naturellement se placer avec symétrie à l'autre bout de l'Heptastade. On reconnoîtra donc que les ruines de ce fort, du côté de l'île, coïncident avec le principal des deux ou trois monticules qui sont à l'ouest de celui qui marque l'emplacement du bourg de *Pharos*. Au reste, on ne voit plus d'autres vestiges de ces châteaux, ni, à plus forte raison, de ces ponts : il y a seulement un fort Turc aux environs, et sur le bord du port vieux, pour remplacer sans doute les anciennes défenses.

« La masse entière de l'*Heptastadium*, ajoute Strabon dans sa description, » étoit non-seulement un pont de communication avec l'île *Pharos*, mais un » aqueduc, lorsque cette île étoit habitée. » Voilà donc un nouvel objet d'utilité de ce grand ouvrage, et l'explication qu'il nous restoit à trouver de l'existence d'une population dans l'île. J'en avois déjà fait remarquer les preuves dans les catacombes, les citernes et les vestiges de maçonnerie qui la bordent. Au reste, il paroît, par les expressions de Strabon, que l'aqueduc lui-même de l'*Heptastadium* souffrit beaucoup de la dévastation opérée par César et de la dépopulation de l'île, ou fut peut-être complètement ruiné; mais nous avons vu qu'il devoit avoir été rétabli du temps de Pline [51].

Les Commentaires de César et d'Hirtius nous donnent peu d'éclaircissemens sur le genre de construction et le reste de la forme du môle : ils disent seulement, d'une manière expresse, que sinon sa masse, du moins le chemin pratiqué au-dessus étoit étroit. Mais ce n'est vraisemblablement pas dans un sens absolu qu'ils l'entendent, et c'est seulement par rapport à la gêne des évolutions militaires qu'il s'agissoit de faire sur la crête; car ce chemin devoit être assez large pour faciliter le passage très-actif des voitures et des piétons, et il avoit à ses extrémités deux ponts d'une largeur suffisante pour ce service, et vraisemblablement déjà plus étroits que le reste de la chaussée. Nous n'avons pas de renseignemens plus précis sur l'épaisseur de l'Heptastade : on voit seulement qu'elle devoit être fort grande, et les talus très-inclinés et remplis d'aspérités, puisque les troupes de César et les Alexandrins les parcouroient si facilement [52]. Voyons maintenant la fameuse longueur de cet ouvrage.

Cette mesure, quoique bien définie par le nom même du môle, a fait naître beaucoup de commentaires qui nous deviennent inutiles. César, *de Bello civili*, lui donne neuf cents pas, qui s'accordent parfaitement avec sept stades Olympiques de quatre-vingt-quinze toises chacun, et aucune objection solide n'exige que nous cherchions un autre stade [53]. Ayant déterminé à peu près la direction dont l'*Heptastadium* ne pouvoit sortir, nous n'aurons plus qu'à fixer son point de départ et appliquer sa longueur sur le terrain, pour trouver son véritable emplacement. Je porte donc les sept stades, suivant la ligne nord-ouest, entre le mur d'enceinte Arabe, à peu près vis-à-vis de la butte de *Rhacotis*, et les premiers des deux ou trois gros monticules de l'île *Pharos*. Ce parti satisfait à toutes les conditions : il rend au grand port tout son ancien enfoncement et ses autres avantages tels que

nous les avons vus; il laisse les atterrissemens les plus plats et les plus larges se former dans ce port et à leur place reconnue. Cet axe enfile ces buttes qui présentent sur une même ligne les emplacements du fort, des culées et des têtes de pont, du côté de l'île *Pharos*; il se rattache au roc de *Rhacotis*, noyau de l'ancienne ville, autrefois baigné immédiatement par la mer, sur l'ancien rivage de laquelle on a dû relever et entretenir constamment l'enceinte antique; il part d'un point de cette enceinte près duquel se trouve une porte dont on a vraisemblablement toujours conservé l'usage; il tombe évidemment sur l'ancien sol de l'île *Pharos*; enfin il est perpendiculaire au grand axe de cette île, et mesure réellement sa distance par rapport au continent [54].

En avant de l'enceinte Arabe, il y a, dans la ville moderne, une citerne remarquable par sa position peu éloignée de l'ancien *Heptastadium*: mais, n'ayant pas de certitude sur son antiquité, je n'ai pas cru devoir la considérer dans le choix de l'emplacement de l'*Heptastadium*. Elle est trop en avant pour avoir pu appartenir, dans les temps antiques, au continent, qui probablement n'avançoit pas jusque là; et, à partir de son emplacement, la longueur de sept stades franchiroit l'île *Pharos* tout entière. En partant des murailles et traversant la citerne dans la direction des trois buttes, l'Heptastade ne satisferoit pas complètement aux conditions précédentes, ni à la première de toutes, celle de tendre vers la partie occidentale de l'île. L'examen du genre de construction de cette citerne, qu'on croit pourtant assez ancienne, pourroit jeter du jour sur l'époque où l'on a abandonné l'usage de la digue de sept stades pour la communication avec l'île *Pharos*, et où l'on a achevé de défigurer les ports antiques par d'autres constructions [55].

Ammien Marcellin, qui attribue faussement à une Cléopâtre la construction du phare, ajoute que la même reine fit bâtir l'*Heptastadium* « avec une célérité » aussi étonnante que la grandeur de l'ouvrage. » Le récit qu'il arrange là-dessus a bien l'apparence du merveilleux, que cet historien paroît aimer beaucoup, à en juger par son style recherché. Le fait est qu'on ne connoît pas positivement le Ptolémée auteur de la construction de l'*Heptastadium*; mais tout annonce que ce monument existoit bien avant Cléopâtre II, et vraisemblablement sous les premiers Ptolémées, ou même dès le temps d'Alexandre. Un ouvrage aussi utile a dû être fait au moins aussitôt qu'on a commencé à perfectionner les établissemens maritimes de ce grand fondateur [56].

On ne peut faire que des conjectures sur ce qu'est devenu successivement l'Heptastade, et sur l'époque où il a disparu entièrement. La position de cette masse entre les deux ports a toujours tendu à arrêter le mouvement alternatif de la mer derrière l'île *Pharos*, et à faire combler le grand port vers l'angle à droite de l'origine du môle contre la ville. Ce môle lui-même s'est donc ensablé naturellement, lorsque, sous les gouvernemens négligens, on a cessé d'en curer le pied et d'entretenir les deux passages navigables qui le traversoient; notamment au xvi.^e siècle, et lors de la conquête des Turcs, qui se rapporte à nos dernières périodes chronologiques, la ville des Arabes fut peu à peu délaissée, et la moderne successivement accrue. Vraisemblablement on démolit alors les parties supérieures

du môle, qui devenoient inutiles et pouvoient servir à de nouvelles constructions; car nous n'en avons vu aucun vestige, et nous n'avons pas ouï dire que personne en ait découvert. L'art a peut-être aussi aidé la nature dans cet élargissement (1) d'un chemin étroit qui est devenu l'emplacement d'une ville. On peut donc attribuer l'abandon successif de l'*Heptastadium* aux Arabes, et sur-tout à leurs successeurs, et enfin sa disparition complète aux Turcs [57].

Dans le voisinage de l'emplacement de cet ancien môle, il y a encore aujourd'hui des antiquités; entre autres, un grand nombre de colonnes couchées, qui feront l'objet de l'article suivant: il y en a aussi quelques-unes en granit, employées debout et à la manière des Arabes dans les bâtimens modernes. Voilà tous les restes de l'ancienne Alexandrie dont la nouvelle s'est ornée, et de quelle manière! Voilà donc aussi la ville qui a succédé à l'immense et magnifique cité d'Alexandre, des Ptolémées et des Romains. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une grande bourgade, assez misérable, médiocrement bâtie et avec peu d'ordre; dépourvue de places publiques; n'ayant que des rues étroites, malpropres et sans pavé; contenant environ huit mille habitans (2); mais encore commerçante par la seule cause de la bonté et de la position avantageuse de son port, unique sur toute cette côte de la Méditerranée, et communiquant avec la mer des Indes [58].

MASSIFS DE COLONNES ANTIQUES SOUS LE QUARTIER
DES CONSULATS.

On rencontre encore beaucoup d'antiquités du même genre que celles de la digue du phare, entre le quartier des consulats et la douane (3). Ces bâtimens sont élevés, du côté du port neuf, sur le bord de l'eau. On les a fondés sur une multitude de troncs de colonnes en granit de toutes les couleurs, et dont la grosseur s'élève souvent jusqu'à trois et quatre pieds de diamètre. Ces enrochemens offrent le même aspect et font naître les mêmes observations générales que les premiers massifs de colonnes que nous avons déjà vus; mais on a particulièrement remarqué, parmi celles que nous examinons ici, deux fragmens de fût qui ont la forme de ces colonnes de Louqsor à grosses côtes arrondies, et dont la tige est resserrée par le bas. Nous avons trouvé encore un de ces chapiteaux qui appartiennent ordinairement à ce genre de colonne: c'est une espèce d'ellipsoïde tronqué et formé d'un faisceau de nervures semblables aussi à des côtes de melon. Il faut enfin se rappeler et ranger dans la même catégorie le chapiteau à bouton de lotus trouvé à la digue du phare. Tous ces fragmens paroissent bien être l'ouvrage des anciens Égyptiens: ils portent *des hiéroglyphes*; et l'un de ces tronçons, qui est l'extrémité inférieure d'un fût, est décoré avec des espèces de chevrons brisés, ainsi que cela se rencontre dans presque toutes les colonnes en pierre calcaire ou grès de la haute Égypte. A cette vue, on seroit tenté de sortir d'un doute que nous n'avons pu lever jusqu'à présent. Il

(1) Par tous ces massifs de colonnes en enrochement dont il est question dans l'article 57 de l'Appendice.

(2) La population de la ville moderne est portée à douze mille individus.

(3) *Planche 84.*

s'agit de savoir si les anciens Égyptiens ont fait des colonnes en granit, attendu qu'on n'en trouve aucune dans les édifices de la haute Égypte. On se sent porté à supposer que les Grecs ou les Romains n'ont point imité ces colonnes, parce qu'elles ont des formes qui devoient répugner beaucoup à leur goût et à leurs habitudes; mais, quand ils élevoient des temples à des divinités Égyptiennes, l'imitation du style local, tout bizarre qu'il pouvoit paroître, devenoit pour eux une obligation. N'en avons-nous pas un exemple dans ces statues et autres monumens antiques faits à Rome avec le granit d'Égypte! On pencheroit encore à croire que les hiéroglyphes gravés sur ces fragmens de colonne décident la question suivant le premier sens; mais, par les mêmes raisons, les Grecs et les Romains ont dû, pour rendre l'imitation plus parfaite, copier ou se faire dicter des hiéroglyphes par les prêtres Égyptiens, dont le collège subsistoit encore de leur temps. N'a-t-on pas employé de ces caractères sous Ptolémée Épiphane, dans la triple inscription de la fameuse pierre de Rosette? Ainsi il est au moins douteux qu'il subsiste encore des colonnes en granit qui soient l'ouvrage des Égyptiens de la Thébaïde (1) [59].

Les modernes, et particulièrement les Turcs, qui ont bâti les maisons du port neuf, ont imité l'emploi que les Arabes avoient fait, avec plus de régularité, de ces colonnes horizontales dans les murs de leur grande enceinte; car ici, et dans la digue du phare, elles ont principalement pour objet de faire masse dans les enrochemens et les fondations, tandis que nous verrons que, dans les murailles Arabes, c'étoit plutôt par un système recherché de construction. Mais quelle quantité prodigieuse de colonnes ce double usage a dû absorber, puisque les modernes constructeurs s'en servent encore tous les jours, même en détruisant ce que les Arabes avoient édifié après avoir détruit eux-mêmes les monumens antiques! Quelle idée cela ne donne-t-il pas encore de la splendeur de l'ancienne ville! Il faut joindre à tous ces restes, outre la digue du phare et l'embarcadère du port vieux, les débris de la mosquée aux mille colonnes antiques et toutes celles que nous rencontrerons ailleurs. Ces remarques expliquent en même temps la nudité absolue des ruines d'Alexandrie, et comment les nombreuses colonnes que le P. Sicard ou quelques autres voyageurs ont vues encore debout, ne s'aperçoivent plus [60].

GRAND PORT.

En visitant l'île *Pharos*, la tour, le rocher du phare, leur digue actuelle et l'*Heptastadium*, nous avons suivi une partie *des bords* du port neuf : nous allons maintenant examiner son ensemble, c'est-à-dire, son *intérieur*, ses mouillages, sa passe; et nous parcourrons ensuite *le reste de son pourtour*, qui n'est pas moins intéressant et qui achevera de nous le faire bien connoître.

Ce port a généralement beaucoup perdu de sa profondeur. On y voit plusieurs bas-fonds, et il n'y a que très-peu d'eau sur les parties de rochers qui sont dans son intérieur. Il n'offre point d'antiquités remarquables; mais, en se

(1) Il faut excepter les antiquités du *Delta*.

promenant en chaloupe sur ces bas-fonds, dans un temps calme, on y aperçoit encore des ruines d'édifices, des fragmens de statues et des colonnes renversées. Le plus remarquable de ces rochers est presque à fleur d'eau, vis-à-vis le milieu et à deux cent cinquante toises environ de la ville moderne. On a cru que ce pouvoit être l'île d'Antirrhode; mais nous verrons le contraire. Il est bien vraisemblable que les Grecs, qui avoient couvert ce port de tant d'ouvrages, tirèrent quelque parti de cet îlot, qui devoit être encore plus apparent autrefois; mais je n'en ai trouvé d'autres traces que les débris dont je viens de parler.

Ce port avoit jadis à peu près la même forme que nous lui voyons aujourd'hui, sauf les modifications que nous avons déjà observées, et que nous continuerons d'indiquer dans cet article, comme dans ceux où nous parcourrons ensuite le reste de son vaste contour. Son entrée étoit extrêmement difficile, comme aujourd'hui; et tous les auteurs anciens, de même que les voyageurs modernes, s'attachent à le dire. Ils exposent aussi, en termes très-forts, les dangers de sa plage et de toute la côte d'Alexandrie, et ils font sentir en même temps combien cet abri étoit précieux pour le commerce de l'antiquité [61]. Diodore nomme simplement ce port *le Phare*. On voit que c'est bien le port principal d'Alexandrie, ou le port par excellence, qui se trouvoit immédiatement sous la tour du phare elle-même, qu'il a en vue. Il ne distingue pas autre chose sur la côte qui l'avoisine. *Tout le reste*, ajoute-t-il, est une rade dangereuse. Strabon dit aussi « que le rivage étoit, » de part et d'autre de la ville, bas et sans abri, rempli d'écueils et de bas-fonds, et » qu'on avoit besoin d'un signe élevé et lumineux au moyen duquel les vaisseaux » venant de la haute mer pussent atteindre l'entrée du port. » Remarquons que c'est du port neuf qu'il parle dans ce passage, et que le phare sembloit particulièrement fait pour ce bassin, ainsi que l'indique leur position respective; comme aussi toute la suite nous prouvera que c'étoit bien là le port principal d'Alexandrie.

« Des deux promontoires de l'île *Pharos*, continue-t-il, celui du levant (le » rocher du phare) s'approche plus du continent et du cap qui lui est opposé » (l'*Acrolochias*) que celui du couchant (la pointe des Figuiers) ne s'approche » de la Chersonèse (le Marabou). Cette proximité du phare et du promontoire » de *Lochias* forme le port et rend son entrée fort étroite. A cette difficulté de » la passe se joint celle qu'occasionnent les rochers qui se trouvent dans l'eau » entre ces deux caps, les uns couverts par la mer, les autres s'élevant au-dessus » d'elle et refoulant les flots qui arrivent sans cesse du large. » Les choses sont encore à peu près dans le même état aujourd'hui, quant à la difficulté de l'entrée. Nous verrons seulement que l'*Acrolochias* a été rongé et très-raccourci par les eaux, comme nous avons vu que le promontoire de l'île *Pharos* l'a été lui-même, mais moins considérablement. La passe est à l'est du *Diamant*, et fort près de ce rocher, qu'il faut serrer beaucoup pour éviter les bas-fonds de l'autre côté [62].

Pline dit, ainsi que Solin, qui l'a copié, qu'il n'y a que trois canaux de mer (ou passes) qui conduisent à Alexandrie; ils les nomment *Tegamus*, *Posideus* ou *Posidonius*, et *Taurus*. Il est probable que ce sont deux entrées dans le port d'Eunoste, l'une du côté de *Chersonesus*, l'autre du côté du cap des Figuiers, et

la troisième, celle du grand port que nous examinons. C'est celle-ci sans doute qui s'appeloit *Posidëum*, d'un surnom de Neptune. Il y avoit d'ailleurs dans le grand port un temple de ce dieu, ou une partie du rivage, qu'on nommoit *le Posidëum*, et que nous verrons bientôt [63].

D'après toutes ces difficultés, on sent bien maintenant le motif et l'utilité de la construction du fanal du phare, et du choix de son emplacement. On voit aussi quel trait de génie et de hardiesse c'étoit de la part des anciens, pour les usages desquels les ports fermés étoient indispensables, d'avoir choisi celui-ci de préférence sur le reste de l'espace du port d'Eunoste, et de l'avoir clos ensuite en coupant l'ancienne rade par le môle de sept stades et profitant d'une saillie de l'île *Pharos*. « *Le grand port* est très-bien fermé par la nature (à l'entrée) et » par l'*Heptastadium* (ou par l'art) », dit Strabon [64]. Il lui donne le nom de *maximus*, sous lequel il a toujours été désigné dans l'antiquité. C'est même de lui que parlent Josèphe et tous les autres auteurs anciens, lorsqu'ils disent simplement le *port* d'Alexandrie (comme on peut le vérifier par les détails que renferment à son sujet les passages où ils le désignent ainsi); soit parce qu'on aboutissoit de là dans tous les autres bassins, qui n'en étoient que des subdivisions, et même dans l'Eunoste, l'une de ses dépendances; soit par les autres circonstances que nous allons voir.

En supprimant un moment par la pensée le môle de l'*Heptastadium* (supposé placé dans la direction que je lui ai donnée plus haut), on voit, par l'examen de l'état des lieux et par l'historique de la fondation, pourquoi les anciens n'eurent d'abord en vue que ce port, avantageusement resserré à son entrée, et lui donnèrent ensuite le nom de *maximus*: il se trouvoit presque tout fait et d'une capacité suffisante, et ils l'appelèrent souvent, par cette raison, *le Port* [65]. Il ne fit que conserver son nom générique, et l'on n'eut plus qu'à en donner un nouveau au port d'Eunoste. De plus, par la construction de l'*Heptastadium*, il se trouvoit le plus grand de tous, et ils l'appelèrent, par comparaison, *maximus*. Aussi est-ce lui que les fondateurs eurent premièrement en vue dans le placement de leurs établissemens, et dont ils faisoient l'usage le plus fréquent et le plus important: ils rassemblèrent autour de lui leurs édifices de luxe, qu'ils étendirent principalement le long de sa partie orientale, la moins avantageuse pour la marine; ils laissèrent leurs établissemens d'utilité publique dans son enfoncement le plus profond et le plus calme, autour de *Rhacotis*, l'ancienne cité, et des bassins d'Eunoste et de *Kibôtos*, qui étoient des succursales du grand port.

« Il étoit si profond même sur ses bords, selon Strabon, que les plus grands » vaisseaux pouvoient approcher sans danger jusqu'à toucher les degrés qu'on y » avoit pratiqués. » Ces marches devoient se trouver dans toute la partie voisine de l'origine de l'*Heptastadium*, où nous verrons qu'étoient les établissemens de marine nommés *apostases*. « Mais il se subdivisoit en plusieurs ports (1). » C'étoient sans doute de petites démarcations faites le long du rivage pour séparer les stations des navires d'espèces, de nations ou de commerces différens,

(1) Strab. *Geogr.* lib. XVII.

comme cela se pratique encore chez nous. Les petits ports des Rois, d'Antirrhode, et les Apostases, que nous parcourrons, sont des preuves de ce que j'avance [66].

Josèphe ajoute à ces qualités, que l'intérieur du grand port étoit très-sûr, et il lui donne trente stades d'étendue. En prenant toujours le stade Grec de quatre-vingt-quinze toises, le portant autour du port neuf, depuis le rocher du phare jusqu'au-delà de l'*Acrolochias* actuel, et se rapprochant du port d'Eunoste, à cause de l'ensablement plus grand du port neuf et de la direction occidentale de l'*Heptastadium*, on trouve cette mesure d'une justesse très-satisfaisante. Elle vient encore confirmer tout ce que nous avons dit sur la forme et la position de divers objets : elle fait voir combien le grand port s'est rapetissé.

Quant à la profondeur et à la sûreté, elles sont pareillement bien diminuées aujourd'hui, et ce double changement est dû à la même cause. Les vents de nord-ouest, qui sont les plus violens et les plus habituels, ont corrodé, élargi la passe, et comblé avec ses débris l'intérieur du bassin, en le laissant ouvert à toutes les agitations de la haute mer [67]. On peut estimer la hauteur de cet encombrement par le moyen des sondes : celles de la passe du grand port sont à peu près les mêmes que celles du centre du port vieux; et comme le fond de celui-ci a été aussi un peu exhausé par le lest des navires et par les causes physiques que j'ai indiquées, je crois pouvoir supposer que sa profondeur réduite étoit autrefois de trente-six pieds, et qu'elle étoit commune au grand port : or les sondes réduites du centre de ce dernier bassin ne sont plus aujourd'hui que de douze pieds environ, d'où il suit que son ensablement, depuis deux mille ans, pourroit s'évaluer à vingt-quatre pieds.

RESTE DU PÉRIMÈTRE DU GRAND PORT.

Nous continuerons maintenant de parcourir le reste du pourtour du grand port ancien depuis l'origine de l'*Heptastadium* jusqu'à la dernière extrémité du vieux promontoire de *Lochias*, et d'examiner les autres ruines qui s'y trouvent.

GRANDE PLACE.

On n'aperçoit point de ruines antiques à l'origine que nous avons fixée pour le môle de l'*Heptastadium*, parce que cette partie a été singulièrement modifiée par les divers établissemens qui se sont successivement portés vers ce point important : mais il y a au pied du monticule de *Rhacotis* un espace vide assez remarquable; et en avant de la muraille Arabe on voit la suite de cet espace, où se trouve aujourd'hui un cimetière Turc qui renferme plusieurs tombes assez riches et élégantes. C'est là sans doute que s'ouvroit la grande place qu'Hirtius nous dit être au-devant du fort placé à la tête du premier port de l'*Heptastadium*, et sur laquelle l'armée d'Alexandrie se mit en bataille. Cette circonstance suppose une surface assez considérable, et nous voyons que cet espace est en effet très-vaste. L'ensemble du récit d'Hirtius, et le nom d'*arca* qu'il emploie au lieu de *platea*, indiquent que ce local étoit absolument nu, qu'il ne faisoit point partie de

l'intérieur de la ville, qu'il séparaît les arsenaux des deux ports, et que la muraille Arabe a pu être placée au travers de cette esplanade et un peu en avant du mur antique, à mesure qu'on avançoit l'enceinte vers la mer qui se retiroit. On aura continué de laisser cet espace libre de constructions, et l'on aura placé sur la partie extérieure le cimetière que nous y voyons, tant que la ville Arabe aura été habitée, ou à mesure que la bourgade moderne se sera peu à peu formée: aussi voit-on que tout l'espace, tant en dehors qu'en dedans de la muraille, est plat et a toujours été peu garni d'édifices.

ARSENAUX.

Dans toute la partie à la suite et à droite de la tête de l'*Heptastadium*, jusqu'aux obélisques, on ne voit pas plus de ruines reconnoissables comme évidemment antiques. Cependant il est probable que les murs de l'enceinte Arabe ont été placés en ce point *au bord* de la mer, à mesure qu'elle s'éloignoit; que ces ruines antiques se trouvent au pied de ces murs, tant en dedans qu'en dehors; que les constructions anciennes de l'intérieur ont été peu à peu démolies pour faire place aux bâtimens Sarrasins, et que le banc de sable qui a pris son principal volume en cet endroit, a fait abandonner celles du dehors et en a recouvert les fondations. C'est donc à peu près en ce point, où la ville moderne vient toucher l'enceinte Arabe, que se trouvoient les arsenaux de la marine pour le grand port, depuis l'*Heptastadium* même, selon Strabon, en s'étendant au nord-est.

La convenance de cet emplacement des arsenaux et chantiers du grand port est bien confirmée par la forme aplatie et propre aux constructions que conserve encore aujourd'hui la plage en ce point; la profondeur d'eau étoit suffisante d'ailleurs pour mettre à flot des navires qui étoient, en général, plus plats que les nôtres, et vraisemblablement tous du genre de nos galères, dont l'usage étoit particulier à la Méditerranée et s'y est maintenu jusqu'à nos jours [68].

APOSTASES.

Je viens de confondre des chantiers avec les arsenaux de la marine, *navalia*. Sous cette dénomination, on peut entendre l'un et l'autre; et ces deux établissemens, s'ils sont distincts, sont communément contigus. Les arsenaux dont il s'agit ici, étant affectés au service *de la marine*, contenoient sans doute les agrès et autres objets propres à l'armement des vaisseaux. On doit donc, d'après le sens suivi de Strabon, regarder ces établissemens de même genre comme se prolongeant dans le grand port, selon la même direction, au nord-est, depuis l'Heptastade jusqu'à l'endroit que ce géographe appelle *Apostases* (1), *quasi abscessus*, et comme comprenant peut-être ce dernier lieu lui-même. Ce mot *abscessus*, qui signifie proprement *espèce de retraite*, indique que c'étoit une place plus abritée qu'aucune autre pour les vaisseaux, ou même des *formes* ou *darses* couvertes pour les réparer commodément dans tous les temps. L'espace appelé maintenant *esplanade* (2) et celui qui est à la suite, vers l'enfoncement de la muraille Arabe, paroissent bien,

(1) De ἀπό, loin, et de στάσις, repos; station reculée.

(2) Voyez *E. M. pl. 84.*

par leur forme aplatie, ensablée de niveau, sans ruines solides, et avancée sur l'ancien rivage de la mer, être le reste de ces bassins comblés par elle [69]. On peut donc regarder les Apostases comme une suite et une *dépendance* des arsenaux et chantiers de la marine.

EMPORIUM.

Après les apostases venoit le marché. Strabon l'appelle simplement *Emporium*, ou marché par excellence, comme s'il eût été le seul de son espèce : or il est très-vraisemblable qu'il existoit bien d'autres marchés ordinaires dans une si grande ville pour les usages communs de la vie ; et j'en conclus que celui-ci servoit principalement à la vente des produits du commerce maritime. C'étoit sans doute comme nos *bourses* modernes. Au reste, que ce fût l'un ou l'autre de ces établissemens (bourse ou simplement marché), l'*Emporium* étoit fort bien placé en ce point, entre le grand port et le milieu du périmètre de la ville, avec laquelle il communiquoit aussi facilement qu'avec la marine [70].

OBÉLISQUES. — CÆSARIUM.

A la suite et auprès de l'emplacement que j'ai supposé être celui de l'*Emporium*, se trouvent les deux obélisques (1).

Un peu avant d'y arriver, on voit, au bord de la mer, vers le fond du port et le long des murailles Arabes, des ruines de divers âges, battues et défigurées par les flots. On y distingue encore des colonnes engagées horizontalement, et qui, se trouvant peu élevées au-dessus du niveau de l'eau, présentent l'image de batteries rasantes [71].

Les voyageurs modernes, d'après les *Francois*, ont appelé ces deux grands monolithes, *aiguilles de Cléopâtre*. Le nom et l'histoire de cette reine célèbre se trouvant par-tout et à la portée des Européens les moins instruits, il leur a paru plus commode et plus simple de lui attribuer presque tout ce qui subsiste de remarquable parmi les ruines d'Alexandrie [72].

L'un de ces obélisques est renversé, et l'autre est debout. Ils sont tous deux, suivant l'usage, d'un seul bloc de ce granit rose d'Égypte ou Oriental qui se trouve, comme on sait, aux environs de la première cataracte (2). Ils sont couverts d'hieroglyphes depuis le haut jusqu'au bas (3); ce qui n'a pas lieu sur tous les monumens de ce genre qui nous restent [73].

Quoiqu'il ait paru jusqu'à présent impossible de comprendre d'une manière suivie le sens des emblèmes ou discours gravés sur les faces de ces deux monumens, on peut du moins faire quelques remarques sur ce qui est apparent, et quelques rapprochemens entre les choses qui se ressemblent. D'abord, les figures des deux obélisques ont entre elles une certaine correspondance qui, jointe aux autres similitudes que nous observerons, semblent en faire deux monumens

(1) Voyez la *planche 32*. Remarquez-y la tout des Romains, ainsi que le pharillon élevé sur les rochers de l'*Acrolochias*.

(2) On voit encore, dans la montagne au-dessus de Syène, un obélisque à demi exploité.

(3) Voyez *pl. 33*.

jumeaux. Les faces de leurs pyramidions sont sculptées : dans l'un, ce sont des dessins d'ornement du genre des *étrusques*, mais qui peuvent être hiéroglyphiques, puisque nous les retrouvons dans la suite des inscriptions des deux obélisques; dans l'autre, ce sont des scènes religieuses (1). Ils ont tous les deux trois rangées longitudinales de sculptures qui se correspondent encore de l'un à l'autre dans la distribution des masses ou des cadres. Souvent même ce ne sont pas seulement ces masses ou groupes, mais les individus mêmes, qui se ressemblent. C'est surtout dans l'ordre horizontal que ces espèces de phrases ou tableaux se répètent bien d'un monolithe à l'autre. Immédiatement au-dessous des deux pyramidions, on remarque par-tout trois éperviers coiffés de la même manière; au-dessous encore, trois cadres parallélogrammiques, où le taureau, la charrue, et Osiris, Horus, ou différentes figures de dieux assises et ayant des têtes diverses, jouent un rôle presque semblable; ensuite trois masses d'étrusques; puis trois scarabées aux ailes déployées et semblables, entremêlés de bâtons auguraux ou d'épées; après cela, par-tout six demi-lunes ou hémisphères: au-dessous, les trois cadres oblongs se répètent horizontalement, mais arrondis par les angles, et les quatre des bords de chaque face se ressemblent *mot à mot*, si je puis m'exprimer ainsi. Ensuite la ressemblance des groupes ou des détails dans le sens horizontal commence à se perdre. On la retrouve cependant, un peu plus bas, dans les quatre cadres parallélogrammiques arrondis et externes qu'on rencontre les premiers en descendant; puis encore, dans les deux rangs suivans de même espèce vers la base.

On voit que le premier tiers de la longueur des deux obélisques est presque absolument semblable pour le sens, et qu'il l'est sans doute complètement pour le sujet général du discours.

Maintenant on pourroit faire des observations analogues entre les deux faces dessinées de chaque obélisque *séparément*, puis entre les trois zones verticales *d'une seule face*, observées chacune d'abord en descendant et ensuite transversalement, et l'on y trouveroit sans doute beaucoup plus de choses : mais il suffit d'avoir mis le lecteur sur la voie. On peut toujours tirer du coup-d'œil que nous venons de jeter, ce résultat général, que la symétrie des masses diminue *en descendant*, et à mesure qu'on passe des deux obélisques à un seul; de ses quatre faces examinées horizontalement, à deux; de deux à une; des deux rangs longitudinaux extrêmes de la même face, comparés entre eux, à ces deux mêmes rangs pris ensemble et confrontés avec celui du milieu. Enfin la variété des détails augmente dans le même ordre et jusque dans la même colonne; c'est-à-dire que lorsqu'il y a plusieurs objets semblables ou analogues entre eux qui se trouvent rapprochés, c'est dans le sens horizontal que la similitude ou l'analogie règne. Il me paroît évident aussi, d'après les encadremens des petits tableaux, l'enchaînement de plusieurs objets dans le sens vertical, leur défaut de suite numérique dans le sens horizontal, et l'aspect général du dessin, que ces sortes d'inscriptions se lisoient par colonne en descendant; qu'on pouvoit bien établir en même temps un certain rapport momentané intuitif

(1) Cette gravure des pyramidions, et sur-tout des tableaux d'offrandes, est une chose remarquable : nous ne l'avons pas observée sur les autres obélisques, dont les pyramidions sont ordinairement unis.

ou de symétrie entre plusieurs masses prises horizontalement, et sur-tout entre les deux cadres correspondans des zones externes, mais que, même dans un groupe pris à part, on lisoit *presque toujours en descendant* [74].

Ces résultats généraux s'accordent avec la marche de l'esprit humain dans toute composition ou classification d'objets. Pour rendre cette observation plus sensible, je vais en faire une explication *hypothétique*. Je suppose que, sur les deux obélisques, on ait voulu traiter un sujet religieux et astronomique : le culte du Soleil, ou un hommage à Osiris, &c. Les deux monolithes forment ensemble le *livre*. Chacun d'eux, pris séparément, en est un grand *chapitre*, divisé en quatre parties principales qui correspondent au nombre des faces. Chacune de ces parties est subdivisée en trois colonnes, dont les deux extrêmes ont entre elles un rapport de symétrie plus particulier que celui qu'elles ont avec la bande intermédiaire. Enfin ces bandes se partagent en cadres ou groupes semblables à des *paragraphes* de cette quatrième subdivision de l'ouvrage; les groupes se subdivisent eux-mêmes ensuite en autant d'idées qu'il y a d'emblèmes, ou en autant de membres de *phrase* qu'il y a d'emblèmes collectifs, et en autant de signes d'idées ou de mots qu'il y a de caractères hiéroglyphiques [75].

Les auteurs de cette espèce de livre ont établi une telle harmonie dans la distribution des matières comprises dans les divers chapitres, divisions et subdivisions, qu'il en résulte aux yeux cette symétrie de dessin que j'ai fait remarquer dans l'ordre horizontal.

On conçoit bien maintenant comment, avec du soin et l'esprit d'ordre et d'analyse si remarquables parmi les anciens Égyptiens (1), les prêtres, les savans et les sculpteurs eux-mêmes pouvoient s'entendre pour former ces espèces de tableaux synoptiques qu'ils rendoient symétriques jusque dans l'étendue des idées et du discours, et conséquemment dans le dessin des emblèmes. On conçoit encore comment ils pouvoient appliquer un semblable système de distribution méthodique, non-seulement à la religion, à l'astronomie, mais encore à toute autre théorie; à la morale, la législation, la médecine, et même à une classification d'histoire naturelle ou de bibliothèque, &c. Mais ici je crois que le sujet de l'ouvrage est particulièrement *astronomique et religieux*, lié à *l'agriculture*, et par conséquent aussi au régime *du Nil*. Les éperviers, les scarabées, le taureau, les gémeaux, le sphinx, le cynocéphale, la lune ou la terre, le *phallus* ou le signe de la génération, les instrumens aratoires, l'emblème de l'eau, le lotus, le crocodile, l'ibis, le canard, le serpent, &c., semblent l'indiquer assez clairement. La division des légendes de chaque obélisque sur *quatre faces* et en *douze bandes* pourroit bien aussi avoir quelque rapport aux *quatre saisons* et aux *douze mois* de l'année.

Si tous les signes étoient tellement bien dessinés, et les objets usuels qu'ils représentent tellement connus de nous, que nous pussions *les nommer*, je présume qu'au moyen des observations que je viens de faire, on pourroit lire ces vingt-quatre

(1) La belle régularité de leurs plans d'architecture, la distribution de leurs ornemens et sculptures, l'exécution technique des figures elles-mêmes, tout prouve cet esprit méthodique parmi les artistes comme parmi les autres Égyptiens.

inscriptions, ou du moins en *reconnoître le sens général*. La connoissance même imparfaite que nous avons de la théogonie, des sciences, des arts, des lois et des mœurs de l'Égypte, suffiroit pour atteindre à ce dernier but. Ce qui le prouve, c'est que la signification très-généralisée que je viens de supposer à ces légendes incomplètes, paroît peu susceptible d'être contestée : elle m'a frappé dès la première vue.

Tous ces hiéroglyphes sont gravés *en relief dans un creux*, disposition très-propre à la conservation des sculptures, qui sont en effet parfaitement conservées.

L'obélisque *debout* (1) a soixante-trois pieds [20^m,46] de hauteur depuis la fin de l'écornure de sa base jusqu'au sommet du pyramidion, et sept pieds trois pouces de largeur de côté, mesuré à ce même point de la base écornée. Les arêtes de cet obélisque sont vives; le poli des surfaces *ouest* et *sud* est assez beau. Il est d'ailleurs probable que cet ouvrage, indubitablement *antique Égyptien*, avoit reçu des mains des artistes du pays le même degré de perfection que ceux du même genre qu'on voit ailleurs. Cependant il a déjà éprouvé les ravages du temps. Les hiéroglyphes des deux pans du *nord* et de l'*est* qui regardent la mer du port neuf, sont presque entièrement effacés : c'est pour cela qu'on ne les a pas dessinés. Un morceau entier a été enlevé à peu près à la moitié de la hauteur de ces deux faces [76].

Il ne paroît pas, d'après les dessins, que cet obélisque ait été raccourci à sa base. L'un de ces dessins se trouve bien arrêté en bas, à peu près comme ceux de Louqsor. Les faces sont de *largeur inégale*, chose que nous n'avions pas remarquée dans les autres monumens de ce genre (2). Cette différence est d'un douzième de la largeur.

Le 21 messidor an 6 [9 juillet 1798], on fit des fouilles en creusant à douze ou quinze pieds sous l'obélisque *debout*, et c'est ce qui a permis d'en donner les dessins complets. On a trouvé un très-beau bloc de granit qui le soutient. Ce bloc a deux mètres [six pieds un pouce] de hauteur sur deux mètres quatre-vingt-sept centimètres [huit pieds dix pouces] de largeur. Il est supporté lui-même par trois gradins qui règnent autour. Il est remarquable que la base de l'obélisque est brisée en dessous, à peu près comme celle de l'*obélisque renversé*, et peut-être par la même cause; mais ses angles sont plus écornés. Cette base, de forme irrégulièrement arrondie, est soutenue sur le bloc par une espèce de maçonnerie qui en rachète les inégalités et donne à l'obélisque de la stabilité. Les marches sont en granit. Leur construction est *antique*; mais il n'y a point d'hiéroglyphes, non plus que sur le dé. La maçonnerie d'enveloppe paroît plus moderne. Tous ces caractères me semblent prouver que tout le soubassement de l'obélisque a été fait sous les Ptolémées, dans cet emplacement même que nous verrons lui avoir été destiné par eux. Il est possible que ce monolithe ait été renversé, comme l'autre, et ensuite relevé par les Arabes ou par les Grecs du Bas-Empire, qui auront trouvé les fondemens tout faits et auront construit la maçonnerie, que les anciens n'auroient certainement pas laissé paroître telle que nous la voyons. Cela explique

(1) *Fig. 1 et 2.*

(2) Excepté dans l'obélisque singulier de *Crocodilopolis*, dont un côté est le double de l'autre.

tous les changemens qu'ils ont pu faire à la base de l'obélisque, pourquoi les quatre cavités carrées dont il sera question tout-à-l'heure n'y paroissent pas, &c. ; du reste nous avons vu à Louqsor que les *anciens Égyptiens*, de qui les Ptolémées ont emprunté ces monumens, les élevoient sur un socle de médiocre hauteur. Les rois Grecs ont formé ici un soubassement dans leur style particulier, et l'ont adapté à l'usage et à l'effet auxquels ils destinoient le monolithe.

Quoique nous n'ayons pas vérifié si le gradin inférieur étoit le dernier de tous, ce qui nous auroit donné le niveau du sol de la ville en cet endroit à une certaine époque, ou même nous auroit éclairci un grand nombre de questions fondamentales sur tout ce qui est relatif à ces obélisques, on voit au moins que ce niveau étoit *beaucoup au dessous* du sol actuel de la ville Arabe [77].

L'obélisque *renversé* (1) avoit, quand nous arrivâmes, sa base brisée et à moitié enterrée par le gros bout, qui paroissoit sur environ dix-huit pieds de long. On s'est convaincu, d'après les fouilles faites, qu'il étoit à peu près des mêmes dimensions que le précédent. Il est aussi orné d'hiéroglyphes, mais il est plus usé. Il a dix-huit mètres cinquante-deux centimètres [cinquante-sept pieds] de hauteur depuis sa base jusqu'à celle du pyramidion; celui-ci a deux mètres vingt centimètres [sept pieds] de hauteur : ce qui fait en tout soixante-trois pieds huit pouces, longueur bien inférieure à celle des obélisques de Thèbes et de quelques-uns de ceux de Rome.

Les voyageurs l'avoient cru brisé. Il peut seulement avoir été tronqué à sa base, mais vraisemblablement d'une petite quantité; car sa face n.^o 2 annonce bien, par la manière dont le dessin des hiéroglyphes se termine dans le bas, que cette face, et par conséquent le corps du monolithe (à peu près comme à ceux de Louqsor), ne se prolongeoient pas beaucoup plus. Sa ressemblance particulière avec le premier, que j'ai déjà remarquée, et qui résulte encore de l'inégalité des faces deux à deux, me fait présumer que ces deux monolithes se ressembloient aussi par la longueur, et qu'ils provenoient d'un même édifice de la haute Égypte pour lequel ils avoient été faits.

Les quatre coins de la base de cet obélisque couché sont cassés. En voici probablement la cause. On remarque qu'à ces quatre coins il y a eu quatre entailles carrées, et dont on voit une portion en forme d'équerre, *fig. 3*. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu là des crampons ou liens quelconques. Il est vraisemblable que c'étoient des pièces de métal qui tenoient au socle, et que ces quatre cavités étoient destinées à recevoir. C'est ainsi que l'obélisque de la place de l'Hippodrome à Constantinople est soutenu par quatre cubes de bronze. Nous voyons aussi, dans Plîne, que l'obélisque de quatre-vingts coudées que Philadelphie érigea, à Alexandrie, en l'honneur d'Arsinoé [78], sa sœur et son épouse, fut posé sur six cubes taillés dans la même montagne. Lors donc qu'on aura renversé l'obélisque n.^o 3 et 4, ces supports auront fait éclater les quatre angles de la pierre, ou plutôt on les aura brisés pour dégager les mêmes supports et faciliter la chute, ou simplement pour enlever le métal. Il est vraisemblable que ce monument n'a pas eu

(1) *Fig. 3 et 5.*

le sort, comme le précédent, d'être relevé par les Arabes, et que c'est pour cela que les angles de sa base sont mieux conservés que ceux de l'autre.

On n'a pas fait de fouilles pour cet obélisque, dans une position symétrique par rapport au soubassement de celui qui est debout. Il est probable qu'on auroit trouvé son piédestal particulier. On en auroit tiré bien d'autres avantages, et notamment la découverte de *l'axe de l'édifice* qu'ils ornoient tous les deux; mais l'opposition de son pied peut servir à faire connoître cette ligne.

Ce que nous avons dit des cassures et autres altérations qui existoient à ces deux obélisques, lors même qu'ils ont été dressés en cet endroit, prouve qu'ils étoient déjà frustes à cette époque, et qu'ils provenoient de quelque monument Égyptien antique; et la suite achevera de démontrer que les Alexandrins, les Ptolémées, les Romains, et les Grecs même, dans les plus beaux temps de leurs arts, n'ont point exploité ni gravé de ces monolithes, et qu'ils les avoient tous tirés du Saïd, comme firent les empereurs de Rome et de Constantinople. Pline, qui donne l'origine de plusieurs obélisques qu'on voyoit de son temps en Égypte et à Rome, ne spécifie point le lieu d'où provenoient ceux d'Alexandrie. Il dit cependant qu'ils ont été taillés par les ordres du roi *Mesphèès*, et l'on ne peut confondre avec eux aucun des autres monolithes dont il parle. Quoiqu'on ne retrouve pas littéralement ce nom propre dans la liste incomplète et confuse des anciens rois d'Égypte, il est toujours certain que celui-ci régnoit bien avant qu'Alexandrie existât [79]. Ainsi cela confirme que les Ptolémées n'ont point fait tailler ces deux monumens, et que les obélisques, en général (mais sur-tout ceux qui portent des hiéroglyphes d'un beau travail), sont un genre d'ouvrage particulier aux anciens Égyptiens.

Le même Pline décrit les moyens employés par Philadelphie pour transporter une de ces masses. Les principaux consistoient à ouvrir un canal jusqu'au pied et en travers de l'obélisque; à y introduire, au-dessous du bloc, un bateau fait exprès ou une espèce de radeau formé de deux bateaux accolés, qu'on lestoit et vidoit ensuite, pour soutenir le monolithe. Le cube de celui qui est *debout* à Alexandrie, est de soixante-dix mètres vingt centièmes, et, en prenant cent quatre-vingt-cinq livres douze onces quatre gros cinquante-trois grains pour le poids du pied cube de granit d'Égypte, il doit peser cent quatre-vingt-six mille deux cent quarante-six kilogrammes soixante-trois centigrammes.

Les réflexions que je pourrais faire ici sur ces grandes entreprises, sur l'avancement qu'elles supposent dans les sciences et dans les arts libéraux et mécaniques de la part des anciens Égyptiens, sur le caractère laborieux et patient de ce peuple, se présentent d'elles-mêmes à l'esprit. La vue ou la description de l'obélisque dit tout. Ces observations se retrouvent d'ailleurs aussi naturellement amenées dans tous les auteurs qui ont traité de ce genre de monumens. Je remarquerai seulement ici que ce sont encore les Égyptiens qui ont donné aux autres nations l'idée et le modèle d'exécution de ces hardis projets; que les Grecs d'Alexandrie sont aussi les premiers qui en aient imité une partie importante, en transférant au loin ces immenses fardeaux et en adaptant à leur propre architecture la belle décoration que les obélisques leur offroient. Les anciens Romains et les Européens modernes n'ont

n'ont plus fait que copier les Alexandrins dans ces deux choses, sauf que les premiers y ajoutèrent le transport si difficile de ces lourdes masses à travers les flots de la mer [80].

La forme de ces deux monumens fait naître plusieurs observations générales. Il n'est pas nécessaire sans doute de faire remarquer que le corps du monolithe est un tronc de pyramide quadrangulaire très-alongé; qu'il est toujours terminé par une petite pyramide non tronquée. Il n'existe point, que je sache, d'obélisque Égyptien qui ne réunisse ces conditions caractéristiques du genre de ces monumens; excepté toujours celui de *Crocodilopolis*, qui sort entièrement de la classe commune. Dans ceux d'Alexandrie, on peut examiner les dimensions principales, et l'on verra, en les comparant entre elles, qu'elles ne s'écartent pas d'une manière sensible de certaines proportions que j'ai déduites de l'étude du plus grand nombre des beaux obélisques connus tant en Égypte qu'en Europe; c'est-à-dire, que la hauteur du pyramidion est à peu près égale à la largeur de la base, qui est elle-même entre le neuvième et le dixième de la hauteur totale. Nous ne connaissons point assez les mesures des parties supérieures, comme la largeur de la base des pyramidions, pour établir la proportion de l'amaigrissement du corps de l'obélisque; mais on peut, en s'assurant de ces dernières mesures, compléter les rapprochemens que je viens de faire, et qui serviroient à trouver une sorte de module de ce genre de monument, particulier à l'architecture Égyptienne. On sent, au surplus; que les deux proportions qui viennent d'être établies ne sont que des limites.

Les signes hiéroglyphiques de ces deux aiguilles ont plus d'un pouce de profondeur sur les bords. Ils sont bruts, et le plan de la face de l'obélisque est poli [81].

Pline dit que la forme que nous avons décrite tout-à-l'heure étoit un emblème de celle des rayons du soleil; que le mot *obélisque* avoit cette signification dans la langue Égyptienne. Il ajoute expressément que ces monumens étoient consacrés à la divinité de cet astre; et il assure ailleurs que les inscriptions dont *sont* chargés ceux d'Auguste au grand Cirque et au Champ de Mars, contiennent *l'explication de la nature* selon la philosophie des Égyptiens. Lorsque Pline écrivoit ces assertions, il n'y avoit pas long-temps que ces deux monolithes avoient été transportés à Rome, où les mystères Égyptiens étoient pratiqués. Au moment même où on les enleva d'Égypte, la doctrine de ce pays y étoit assez conservée pour qu'on eût retenu au moins les traditions générales et publiques sur les obélisques. Les antiquaires ont établi divers systèmes pour expliquer l'objet de ces monumens; leurs conjectures sont toutes plus ou moins plausibles: mais nous ne voyons pas pourquoi, d'après la remarque précédente, on ne préféreroit pas l'autorité de Pline [82].

On a cru que les anciens Égyptiens tiroient parti de ces aiguilles déjà consacrées au soleil, pour marquer en même temps les mouvemens de cet astre par le moyen de leur ombre. Rien de ce que nous avons vu en Égypte ne confirme cette opinion, qui est née à Rome. Toujours est-il certain que les plus anciens Ptolémées, qui auroient les premiers imité cet usage des Égyptiens, et dont l'école

étoit d'ailleurs déjà savante en astronomie, s'en écartèrent au contraire beaucoup, par l'exhaussement qu'ils donnèrent au soubassement des obélisques d'Alexandrie, et qui, au moins, n'annonce pas la construction d'un cadran horizontal à leur pied [83].

Pline dit expressément que « les deux obélisques de Mesphèès *sont* » (de son temps) « à Alexandrie, près du port, dans le temple de César. » Il n'y a pas de doute que ce ne soient les deux qu'on y voit aujourd'hui. Tout ce qu'il en dit se rapporte aux lieux que nous examinons : le nombre de ces monolithes, le voisinage du grand port, et le *Cæsariûm*, que Strabon place effectivement en cet endroit; enfin la hauteur de quarante-deux coudées que Pline leur donne [84].

Après avoir marché si long-temps au milieu de ruines presque effacées, nous trouvons donc enfin dans ces obélisques un monument beau, entier et subsistant encore à sa place dans cette malheureuse cité ! Mais on ne reconnoît plus rien, du moins avec certitude, de ce temple de César. On aperçoit pourtant à quelques pas de là, et aussi sur le bord de la mer, des ruines formant la base d'une construction Arabe, et qui appartenoient à un édifice *Grec* ou *Romain* : on y reconnoît des chapiteaux de colonnes engagées qui se rapportent à l'ordre Dorique; leurs fûts s'élèvent du fond de la mer. Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement attribuer au *Cæsariûm*. Il n'existe pas même de description de ce temple; mais on doit supposer que son axe étoit dirigé du sud-est au nord-ouest, entre les bases des deux obélisques (1), soit que l'entrée de l'édifice fût tournée du côté de la mer pour laisser voir de loin ces deux aiguilles, soit qu'elle s'ouvrit du côté de la ville et que le fond du temple se dirigeât vers la mer. Cette direction s'adapte d'ailleurs très-bien au terrain, aux monumens voisins et à l'espace libre qu'elle rencontre [85].

Le temple de César existoit du temps de Strabon, qui vécut trente-deux ans sous l'empire d'Auguste. Il a donc dû être élevé par Antoine, le partisan et l'ami du dictateur, et par Cléopâtre, qui fut la maîtresse de l'un et de l'autre, ou enfin par Octave, son neveu, son héritier et son successeur à l'empire. Antoine et Cléopâtre eurent le temps de faire faire cet ouvrage pendant leurs longues amours à Alexandrie; car il s'écoula treize années depuis la mort de César, époque où le sénat Romain décréta que ce grand homme seroit honoré comme un dieu, jusqu'à celle d'Antoine et de Cléopâtre [86].

Il paroît toutefois que les Arabes renfermèrent dans leur enceinte une partie de ces restes des beaux édifices qui entouroient le grand port, ainsi qu'on le voit par la position de ces murailles et de ces ruines. Le temple de César fut au moins soumis à cette disposition, comme on en juge par la situation des deux obélisques.

TOUR DITE DES ROMAINS.

Nous sommes déjà entrés plusieurs fois dans l'*enceinte Arabe*, dont nous considérerons l'ensemble en son lieu, et après avoir achevé le tour du port neuf et

(1) Voyez ces bases planche 84.

de la *partie maritime* d'Alexandrie antique, afin de ne point détourner l'attention par cette construction, considérable à la vérité, mais qui n'est qu'une modification accidentelle et passagère de ces *antiquités*. Cependant nous ne pouvons nous refuser à arrêter dès à présent nos regards sur une tour remarquable (1) qui fait partie de cette enceinte, et qu'on rencontre tout près des obélisques et du *Cæsarium*.

Cette tour est située à l'angle saillant formé par la réunion du front de la mer et de celui qui retourne au sud-est. Elle est parfaitement circulaire, et paroît peu engagée par sa base dans les fondemens de l'ancien système de fortifications, sur une partie desquels s'élèvent les murailles Arabes qui aboutissent à ce point; mais elle est liée, du côté du sud-ouest, à un massif (2) qui semble moins antique, mais qui l'est certainement plus que les constructions Sarrasines. Elle a trois étages intérieurs (en comptant pour un le rez-de-chaussée), recouverts par une voûte en forme de calotte aplatie, dont le dessus (3) donnoit naissance à un troisième étage extérieur, garanti seulement par la hauteur du parapet. Les parois du rez-de-chaussée sont percées tout autour de dix niches, au fond desquelles sont pratiqués autant de créneaux. La calotte qui le recouvroit est ouverte dans son milieu, et paroît s'être enfoncée par l'effet de son trop grand aplatissement (4) : il n'en existe que les naissances, qui, régissant tout autour de l'édifice, servent encore de galerie pour aboutir à pareil nombre de niches et de créneaux qui garnissent le plan supérieur ou second étage. Cette disposition, soit qu'elle ait été faite avec intention, soit qu'elle résulte d'un accident, ne se retrouve dans aucune autre des nombreuses tours qui forment l'enceinte Arabe. On voit en dedans et autour de celle-ci beaucoup de voûtes en plein cintre, plates-bandes, murs et corniches *antiques*, et même une espèce de colonne engagée *Dorique*, couronnée par un assemblage de moulures formant le chapiteau de cet ordre (5). Le tout est d'un goût assez bon, ou qui du moins est plutôt antique qu'Arabe, de même que la construction en briques qui enchâsse cet ouvrage, si toutefois cette construction n'est pas décidément *Romaine*. Il faut remarquer aussi la face de ce massif portant une corniche d'un bon profil et des assises de belle pierre d'environ un mètre de hauteur (6). L'appareil de la tour, comme celui de ces accessoires, est régulier, fort et beau; les blocs sont retenus les uns aux autres au moyen d'ancres de fer : mais on a taillé postérieurement des fenêtres dans le parement extérieur sans en déranger les pierres; ce qui fait que ces ouvertures ne présentent aucun appareil en dehors, et nous porte à penser que les Sarrasins ont fait ou du moins retouché et modifié la distribution intérieure. On se confirme encore dans cette idée en examinant attentivement la voûte supérieure subsistante et composée de petits blocs bien inférieurs en beauté à tout le reste. La pierre qui compose tout le revêtement extérieur et une bonne partie du dedans de cette tour, est calcaire numismale. Les Arabes ou les

(1) Voyez *A.* vol. V, pl. 32 et 35; voyez aussi *E. M.* vol. II, pl. 88.

(2) *Fig. 3*, pl. 35, a, b, c.

(3) *Fig. 4*.

(4) *Fig. 7 et 9*.

(5) *Fig. 3*, c, et *fig. 9*.

(6) *Fig. 2*, 5 et 6.

Turcs ont remplacé celles qui se trouvoient mauvaises et en ont plâtré d'autres. La cassure de cette pierre, dont les anciens paroissent avoir seuls connu ou exploité la carrière, et les Arabes n'avoir employé que les blocs provenant de démolition, est d'un très-beau blanc, parsemée de petits cristaux de spath : mais ce qu'il y a de plus remarquable est sa contexture, qui présente une multitude de formes semblables à celle d'une lentille ou d'une petite pièce de monnaie, très-prononcées et disposées irrégulièrement entre elles; ce qui lui a fait donner son nom de *Pierre numismale* ou *lenticulaire* [87].

Tout le monde appelle ce monument *tour des Romains*, d'après une certaine apparence qu'elle présente, et une différence assez vague, si l'on veut, avec les autres tours de l'enceinte (1). Cependant on n'a point appuyé sur des motifs précis cette opinion qu'on a de son antiquité. Voici les caractères qui pourront former ces motifs. D'abord, cette tour n'a point ces proportions grêles ou élégantes que les Arabes ou les Grecs ont introduites jusque dans leurs constructions purement d'utilité publique, et même dans leur architecture militaire; elle a, au contraire, ces formes épaisses et raccourcies dont les Romains faisoient usage, même dans leurs édifices de luxe. Les pleins cintres, plates-bandes, moulures, colonnes engagées et autres objets de ce genre qu'on y trouve, la font contraster complètement avec les autres tours de l'enceinte, même avec celles dont l'enveloppe paroît être Grecque du Bas-Empire, et certainement elle n'est point Arabe. On n'y voit pas non plus de ces *colonnes horizontales* qu'on trouve dans presque toutes les autres. Cette voûte du premier étage, primitivement percée, ou dont les naissances ont si bien résisté, et cette calotte du second plan, si surbaissée, ne se retrouvent pas non plus ailleurs. On ne voit dans l'enceinte Arabe que des voûtes en *ogive* à nervures surhaussées, des arcs de cloître et doubleaux, des voûtes d'arête, annulaires, ou des dômes hémisphériques. Si cette tour n'est pas Arabe, il n'est guère vraisemblable non plus qu'elle soit Grecque.

Il me semble donc qu'elle a été bien nommée; et comme elle appartient à un front de l'enceinte Arabe qui paroît, par sa position, par la forme du rivage corrodé à droite et ensablé à gauche, par les constructions de tous les temps et de tous les genres, sur lesquelles il a été successivement rebâti, avoir fait partie de l'ancien bord de la mer, les Sarrasins ont apparemment conservé cette tour dans leur polygone, et l'ont appropriée à la défense de leur ville : je dis appropriée, parce qu'elle auroit pu originairement être une dépendance du *Cæsarium*, comme je l'ai observé [88].

On remarque, au pied de la tour des Romains, sur le rivage de la mer et à très-peu de hauteur au-dessus de l'eau, des restes d'une chaussée pavée de cette pierre vulgairement appelée *basalte*. Nous en verrons d'autres vestiges en suivant cette côte vers Abouqyr; mais il est probable que ceux-ci sont d'une construction postérieure, attendu qu'ils se trouvent établis sur un sol de ruines. C'est sans doute la continuation de la communication de *Nicopolis*, Canope, et du reste de l'isthme

(1) Pour sentir cette différence, on peut comparer les vues *É. M. vol. II, planches 85 jusqu'à 99*, avec celle de la *planche 35*.

oriental, avec *le port d'Alexandrie*, dans les basses époques. A mesure que la ville et ses abords éprouvoient des changemens, cette extrémité de la communication subissoit des modifications correspondantes.

APERÇU DES ANTIQUITÉS
DU RESTE DES BORDS DU PORT NEUF.

La mer a beaucoup rongé le reste du périmètre du port neuf, depuis la tour des Romains jusqu'au cap *Lochias*, au prolongement actuel de ce promontoire, et aux récifs qui s'avançoient autrefois encore plus loin sous les eaux; de manière que ce rivage présente par-tout une grande confusion de ruines antiques et assez considérables pour qu'on doive en donner ici un aperçu général, avant de déterminer celles qui sont encore un peu reconnoissables. En plusieurs endroits, les fondations de ces ruines sont beaucoup au-dessous du niveau des eaux; on en voit encore une grande quantité dans la mer, et l'on en tire souvent de très-belles colonnes. On trouve, sur les bords, des massifs de maçonnerie en briques, dont les parois intérieures sont enduites de ciment et présentent de chaque côté une file de trous pour y poser les pieds et descendre au fond. Les canaux qui établissent la communication avec ces espèces de réservoirs, font conjecturer que c'étoient des citernes pour l'usage des maisons particulières, comme le dit *Hirtius*, et pour celui des palais et des autres édifices qui couvroient cette côte. La plupart des maçonneries de remplissage ou de soubassement sont aussi en briques, unies par de si bon mortier, que des pans énormes que la mer a renversés sur elle-même en sapant la côte, et qu'elle bat sans cesse depuis des siècles, conservent toute leur intégrité. Dans plusieurs de ces ruines, on remarque des pavés d'appartement, des bassins demi-circulaires et d'autres formes diverses, logés dans des murs épais; des espèces de cuves d'inégale largeur à leurs extrémités, comme des sarcophages ou plutôt des baignoires d'environ deux mètres de longueur, accompagnées d'une sorte de jarre qui semble avoir servi à alimenter la cuve. Il règne encore, sur le bord supérieur de toute cette courbe, aujourd'hui coupé à pic, une grande épaisseur de monceaux de décombres fort confus, et ce n'est que dans cette section verticale et parallèle au rivage qu'on reconnoît tous ces objets. La petitesse des conduits, les échelons et le peu de largeur des puisards, les dimensions très-médiocres des chambres et leur disproportion avec l'énorme épaisseur des maçonneries, démontrent qu'il y avoit là non-seulement des citernes, mais sur-tout beaucoup de bains particuliers d'eau douce et d'eau de mer; car on ne peut pas supposer des bains publics aussi étendus et occupant toute cette côte, consacrée particulièrement aux palais et autres édifices de ce genre.

Une chose très-remarquable parmi ces canaux, c'est que, la pente de ceux du dessous se dirigeant de la terre vers la mer, ceux qui sont au-dessus ont leur inclinaison en sens contraire. Il est évident que cette disposition étoit faite pour distribuer l'eau du Nil ou de la mer, amenée par des machines, dans les bains pratiqués parmi ces réservoirs, et à la faire dégorger ensuite dans le port.

Le niveau de l'embouchure du canal inférieur n'est souvent pas élevé de 0^m,60 au-dessus de celui de la mer. Cette remarque n'est pas favorable à l'opinion de ceux qui croient que la mer a *considérablement* baissé depuis les Grecs ; car on ne voit pas à quoi auroient pu servir ces canaux inférieurs, s'ils eussent été de trois ou quatre mètres au-dessous de la Méditerranée [89].

Des vestiges qui subsistent le long de cette rive, l'un des plus intéressans est un *plan incliné* qui a encore beaucoup d'étendue. Il est formé de pierraille et de mortier. Ce mélange a acquis une telle dureté, qu'on a de la peine à se persuader que ce ne soit pas le rocher lui-même. Il paroît que la mer brisoit anciennement en cet endroit, comme aujourd'hui, avec beaucoup de force, et que, pour amortir sa violence, on a formé ce plan incliné [90]. On rencontre aussi un massif considérable de maçonnerie en briques, qui s'avance d'environ vingt mètres dans la mer, et dont les fondemens, composés de forts blocs de pierre de taille, sont couverts par les eaux, sans qu'on puisse, d'après la situation bien horizontale des assises, supposer que le sol se soit affaissé dans cet endroit. Au reste, les bords de cette courbe ont fort peu de profondeur, dans un espace de plus de cinquante mètres en avant dans l'eau ; et tout prouve de plus en plus que ce terrain a été conquis par la mer.

Dans toute cette étendue, on trouve encore beaucoup de vestiges de constructions en pierre numismale ; mais c'est la brique qui domine le plus. Il y a des restes nombreux de citernes sur le bord intérieur des terres, et des citernes presque tout entières, dont les murs, les voûtes et les plafonds inférieurs sont faits avec de belles briques épaisses de deux pouces. Quelques-unes de ces citernes ne sont que des puits cylindriques : d'autres sont au voisinage de bassins qui paroissent n'avoir point été recouverts. Nous avons vu des conduits dont le fond est plaqué de briques de cette épaisseur : ces citernes sont aussi revêtues d'un excellent ciment de chaux et de brique pilée. Les briques qui se rencontrent dans les constructions *antiques* d'Alexandrie, ont, pour la plupart, huit pouces en carré et un pouce d'épaisseur. Il y en a d'autres, mais en petit nombre, qui ont près de deux pieds en carré ; on en trouve aussi qui sont très-petites et n'ont que trois ou quatre pouces. Elles servoient à faire des aires, et sont placées de champ et disposées *en fougère*. La plupart de ces constructions sont formées de plusieurs rangs de briques et d'autres rangs de pierres de huit pouces de hauteur seulement. Il y a, en général, beaucoup de mortier dans ces ouvrages.

Dans le mois de janvier 1801, l'on trouva, près du bord de la mer, entre l'obélisque et le promontoire de *Lochias*, dans des ruines qui n'avoient pas encore été fouillées, deux statues en marbre blanc : l'une, qui est plus grande que nature, est la statue de Septime Sévère ; l'autre, qui est de grandeur naturelle, est celle de Marc-Aurèle. La première a le costume d'un guerrier, mais recouvert d'un manteau Grec ; la seconde est revêtue de la toge. Ces deux statues sont presque entières ; elles sont assez belles pour mériter d'être conservées. On verra par la suite combien la mémoire de Sévère devoit être en vénération à Alexandrie [91].

POSIDIUM. — TEMPLE DE NEPTUNE. — TIMONIUM.

En suivant et examinant en détail le rivage, après le *Cæsarium* et la *tour* dite *des Romains*, on trouve d'abord un sol plat, qui n'offre point de masses remarquables de ruines et n'indique l'existence d'aucun édifice antique; mais on rencontre ensuite une première et petite presqu'île que forme la côte en cet endroit. Elle est chargée de ruines, et présente à son extrémité des espèces d'îlots qui annoncent qu'elle a pu se prolonger davantage autrefois, comme nous le verrons tout-à-l'heure.

En continuant de marcher vers *l'est*, on trouve, à cent mètres environ de distance, des ruines avancées vers la mer et qui sont les plus considérables de toutes celles que présente cette partie de la côte (1). Elles doivent leur conservation, d'abord à ce que l'édifice avoit été fondé sur le rocher qui paroît avoir été dressé pour le recevoir; ensuite à la nature des matériaux qui ont été mis en œuvre, et au bon emploi qu'on en a fait. Voici l'ordre des différentes espèces de maçonnerie qu'on a employées dans la construction d'une partie de ce monument. Il y a d'abord une assise de blocs de pierre calcaire posée sur le roc et dressée de niveau; elle est recouverte d'un lit composé de petits moellons d'un décimètre cube environ, jetés sans ordre dans un bain de mortier. C'est l'*opus incertum* de Vitruve. Cette couche est recouverte d'une assise de carreaux de terre cuite, sur lesquels porte une nouvelle couche de maçonnerie de béton, qui diffère de la précédente en ce qu'elle contient des blocs de pierre équarris, posés sans suite et sans ordre entre eux, et souvent isolément, mais toujours bien horizontalement. Au-dessus de ce quatrième lit, se trouvent alternativement deux assises de pierres de médiocre grosseur, esmillées, et trois assises de briques jusqu'au niveau de la plaine [92]. Il est à remarquer que les joints de ces lits alternatifs sont presque de la même épaisseur que les briques, et que le mortier est composé de chaux et de pouzzolane. On y trouve aussi quantité de fragmens de *lave* de la grosseur d'une petite noix. Les briques employées dans cette construction sont carrées.

Pour bien s'assurer de l'usage auquel cet édifice étoit consacré, il faudroit en avoir un plan exact, et il est bien à regretter que les circonstances n'aient pas permis de le lever. Quoi qu'il en soit, la portion que nous en voyons paroît avoir été un établissement thermal. On peut remarquer, dans la partie inférieure du monument, de petites voûtes en briques, communiquant les unes aux autres et répondant aux bouches de plusieurs fours dans lesquels il paroît qu'on entretenoit le feu qui circuloit dans ces voûtes, soit pour échauffer l'eau des bains, soit pour porter à un degré déterminé la chaleur des *étuves*. On reconnoît, au-dessus de ces voûtes, des plans circulaires de quatre ou cinq pieds de diamètre, revêtus en briques, dont la surface est vitrifiée en quelques endroits, et qui portent toutes l'empreinte de l'action du feu. Ces parties circulaires étoient probablement des fourneaux.

(1) Ce sont celles qui sont nommées *palais ruiné* sur la planche 84, É. M.

Tout le massif de cette maçonnerie de briques est pénétré par des tuyaux de terre cuite qui portoient les eaux d'un endroit à l'autre.

Le plan inférieur à celui des voûtes en briques, dont nous avons parlé, laisse à découvert, du côté d'Alexandrie, la section de deux réservoirs à demi détruits. Le fond de ces deux espèces de cuves est de cinq ou six décimètres au-dessus du niveau de la mer : il est composé d'un lit de maçonnerie recouvert d'une couche de béton de deux décimètres d'épaisseur, revêtue elle-même de carreaux de terre cuite très-petits, posés de champ et *en épi*.

Il paroît que ces cuves, et peut-être d'autres encore que la mer a rongées, étoient remplies au moyen d'un réservoir de forme demi-circulaire, assez bien conservé dans la partie supérieure de ces ruines. Ce réservoir se trouve à très-peu près de niveau avec le sol adjacent : il est recouvert, dans son intérieur, d'un enduit ou d'un dépôt *crystallin*. Ce même dépôt se retrouve encore dans la section d'un aqueduc qui passoit derrière l'édifice, et qui probablement amenoit des eaux *douces*, mais toujours un peu chargées de sel dans ce pays.

Avant d'arriver à cette grande ruine, et après l'avoir dépassée, en allant de l'obélisque au cap *Lochias*, on trouve les restes de deux jetées enracinées dans le sol de la terre ferme, et qui se prolongeoient dans l'intérieur du port. Ces jetées, de quatre mètres d'épaisseur, sont composées de grosses pierres ayant alternativement trois mètres et un mètre de longueur : elles sont disposées par assises d'un mètre de hauteur environ. Au-delà de ces mêmes bords, on voit, sur le bord de la mer, une assez longue suite de pierres de taille qui paroissent être les restes d'un quai dont la partie supérieure auroit été démolie pour en employer les matériaux à quelque édifice moderne.

Pour expliquer plus complètement à quel ensemble d'établissements antiques ont pu appartenir ces masses de constructions et l'espèce de presqu'île que nous avons rencontrée la première, nous observerons que Strabon décrit, « *immédiatement après le Cæsarium* [93], une partie courbe du rivage appelée *Posidium* » (espèce de coude ou langue de terre), dont l'inflexion partoît de l'*Emporium*, » et sur laquelle s'élevoit un temple de Neptune. » D'abord nous avons trouvé et pu reconnoître l'origine de cette courbe de la rive, qui étoit plate sans doute, et qui n'a fait que s'ensabler et se combler davantage, là où sont des jardins sur l'emplacement de l'*Emporium*. L'autre pointe ou extrémité du coude qui passoit sous le front actuellement avancé de l'enceinte Arabe, où j'ai dit que commençoit la corrosion du rivage, se prolongeoit sans doute jusqu'à nos deux massifs couverts de ruines, et a dû être détruite par les vagues de la mer, qui entre plus librement qu'autrefois dans le grand port, et a tout ravagé jusqu'au promontoire de *Lochias*.

Une partie aussi distincte du rivage pouvoit être plus particulièrement consacrée à Neptune, dieu de la mer, à cause de la facilité que sa forme aplatie offroit aux embarquemens et débarquemens : aussi portoît-elle un nom dérivé d'un des surnoms Grecs de ce dieu, comme si l'on eût dit *Neptunium*. Nous venons de voir d'ailleurs qu'il y avoit là un temple de Neptune, lequel pouvoit avoir donné

son nom à tout l'espace adjacent [94]. « Là, continue le géographe Grec, » Antoine, ayant ajouté un môle plus avancé vers le milieu du port, construisit » une maison royale qu'il appela *Timonium* [95]. Ce n'est que sur la fin de sa » vie qu'il bâtit cette retraite, lorsqu'abandonné par ses partisans, après la catas- » trophe d'Actium, il se retira à Alexandrie et résolut de vivre solitaire comme » *Timon*, ayant donné ordre à tous ses amis de s'éloigner. »

Le *Timonium* étoit donc sur la plage appelée *Posidium*; et nous avons vu que la petite presqu'île qu'on rencontre la première appartenoit à cette plage; qu'elle offroit des restes de maçonnerie à sa surface, et des traces d'une extension artificielle opérée à son extrémité. La forme de cette espèce de jetée, son médiocre volume et les autres circonstances concourent à faire conjecturer que ce prolongement avoit pour objet d'y asseoir une maison de fantaisie d'un grand personnage qui veut vivre en simple particulier. Tout porte donc à penser que c'est là, et en avant dans l'eau, qu'étoit le *Timonium*, que d'ailleurs Strabon place immédiatement après le *Cæsarium*, en suivant toujours l'horizon vu de l'intérieur du port.

Comme il indique le temple de Neptune sur le coude ou la pointe que formoit la courbe du *Posidium* allant se confondre avec la rive de l'*Emporium*, fort loin de là; que ce coude finissoit, comme nous l'avons vu, vers l'extrémité de la grande ruine en briques et en pierres de taille, et qu'il n'y a point, dans le voisinage de la mer [96], d'autre masse considérable de constructions qu'on puisse attribuer à un bâtiment de l'importance du plus médiocre temple, je ne vois pas qu'on puisse placer celui de Neptune plus convenablement que sur le cap en maçonnerie qu'on avoit déjà nommé *palais ruiné*, à cause de son apparence [97]. Les compartimens de thermes qui se font le plus remarquer parmi ce qu'il en reste, ne s'opposent point à cette détermination. Dans cette masse d'environ soixante mètres d'épaisseur, il y a bien d'autres ouvrages que des fourneaux et des cuves; on a pu y pratiquer des thermes et toute sorte d'établissmens après la ruine du temple, ou même simultanément. Les belles fondations de ce monument, assises sur le roc, ont dû appeler dans tous les temps les projets et les reconstructions [98].

Nous n'avons point de descriptions du *Timonium* et du temple de Neptune plus détaillées que les renseignemens que je viens d'en donner et le peu de mots que Strabon en dit : mais il est aisé de se figurer que ce temple sur-tout devoit avoir de l'étendue et de la magnificence dans une ville si riche en monumens, et dont l'existence étoit, pour ainsi dire, toute maritime; attendu aussi que cet édifice s'élevoit sur un terrain particulièrement consacré au dieu de la mer.

THÉÂTRE.

Il n'y a point de ruine importante entre le temple de Neptune et le cap suivant; mais Strabon place immédiatement après le *Posidium*, en décrivant toujours le périmètre du port, le théâtre, sur lequel il ne donne aucun détail. Il dit seulement qu'il étoit au-dessus de l'île Antirrhode, dont nous parlerons tout-à-l'heure; c'est-à-dire, qu'il étoit élevé, comme le *Cæsarium*, sur la plaine voisine

ou plateau de la ville que nous avons déjà aperçu plus d'une fois, et *au-dessus* de la courbe suivant laquelle étoient rangés la plupart des objets qu'il récapitule dans ce passage de sa *Géographie*, et dont la plupart aussi bordoient immédiatement le grand port. Ainsi le théâtre étoit sensiblement *en arrière* du rivage; et je n'ai voulu, en le nommant ici avec Strabon, que faire entendre, comme cet auteur, qu'on apercevoit de l'intérieur du port une façade ou extrémité de cet édifice. J'indiquerai donc plus tard son emplacement entier dans *l'intérieur* de la ville. On ne découvre point, en effet, de monticule remarquable de décombres *sur le bord* de cette partie du contour du *plateau supérieur*, immédiatement après le *Posidium*. Il y avoit là sans doute une place ou grand espace libre qui permettoit de voir, du port, au moins une face de la partie supérieure de ce bâtiment, qui devoit être assez haut, et d'y aboutir commodément de tous côtés par de vastes issues, toujours nécessaires dans les lieux publics. Le port creusé et d'autres établissemens maritimes occupoient le plan inférieur de la rive, dans l'intervalle que nous parcourons.

PORT CREUSÉ.

On trouve, à la suite du *Posidium*, sur le bord de la mer, un môle *ruiné*, fort avancé dans l'eau. Je n'ai rien de particulier à dire sur l'état actuel de cette masse, qui n'est absolument qu'une ruine assez informe. C'est vraisemblablement auprès de ce môle, où le rivage se trouve bas et dépourvu de monticules ou autres accidens de terrain, qu'étoit situé le port *creusé* de main d'homme dont parle Strabon, et qu'il cite immédiatement après le théâtre, en le plaçant *au-dessous* de ce grand édifice, *derrière* l'île Antirrhode. Cette forme générale de la côte en ce point, laquelle se prêtoit facilement à des déchiremens et des comblemens qu'elle annonce encore de la part des vagues, convient parfaitement à une fouille faite par art. Le môle subsistant couvroit sans doute une partie du côté occidental de ce bassin et y servoit d'embarcadère, tandis qu'un autre reste de constructions saillantes qu'on aperçoit à deux cents mètres de là, remplissoit le même office sur son côté oriental.

Strabon ne donne pas de détails concernant ce port : mais, comme il en cite un assez grand nombre d'autres petits et d'une destination toute particulière, et comme il dit ailleurs, en parlant en général du grand port public, qu'il se partageoit en plusieurs autres, il devient certain que celui dont il s'agit ici étoit une de ces subdivisions; il devoit servir aux usages communs que Strabon a déjà fait connoître, et voilà pourquoi il n'en dit rien de particulier, tandis qu'il spécifie davantage la destination exclusive des autres [99]. D'après cette remarque, le port creusé devoit avoir une certaine étendue, et pouvoit se rapprocher beaucoup du premier établissement par son extrémité orientale, que nous découvrirons à sa suite *sur le bord de l'eau*. On observera en effet que l'espace libre que nous lui assignons, à partir du môle ruiné, occupe de toutes parts une grande surface, et l'on verra que les emplacemens que j'affecterai aux autres établissemens mentionnés par les auteurs, sont assez distans de ce point.

ILE ANTIRRHODE.

On n'aperçoit, au premier coup-d'œil, aucune ruine antique, ni même aucun massif de terrain dans la mer, en avant de l'emplacement du môle ruiné et du port creusé, quel que soit au juste ce dernier emplacement. Il seroit cependant intéressant d'y faire des recherches soignées. En attendant, je remarquerai, dans la position qui nous occupe, un espace dont les cotes de profondeur d'eau, six, sept et huit pieds, sont les plus foibles de toute cette partie du rivage du port (1), et présentent un contraste frappant avec celles qui les avoisinent. Elles dessinent symétriquement les abords de droite et de gauche du *port creusé*, dont l'enfoncement se trouve ainsi abrité en avant et au-dessous du niveau de l'eau par un bas-fond dont le point culminant doit être aux environs de la cote 6. C'est sans doute vers ce point qu'étoit située l'île appelée *Antirrhodus*, que Strabon place *au-dessous* des palais intérieurs (et du théâtre, dont ils étoient voisins), et *devant* le port creusé [100].

Strabon ajoute clairement qu'il y avoit *dans* cette île un palais et encore un *petit port* particulier. Celui-ci étoit certainement formé par quelque petite anse de l'île, ou par l'abri seul que présentoit son rivage méridional sur le bras de mer qui la séparoit du continent. Il servoit probablement aux barques qui faisoient le service de ce palais. Aujourd'hui cet édifice et son port ont disparu; et cela n'est pas surprenant, puisque l'île même ne se voit plus. Elle a pu être ruinée comme le reste des constructions qui couvroient le rivage, la plaine voisine, et le promontoire de *Lochias*. Une cause de destruction de plus l'a minée : c'est la mer, qui est devenue si terrible dans cette partie du grand port, depuis que son étroite entrée s'est ouverte par le laps du temps; au lieu qu'autrefois l'*Acrolochias* et les digues sous-marines existant à sa suite couvroient particulièrement cette portion du rivage; et, après la construction de l'*Heptastadium*, les vents de nord-est, qui presque seuls troubloient le port, alloient frapper contre cette forte digue et revenoient déposer les *detritus* de la côte extérieure dans l'emplacement calme de l'île Antirrhode. Cette île avoit donc pu être premièrement formée par ces remous sur le noyau que la sonde 6 nous indique; et cette hypothèse, en établissant le défaut de dureté de ce terrain d'alluvion, concourt à expliquer la destruction *totale* d'une masse qui devoit être très-considérable, tandis que nous voyons subsister autour d'elle tant de ruines d'un médiocre volume.

Il falloit, comme on vient de le remarquer, que le port creusé, l'île Antirrhode et son palais, son port privé et les établissemens maritimes environnans, fussent importans, puisque Strabon dit que l'île tiroit son nom de ce qu'elle étoit, en quelque sorte, l'émule de Rhode [101].

PORT CACHÉ ET FERMÉ. — VUE DES PALAIS INTÉRIEURS.

On trouve ensuite un dernier cap avancé du nord-est au sud-ouest, et couvert de ruines (2), du genre de celles que nous avons décrites, en général, sur

(1) Voyez ces cotes, *É. M.* planche 84.(2) Elles sont dessinées sur la planche 84, *É. M.*

cette côte. On ne peut placer ailleurs ni plus convenablement qu'autour de ce massif de constructions, et dans l'espèce de crochet qu'elles forment, le *dernier* port de Strabon. Il étoit nécessairement petit, comme cet espace l'annonce, puisque le géographe observe qu'il ne servoit que pour l'usage des rois (Ptolémées), auxquels il appartenoit, pour ainsi dire, *en propre*. Leurs palais intérieurs, que nous verrons tout-à-l'heure, et dont on découvroit les masses du point de vue de Strabon dans le grand port, comme nous avons aperçu le théâtre et le *Cæsarium*, étoient directement au-dessus de ce bassin. Il le place effectivement, d'abord, après l'île Antirrhode et le port creusé qui étoit vis-à-vis d'elle sur la rive. Il dit, de plus, qu'il étoit *fermé et caché*, par opposition sans doute au port *creusé*, et qui, par sa grandeur et la forme du rivage que nous avons vue, ne pouvoit qu'être *très-ouvert* entre ses deux extrémités naturelles ou ses môles. Les vestiges de maçonnerie que nous trouvons au dernier petit cap, indiquent encore que le port des rois étoit fermé *par art*, et que ces constructions hydrauliques établies en crochet, de même que les édifices qui s'y élevoient, le *cacheoient* complètement. Elles conviennent donc très-bien à cette détermination de l'emplacement du *port des palais*.

PROMONTOIRE ET PALAIS DE LOCHIAS.

L'extrémité *actuelle* du promontoire où nous sommes parvenus, paroît avoir beaucoup changé de forme (1), quoique sa masse soit épaisse et forte, comme cela est arrivé à l'île *Pharos*, dont le rocher est de même nature. L'*Acrolochias* et les récifs à la suite l'ont garantie pendant long-temps; mais, quand ces barrières ont été franchies par la mer, elles n'ont servi qu'à donner aux eaux plus d'action sur le promontoire, par les brisans que ces bas-fonds occasionnoient en même temps qu'ils le laissoient à découvert. Il n'y a donc point, *et sur-tout à la surface supérieure* de ce cap, de ruines *importantes*; nous n'en avons vu qu'une multiplicité de bien médiocres. Quoiqu'on doive, d'après les observations qui précèdent, avancer un peu par la pensée l'extrémité antique de ce promontoire, laquelle supportoit le palais principal, on devroit pourtant trouver encore en arrière quelques ruines; car cet édifice devoit être considérable (Strabon dit même qu'il y avoit *plusieurs palais sur le Lochias*), et non-seulement la racine (2) de ce cap étoit occupée par lui, mais toute la plaine voisine étoit au loin couverte de bâtimens royaux, ainsi que nous le verrons. Au reste, comme le palais du *Lochias* étoit le monument le plus éloigné et le premier sans doute que les Grecs, et ensuite les Arabes, abandonnèrent, en conservant peut-être quelques palais intérieurs (3), lorsqu'ils resserrèrent la ville, il n'est pas étonnant qu'ils l'aient *entièrement rasé* pour en employer les matériaux aux réparations de ceux qu'ils conservoient ou à leurs nouvelles constructions, et toujours ainsi, en se retirant successivement. Cette supposition naturelle explique la nudité absolue du plateau du cap *Lochias*.

(1) Voyez ce qui est dit de son extrémité ou *Acrolochias*, page 54.

(2) J'appelle ainsi la base du triangle horizontal formé par la surface supérieure du promontoire.

(3) Nous verrons plus loin ces palais intérieurs.

Strabon y place d'abord, en entrant dans le port, le *palais*, que j'ai supposé, par cette raison, avoir été, *de son temps*, le palais principal ou par excellence. Il dit ensuite, en parlant de ceux de l'intérieur que nous avons aperçus, « qu'ils » faisoient suite à ceux qui étoient sur le *Lochias* »; de manière que cela formoit, comme nous le verrons en examinant en détail les premiers, un enchaînement continu de demeures royales. En effet, tous les auteurs disent indistinctement, tantôt le *palais*, tantôt les *palais*, en parlant de tout l'espace depuis le cap jusqu'à l'enceinte Arabe, et suivant une grande largeur. Ce n'est que pour plus de clarté, et parce que le premier mot de Strabon (*βασιλειον* au singulier) m'y autorise, que j'ai distingué un palais par excellence, occupant le promontoire proprement dit [102].

Strabon place ce palais immédiatement au-dessus du petit port que nous venons de voir, et que, par suite, il met aussi au-dessous des palais intérieurs dont il montre la perspective prise du port. Cet embarcadère servoit indistinctement à tous ces édifices royaux, puisqu'ils communiquoient entre eux.

Soit qu'on suppose que le palais du *Lochias* étoit la demeure habituelle des Ptolémées, soit qu'on admette seulement qu'il étoit une maison de plaisance ou une succursale de leurs habitations intérieures, il est toujours certain que ces souverains fastueux de l'Égypte durent donner à sa construction un grand développement et une magnificence Orientale. Qu'on se représente maintenant ce bord du promontoire couvert de maisons royales, les palais intérieurs, celui d'Antirrhode, le théâtre, le temple de Neptune, le *Timonium*, la tour Romaine, le temple de César et ses obélisques, le Bazar [103] ou *Emporium*, les arsenaux, la grande place, l'*Heptastadium* et ses deux forts, la tour, le bourg et les autres constructions de l'île *Pharos*, la multiplicité de petits ports et de navires distribués au pied de tous ces monumens et des autres édifices publics ou particuliers que Strabon ne nomme pas, et l'on aura une idée du superbe *panorama* que présentoit l'intérieur du grand port d'Alexandrie.

ACROLOCHIAS. — CAUTES.

En descendant de la pointe du promontoire, et s'avancant dans la mer, on marche sur une chaîne de rochers tant naturels qu'artificiels, sur le milieu de laquelle règne une espèce de digue bien antique, dont le tracé est très-marqué et régulier, quoique la direction en soit sinueuse et angulaire. Elle est parsemée de ruines d'habitations modernes, et environnée de bancs à fleur d'eau; elle aboutit à l'un de ces rochers, plus large que les autres, sur lequel est bâtie une mosquée abandonnée qu'on appelle *Pharillon* (1), et qui fait, avec tous ces accessoires, le pendant parfait, mais sur une moindre échelle, du phare moderne, de son plateau, de sa digue et de ses récifs.

La chaussée du *Pharillon* est aujourd'hui brisée (2) en quelques endroits, notamment à son origine près du cap et à la moitié environ de sa longueur. On reconnoît, parmi les matériaux qui la composent, beaucoup de débris de

(1) Voyez la vue, *A. pl. 32*; *É. M. pl. 85, 88, 97.*(2) Voyez *É. M. planche 84.*

colonnes et de gros blocs de pierre numismale qui avoient été trouvés tout taillés dans les ruines, et que les Grecs ont pu employer ici lorsqu'ils ont réparé l'ancienne digue naturelle ou *artificielle*, usée par les vagues [104]. Josèphe nous apprend effectivement que cette partie du grand port étoit embrassée *par des môles faits de main d'homme*.

Cette digue de rochers a été par-tout travaillée par les Grecs et par les Arabes. Ces derniers paroissent avoir borné leurs soins à la réparation et au maintien d'un passage ou chaussée pour joindre la mosquée et quelques médiocres bâtimens à la terre ferme. Le mortier qu'ils ont employé à cette œuvre a acquis une grande dureté; cependant il est inférieur en bonté à celui dont les Grecs se sont servis.

Pour que les Arabes aient eu besoin de joindre le rocher du Pharillon au continent, il faut qu'une bonne partie de cette ligne de récifs en ait été séparée depuis Strabon; car, d'après ses descriptions, on voit clairement que le cap se prolongeoit naturellement et sans interruption jusqu'à son extrémité très-allongée et terminée *en pointe*, comme son nom d'*Acrolochias* l'indique. Il est difficile de déterminer à quel point du môle *actuel*, dont Josèphe a fait mention, s'appliquoit ce nom étymologique, et si ce n'étoit pas plutôt le plateau de la mosquée moderne qui formoit autrefois cette extrémité. Mais ce qui confirme toutes ces conjectures, et particulièrement la dernière, c'est que Strabon, en nous faisant entrer de la mer dans le grand port, et peignant, comme tous les auteurs anciens, l'excessif resserrement de la passe, nous montre d'abord à gauche les *bas-fonds* que nous verrons tout-à-l'heure bien en avant de la mosquée; et immédiatement après il indique le *promontoire* de *Lochias*, dont le point cherché, ou ce gros rocher qui subsiste encore au-dessus des eaux, n'étoit que le sommet. Ainsi non-seulement cette extrémité du cap a été séparée du continent, et c'est alors que, depuis Strabon, on aura fait les fondemens Grecs de ce bras artificiel dont parle Josèphe, mais encore elle s'est presque totalement perdue; en sorte que l'*entrée* du port neuf, autrefois si étroite, est aujourd'hui fort large. Je dis l'*entrée*, et non *la passe*; car celle-ci est toujours resserrée par les bancs sous-marins. Les causes de toutes ces destructions de rochers autrefois très-apparens n'ont plus besoin d'être indiquées.

La mosquée, par sa position, son genre de construction et celui des autres murs crénelés, paroît avoir dû servir de fortification correspondante à celle du château du phare. D'après cela, et d'après tout ce qu'on vient d'observer, il y a lieu de croire qu'il n'y avoit, dans l'antiquité, sur cette langue étroite, que quelques vigies semblables, et point d'habitations étendues; car Strabon n'en fait point mention, et, je le répète, il n'indique, au premier abord, que le *Lochias* et son cap.

En face du Pharillon, on voit encore, quand la mer est calme, les brisans qui fermoient le grand port. Ainsi l'*Acrolochias* actuel pouvoit non-seulement être jadis, comme je l'ai supposé, le commencement de cette chaîne de bancs de roche dont une partie s'élevoit à fleur d'eau, mais encore s'avancer plus loin

dans la mer. Cette chaîne si usée se prolonge maintenant sous l'eau, sur une longueur de trois cents toises au-delà de sa partie apparente, jusqu'à la dernière sonde, cotée dix pieds, et ne laisse qu'une ouverture de cinq cents et quelques toises entre elle et *le Diamant*; ce sont là ces *cautes* [χοιπέδες] si redoutables que Strabon nous montre avant tout. C'est ainsi que se trouvoit complétée cette clôture exacte du grand port dont tous les anciens ont célébré les avantages, et qui, si l'on veut pousser le terme des conjectures beaucoup plus loin que celui auquel remonte l'origine de leurs traditions, permettoit à peine de passer entre les récifs et du *Lochias* et du Phare; enfin c'est ainsi que les saillies de côte les plus solides se minent, que leurs anfractuosités se combent, et que toutes leurs inégalités s'effacent insensiblement.

CÔTÉ ORIENTAL DU PROMONTOIRE DE LOCHIAS.

En continuant de parcourir la partie maritime de l'ancienne Alexandrie, et suivant d'abord la côte orientale du promontoire de *Lochias*, on s'aperçoit que ce cap a été fortement corrodé de ce côté. Lorsque la mer est calme, elle laisse à découvert une assez grande surface de rochers qui ont été taillés dans presque toute leur étendue. On trouve d'abord, en face de la jetée que nous avons vue tout-à-l'heure, plusieurs canaux pratiqués sur ce rocher aplati, pour faire passer l'eau de la mer dans de petits bassins capables de contenir aisément le corps d'un homme. Ces canaux, entièrement creusés dans le roc, sont fort dégradés; leur voûte est détruite, et il n'y en a que deux qui aient conservé des parties propres à faire reconnoître leur première construction. Lorsqu'il y a un peu de houle, ces aqueducs se remplissent : mais, dans le calme, il n'y a pas seize décimètres d'eau sur le radier; ils doivent même être à sec quand le vent vient du côté de la terre. Mais, en admettant même qu'ils eussent autrefois introduit l'eau à plein canal dans les bassins, cela confirmeroit toujours ce que nous avons dit du peu d'abaissement de la Méditerranée depuis les premiers Ptolémées, et resserreroit encore beaucoup la limite que nous avons fixée à cette diminution progressive de sa hauteur.

On trouve encore à la suite, en quittant les environs du cap, un grand nombre de canaux qui ont un à deux pieds de largeur et qui forment divers contours. Tous ces canaux ont bien clairement leur pente dirigée vers la mer, et plusieurs partent de puits circulaires. La plupart aussi sont actuellement découverts, et n'ont qu'un ou deux pieds de profondeur, ainsi que les puits. Mais, dans les endroits où le sol n'a pas été autant usé, ces canaux passent sous le rocher à travers lequel ils sont creusés en voûte, et ils ont, depuis le fond jusqu'à l'intrados, trois à quatre pieds de hauteur. Outre ces canaux, on voit d'autres ouvertures plus larges : il y en a plusieurs qui devoient former des chambres et peut-être des salles de bain.

On sait, par tous les témoignages, que le promontoire de *Lochias* étoit couvert de palais et de jardins, et que ses environs étoient très-habités. On ne doit donc pas être surpris de trouver la côte ainsi travaillée par-tout. Outre qu'on

devoit, conformément aux habitudes Orientales, établir dans chaque maison un peu riche des salles de bain, on pouvoit encore creuser dans ce rocher, très-maniable, des logemens souterrains parfaitement secs. Quant aux canaux subsistans, quelques-uns pouvoient avoir pour but d'amener l'eau de la mer dans les thermes; mais la plupart, aboutissant, comme on le remarque, à des puits étroits, pourroient bien n'avoir été que des égouts, ou avoir servi à distribuer aux diverses habitations une grande abondance d'eau du Nil. Mais pourquoi ces grandes dimensions dans de simples conduits de distribution! D'ailleurs, la pente à la mer est plus favorable à la seconde opinion : que le plus grand nombre de ces aqueducs n'étoient autre chose que des égouts.

Lorsque la mer est calme, les canaux de cette partie de la côte sont à son niveau : circonstance remarquable et bien contraire au sentiment de quelques personnes qui ont imaginé que le niveau de la mer s'étoit élevé depuis deux mille ans; car, si la destination de ces aqueducs étoit de servir d'égouts, il est certain qu'on a dû les établir de manière que, dans les temps les plus calmes, ils pussent encore être lavés par la mer.

L'aspect de toutes les chambres et de tous les canaux creusés dans le roc explique facilement les grands changemens qui se sont opérés en si peu de temps sur tout ce rivage, et les invasions insensibles, mais considérables, de la mer; car il est aisé de concevoir qu'il lui a suffi de ronger des cloisons assez peu épaisses, et dans une pierre dont j'ai fait connoître la nature peu résistante, pour s'introduire dans l'intérieur du rocher et des vastes excavations que les hommes y avoient faites.

On trouve des ruines analogues à celles du pourtour et du dessus du promontoire de *Lochias*, et qui bordent toute la côte, jusqu'à la ligne que j'estime avoir borné la ville Grecque de ce côté. Le relief du terrain, les restes de constructions et de fouilles, les débris de poteries et autres fragmens, le texte des auteurs anciens et les traditions, tout enfin nous prouve que la ville, à une certaine époque, s'étendoit jusque là. Il est même évident que cet espace étoit non-seulement peuplé, mais plein de magnificence; on finit par être aussi frappé de cette idée, qu'attristé du ravage de ces beaux monumens, et fatigué de la multiplicité de ruines du même genre qui couvrent sans interruption toute la partie maritime de l'ancienne Alexandrie que nous venons d'examiner.

§. II.

Partie moyenne ou intérieure de la Ville.

POUR parcourir maintenant, sans qu'aucun objet intéressant échappe à nos regards, la partie intérieure de la ville antique, nous suivrons, en partant du point où nous venons de nous arrêter, une ligne moyenne circulant autour du grand espace qui se trouve au midi, ayant à gauche le lac *Marcotis*, à droite les murailles Arabes jusqu'à leur extrémité occidentale; rentrant ensuite, par un grand

grand contour dirigé vers le nord-ouest, dans cette enceinte moderne, mais pleine d'antiquités, et la traversant dans le milieu de sa longueur pour en sortir par son extrémité orientale, et se diriger vers le promontoire de *Lochias* et le derrière du grand port.

Nous allons donc d'abord directement, du bord de la mer où nous étions, au sud-est, et à travers des monticules de décombres peu reconnoissables, jusque vers le milieu de la ligne qui les sépare de la plaine, dont le niveau plus bas et plus uni tranche beaucoup avec la surface élevée et tourmentée du plateau de l'ancienne ville que nous avons à droite. *Nous entrons ensuite* dans cette partie que les Arabes laissèrent en dehors de leur enceinte, et qui s'étend jusque sur les bords du canal et du lac *Mareotis*. On juge, par cet abandon qu'en firent les conquérans, qu'elle fut dépeuplée et ruinée la première : aussi n'offre-t-elle qu'un vaste champ de débris, parsemé de quelques collines, bien plus nu que l'intérieur de la cité Sarrasine ; et l'on n'y trouve que bien peu de monumens remarquables. Cependant ces tas de décombres figurés sur le plan marquent bien *la ville antique*, et font juger, au simple coup-d'œil, qu'elle s'étendoit jusque là. La suite des autorités que nous apporterons continuera de fortifier cette preuve.

La formation de ces collines, que nous aurons souvent à considérer, et que l'on prendroit d'abord pour des *dunes*, s'explique, dans plusieurs cas, par l'existence de quelque grand édifice successivement ruiné, réparé ou rebâti ensuite, pour être encore renversé, démoli et fouillé jusque dans ses fondemens, mais plus généralement par la destruction successive des *îles de maisons* qui formoient les rues d'Alexandrie. On conçoit comment cet effet a pu se produire, et pourquoi aussi les monticules éloignés de l'enceinte Arabe, fouillés depuis plus long-temps, sont plus méconnoissables. Il paroît cependant que, lorsqu'on fonda Alexandrie, on ne prit pas la peine (et c'eût été effectivement une trop grande et trop inutile entreprise) d'aplanir les fortes inégalités de ce sol rocailleux ; car plusieurs des collines de l'ancienne ville ont pour base des bancs de cette pierre calcaire arénacée, composée de fragmens hétérogènes et susceptibles de se détruire par l'effet de l'air et sur-tout des pluies. Ces eaux en délaient et entraînent les parties les plus friables, et contribuent de plus en plus à effacer les ruines dans cette espèce de désert que nous découvrons devant nous au sud-ouest. C'est-là aussi, ce me semble, l'origine des sables que l'on voit dans ces plaines comme sur le bord de la mer.

GRANDE RUE LONGITUDINALE. — PORTE CANOPIQUE.

Le premier objet remarquable que nous rencontrons parmi ces collines, à peu près au milieu de cette ligne qui s'étend de la mer au sud-est (1), est une dépression de terrain représentant une espèce de fossé que nous croyons être une ancienne rue de la ville Grecque, et qui va jouer un rôle important dans tout ce qui suivra. Elle se dirige de *l'est-nord-est* à *l'ouest-sud-ouest*, en suivant un espace tantôt libre d'un côté, tantôt bordé de l'autre par un premier front de l'enceinte Arabe, au

(1) Voyez planche 84, É. M. Ce point est marqué V sur le plan d'Alexandrie restituée.

rétrécissement de laquelle cette rue aura servi de limite naturelle dans cette partie : mais le plus souvent ce même espace est dessiné à droite et à gauche par des monticules remarquables de décombres. L'axe entre ensuite dans cette enceinte, sort par la porte des catacombes, dont les Sarrasins auront conservé l'ouverture habituelle, et aboutit dans la mer, il est vrai, mais par sa seule extrémité, et il faut considérer que, suivant Strabon, la ville n'avoit que *près* de trente stades de longueur; que la côte, dans cette partie, a été prodigieusement corrodée, et que cette rue pouvoit, par conséquent, se joindre à une autre qui traversoit *Necropolis*, et qui s'est successivement reculée et conservée dans ce chemin, qui longe aujourd'hui la crête des catacombes (1).

Je ne prétends pas donner à ces conjectures plus d'importance qu'elles n'en méritent : j'ai voulu faire ces restaurations plutôt suivant la *lettre* des auteurs, afin de les accorder entre eux et avec le reste de leurs descriptions, que d'après les mouvemens du terrain et d'autres traces qui n'étoient pas susceptibles de se conserver. Mes dernières remarques sont donc seulement utiles pour que les mesures les plus longues, que Diodore va bientôt nous donner, puissent se prolonger assez directement dans le faubourg de *Necropolis*. Ainsi j'observerai encore que le parallélisme de mon tracé avec la rue actuelle de la porte de Rosette est une condition indispensable relativement à tout ce qu'on sait ou qu'on retrouve du plan d'Alexandrie antique, et à cet autre front des murailles Sarrasines qui s'étend de la pointe du fort triangulaire jusqu'après la porte de la *Colonne*. Il est vraisemblable en effet que les Arabes auront fondé cette dernière partie de leur enceinte sur une rue parallèle aux autres, puisqu'on sait qu'elles étoient toutes parallèles entre elles.

C'est sur la direction que j'ai choisie pour la grande rue longitudinale, et à peu de distance de son origine, que nous trouvons des massifs de ces collines dont j'ai parlé, qui pouvoient appartenir à l'enceinte Grecque, au faubourg et à la porte de Canope. Les positions respectives de ces derniers objets résultent de l'examen des dimensions et de la distribution de la ville Grecque, que cette dépression de terrain va nous donner occasion de connoître, ainsi que l'enceinte Arabe, à mesure que nous la rencontrerons. Cet espace, qui environne le point de départ où nous sommes, a été entièrement laissé en dehors, abandonné et démoli, lorsque les Arabes ont rétréci la ville de moitié du côté du lac *Marcotis*, et la dépression du terrain se sera conservée par cette raison, et suivant l'explication que j'en ai donnée tout-à-l'heure, à l'occasion des traces d'îles de maisons. Il y a même un chemin fort remarquable qui la suit exactement, sauf quelques écarts occasionnés par l'établissement de l'enceinte Arabe, et les habitudes qui en ont été la conséquence.

Suivant Strabon, « toute la ville étoit divisée en rues où les chevaux et les chars » pouvoient circuler, et il y en avoit deux très-larges qui avoient plus d'un jùgère » d'ouverture [105]. » Il désigne ensuite plus particulièrement la direction de ces deux rues, lorsqu'après avoir dit « qu'elles se coupent à angles droits dans leur

(1) On le voit sur les planches 31, A., et 84, É. M.

milieu », il ajoute ailleurs « que l'une d'elles s'étend en longueur depuis *Necropolis* » jusqu'à la porte Canopique [106] » ; et, selon Diodore, « elle étoit environnée » de temples et de maisons magnifiques. » C'est de celle-ci que nous allons nous occuper plus particulièrement. D'abord, nous venons de voir sa largeur et sa magnificence; et l'on sent le bel effet que son alignement produisoit, puisque, cette rue et la grande rue transversale se coupant à angles droits, les portes de *Necropolis* et de Canope devoient être vues d'un bout à l'autre.

En effet, la dépression actuelle du terrain satisfait à toutes les conditions que je viens de rapporter. Il ne nous manquera plus que de déterminer les masses des deux portes antiques, ou du moins de celle de Canope, la seule que citent les anciens. Nous verrons que celle-ci devoit être à peu près où je l'ai supposée. Quant à celle de *Necropolis*, on ne retrouve aucun monceau de ruines qu'on puisse présumer lui appartenir; circonstance qui s'accorde avec l'hypothèse qu'elle a été détruite par la mer.

Sur la longueur de cette rue et celle de la ville, Strabon nous apprend que « le sol d'Alexandrie a la forme d'une chlamyde dont les côtés, qui s'étendent » en longueur, sont baignés par les eaux (du *Marcotis* et de la mer), et ont près » de trente stades [deux mille huit cent cinquante toises] de diamètre. » Or il est évident qu'on peut appliquer à la rue ce qu'il dit de la longueur des côtés de la ville. On verra même que Diodore fait cette rue encore plus longue. Josèphe, de *Bello Judaïco*, donne aussi à la cité trente stades de longueur. Or, en partant de la limite où nous sommes, et qui est indiquée d'une manière sûre par la cessation des décombres, les trente stades portent le compas un peu au-delà du canal navigable qui communiquoit du *Marcotis* dans le port *Kibôtos*, et au-delà duquel nous savons, par Strabon, que la ville s'étendoit.

Diodore donne à la rue ou grande place indistinctement, et d'une porte à l'autre, une longueur de quarante stades (1); mais il est constant que cet auteur se servoit d'un stade plus court que ceux de Strabon et de Josèphe. Le temps peut avoir amené ces différences avec beaucoup d'autres [107].

Achillès Tatiüs, d'Alexandrie, fait dire au héros de son roman que les habitans, en parcourant cette rue, sembloient entreprendre un voyage; tant sa perspective étoit longue [108]!

PREMIER ET SECOND AQUEDUCS SOUTERRAINS.

En suivant la ligne sinueuse qui nous guide maintenant dans la partie moyenne de la ville d'Alexandrie, on traverse d'abord un premier canal souterrain, puis un second qui se trouve au milieu des collines qui bordent le *khalyg* au nord. Ces monticules sont des masses de roche calcaire de même espèce que celles qui règnent vers la côte. Ces sommets de rocher, apparens dans presque toute leur étendue, sont recouverts d'un sol de décombres; ce qui a pu faire penser à ceux qui ne les ont observés que légèrement, qu'ils étoient uniquement formés de ruines entassées les unes sur les autres.

(1) *Biblioth. hist.* lib. xvii.

Nous ne parlerons pas en détail de l'objet de ces aqueducs, et je me borne à les décrire à mesure que nous les rencontrons sous nos pas, afin de ne pas trop interrompre le tableau de la forme et des dimensions de l'ancienne ville, dont nous venons de commencer à prendre connoissance dans l'article précédent.

Corneille le Bruyn dit que « les citernes d'Alexandrie se remplissoient encore » de son temps (1) par un conduit souterrain qui étoit hors de la porte de Rosette, et qui, à un quart de lieue environ de la ville, prenoit son eau dans le canal d'Alexandrie. » C'est le premier de ceux que nous examinons; il est aujourd'hui absolument oblitéré et abandonné. Il part du grand canal un peu à l'amont du troisième pont.

Il y en avoit encore un plus grand nombre autrefois; mais les uns sont engorgés, et les autres n'aboutissent plus qu'à quelques jardins.

Celui de ces aqueducs qu'on voit entre le second et le troisième pont du grand canal d'Alexandrie, est d'ouvrage Romain ou Grec. Il est très-étroit, et il étoit évidemment destiné à porter les eaux dans la partie de la ville ancienne vers laquelle il se dirige. Il est visible qu'il sort de ce canal qui amène actuellement le Nil à Alexandrie. Il n'a que cinq à six pieds de largeur. La partie inférieure des pieds-droits est revêtue en grosses pierres de taille, par assises réglées; et la supérieure, en briques antiques. Cet ouvrage étoit probablement recouvert par une voûte en briques : aujourd'hui il est découvert dans une longueur de cinquante pas, au bout de laquelle on voit que son lit est encore plus étroit et n'a que deux pieds de largeur. Cette partie n'est pas couverte en berceau, mais en toit formé par des briques mises successivement en saillie les unes sur les autres, les deux dernières se joignant au sommet du triangle que présente la section de cette espèce de voûte.

On voit que cet ouvrage a été réparé en partie par les Sarrasins; mais on distingue bien aussi les deux mains, c'est-à-dire, la réparation Arabe et la construction primitive et antique. Le ciel du canal n'est pas ouvert ailleurs que dans cet endroit; mais on reconnoît fort bien sa direction, et l'on sait qu'elle aboutit à l'ancienne ville des Arabes.

Les petites ouvertures carrées qu'on aperçoit à la partie supérieure de tous ces aqueducs, sont des puisards plus grands à l'origine que dans le reste de la longueur du conduit. Ils servoient à descendre dans ces souterrains pour les nettoyer, et à y puiser de l'eau quand ils étoient remplis par la crue du Nil. L'embouchure de quelques-uns est murée. On rompoit autrefois cette séparation, ou celle que formoit simplement la digue du canal principal, lorsque l'eau du Nil s'étoit suffisamment élevée; cette opération étoit accompagnée de très-grandes cérémonies; ensuite, les citernes auxquelles les aqueducs conduisoient étant remplies, on rétablissoit la barrière, et les eaux continuoient à couler vers la mer.

Il y a encore, comme nous le verrons, deux autres aqueducs parallèles à ceux-ci, et dont le dernier est le prolongement du canal du Nil sous la ville Arabe.

(1) En 1700.

GRANDE RUE TRANSVERSALE.
FORME ET DIMENSIONS DE LA VILLE ANTIQUE.

A mesure qu'on parcourt ces collines dont j'ai parlé au commencement de l'article précédent, on rencontre plusieurs lignes de dépression qui les traversent à peu près perpendiculairement à la grande rue longitudinale et vers son milieu, en se dirigeant des environs du *môle ruiné* (1) et des *ports du fleuve* (2) sur la partie plate du *grand port*, où se trouvoient les apostases et autres établissemens maritimes. Il y en a une sur-tout, fort remarquable, qui remplit toutes ces conditions. Elle part du fond de la grande anse de l'ancien port du fleuve, à côté du *môle antique*; elle suit à peu près la partie découverte du second aqueduc parallèle qui conduisoit vers ces établissemens de commerce, la partie voûtée de ce même aqueduc, et sa dépression très-marquée à travers les monticules; elle coupe la grande rue longitudinale justement au milieu, et en est coupée elle-même à peu près semblablement; elle passe, sur sa droite, au pied du fort *Crétin*, emplacement d'un grand édifice antique, et, sur sa gauche, auprès du *palais ruiné* (3); elle rencontre plus loin une grande butte qui a pu appartenir à une porte de ville (celle de la Lune), longe le *Cæsarium*, et tombe ensuite sur le commencement de la partie du grand port appelée *Posidium*, vers la droite, en ayant l'*Emporium* à gauche; elle coupe d'abord l'enceinte Arabe au point où celle-ci commence à s'élargir au sud, et elle la traverse au nord sur le bord du grand port, dans une partie où nous avons reconnu que les murailles Sarrasines avoient été construites sur d'anciens fondemens de quais; enfin elle est parallèle, comme la grande rue longitudinale, à toutes les enceintes de jardins, masses de villages et autres propriétés voisines de la porte de la Colonne; elle l'est aussi à une autre rue qui a dû passer par cette porte et par *Bâb el-Bahr*, ou porte de la mer.

Je présume que tel est l'emplacement de la seconde des deux larges rues de Strabon et des autres auteurs, lesquelles se coupoient à angles droits dans leur milieu. Leur dépression n'est pas par-tout, il est vrai, aussi parfaitement marquée que celle que nous trouverons à la rue longitudinale intérieure de l'enceinte Arabe, vers la porte de Rosette; mais c'est parce qu'elles n'ont pas été aussi longtemps conservées que celle-ci par les Sarrasins, et que les parties du sol abandonnées par eux ont été constamment fouillées et effacées. Au surplus, cette direction de la grande rue transversale remplira aussi bien les conditions qui vont encore se développer successivement que celles qu'on a déjà vues.

D'abord nous savons que cette rue avoit la même largeur de plus d'un jûgère, un plèthre de cent pieds, qu'avoit sa perpendiculaire. On verra, par la forme de la *chlamyde* appliquée au terrain, que le *maximum* de la largeur de la ville se trouvoit sur l'emplacement de cette rue, à laquelle il faut, par conséquent, donner pour longueur la mesure de la largeur de cette ville. Or Josèphe dit « qu'Alexandrie n'a pas moins de dix stades [neuf cent cinquante toises] de » largeur »; ce qui donne la longueur de la rue transversale à dix stades. La

(1) Pl. 84, É. M.

(2) Pl. 31, A.

(3) Pl. 84, É. M.

considération de l'intersection des deux rues par leur milieu environ est ici d'une grande importance pour la détermination de l'emplacement *bâti* de l'ancienne ville, comme elle l'a été pour la fixation de ses limites *est* et *ouest*, et de la longueur de l'autre grande rue : car, dans le sens de la largeur de la ville, la première moitié de la rue transversale aboutit bien au grand port, et la seconde, aux bornes des collines de décombres; et toutes les deux se coupent bien dans le centre de la *masse bâtie* de la cité antique. Le reste de la distance, depuis ces bornes des monticules jusqu'aux ports du fleuve, a toujours été un terrain libre, quoique plus couvert autrefois par le lac *Marcotis*, distribué en jardins et parsemé peut-être de quelques petits faubourgs dont il reste très-peu de vestiges.

Je remarque à cette occasion que le second aqueduc, en partie *découvert*, a dû servir aux Grecs et à ces faubourgs ou parties de la ville élargie, sous le Bas-Empire, pour embarquer les marchandises et communiquer avec l'anse des ports du fleuve, parce que les dix stades de largeur de la ville proprement dite n'atteignoient pas ces ports. C'est effectivement à partir de l'extrémité de ces dix stades que le canal commence à être transformé en aqueduc *voûté*, pour conduire l'eau du Nil dans Alexandrie.

Philon nous peint le bel effet de cette rue, lorsqu'il dit, dans ses *Discours contre Flaccus*, qu'on rapportoit par le lac les armes saisies dans l'intérieur de l'Égypte; qu'on les débarquoit aux ports du fleuve; que les chariots et les bêtes de somme qui les transportoient formoient de longues files sur une ligne d'environ dix stades, qui se trouvoient entre les ports du fleuve et l'arsenal, dans le quartier des palais. Achillès Tatiüs fait aborder le héros de son roman à Alexandrie par le lac *Marcotis*, et conséquemment aux ports du fleuve. Il lui fait dire : « En entrant dans Alexandrie par la porte du Soleil, mes yeux » furent agréablement frappés de la beauté de cette ville : car, depuis cette » porte jusqu'à celle de la Lune, on voyoit, de part et d'autre, des rangs de » colonnes; et au milieu étoit une place *traversée* par une longue rue. » Elle étoit donc plus large que la rue qui la traversoit [109]. On devine aisément le beau coup-d'œil que ces deux rues, qui se croisoient, devoient offrir, sur-tout à leur intersection, par leur décoration et la perspective de leurs extrémités sur les ports du lac et de la mer, et sur les portes des longs faubourgs de *Nicopolis*, ou, au moins, de *Necropolis*. De cette intersection résultoit une grande place que Tatiüs vient d'agrandir encore, et dont Diodore dit « qu'elle est dans le » milieu de la ville; qu'elle est admirable par sa forme et par sa grandeur : car, » allant, par la communication de deux rues, d'une porte à l'autre de la ville, elle » est, en ce cas, de la longueur de quarante stades sur la largeur d'un arpent dans » son milieu [110]. Alexandre, en traçant le plan de la ville, ajoute-t-il, eut » attention que les vents du nord pussent enfler *toutes* les rues [111], pour les » rafraîchir; et, en effet, ces vents, ayant traversé toute la largeur de la Méditerranée, apportent dans Alexandrie une fraîcheur très-agréable et très-salutaire. » Il *l'enferma* de murailles qui n'étoient pas moins admirables par leur extrême » solidité que par leur étendue prodigieuse; car, comme elle est bornée au midi

» par le grand lac, et au septentrion par la mer même, les murs des deux autres
 » côtés ne laissent en leur milieu qu'une *entrée assez étroite*, et qu'il est très-aisé de
 » défendre. La ville ressemble, de ces deux côtés, à une cuirasse (1) dont le bas
 » vient aboutir de part et d'autre à une *place* (2) située dans le milieu [112]. »
 Strabon, de qui Diodore a beaucoup emprunté dans ce passage, détaille davan-
 tage sa description : il dit que la ville offre des commodités de toute espèce; il
 peint sa position entre deux nappes d'eau communiquant, pour le commerce,
 aux deux continens opposés, l'Afrique et l'Europe; sa surface rafraîchie par les
 vents étésiens et ayant la forme d'une *chlamyde*, &c.

Pline décrit plus spécialement, mais d'une manière encore trop concise et trop
 obscure, la forme de ce manteau appliquée au plan d'Alexandrie. « L'architecte
 » lui donna, dit-il, la figure d'une *chlamyde* Macédonienne, dentelée dans son
 » contour, et se prolongeant en pointe à droite et à gauche. » Plutarque vient
 ensuite, et s'exprime ainsi : « Les architectes tracèrent une enceinte en forme de
 » *croissant*, dont les deux bras longs et droits renfermoient tout l'espace compris
 » dans cette enceinte, en forme d'un manteau à la macédonienne, qui va peu
 » à peu en s'étrécissant également (3). »

On reconnoît d'abord à ces deux prolongemens en pointe, ou bras longs et
 droits, les deux entrées étroites de Diodore de Sicile et l'extension *des côtés*, que
 Strabon a figurée ci-dessus, p. 59. Mais j'avoue que je ne vois que cet allongement
 qui soit certain, et encore sans que la forme en soit bien déterminée. Le reste du
 contour l'est beaucoup moins. La *chlamyde*, soit qu'elle fût Grecque ou Macé-
 donienne, soit qu'elle fût civile ou militaire, étoit un *carré long* : on ne peut supposer
 qu'elle doive être complètement *développée ici*; car il faudroit inscrire entièrement
 ce parallélogramme déployé dans une ellipse parfaite, pour trouver tous les *arrondis-
 semens* et prolongemens qui sont indiqués par nos quatre auteurs; et alors pourquoi,
 le quadrilatère étant ainsi totalement défiguré, auroit-on nommé la *chlamyde* comme
 ayant servi de patron, plutôt qu'une ellipse allongée en pointe! Je crois donc que,
 pour entendre ces descriptions, il faut supposer au manteau antique la forme qu'il
 a lorsqu'il est *posé sur le corps*, comme on le voit dans toutes les figures antiques;
 c'est-à-dire, agrafé sur la poitrine, les extrémités d'abord retroussées sur les bras et
 tombant à terre, puis relevées en les tirant en longueur pour étendre les triangles
 qu'elles forment, et appliquer le tout sur un plan. Dans cet état, ce vêtement a
 une forme particulière qu'on peut désigner comme type caractéristique et remar-
 quable d'un objet d'imitation. C'est à peu près suivant cette figure que j'ai fait
 varier les contours de l'enceinte d'Alexandrie, en prenant la longueur et la largeur
 de trente et de dix stades donnés pour limites, et m'astreignant à quelques autres
 conditions de rigueur, comme de faire partager la ville en quatre parties égales
 par ses deux rues principales, de suivre les mouvemens du terrain, et de conserver
 dans l'enceinte les lieux importants qui ont dû nécessairement y être renfermés.

(1) L'abbé Terrasson a sans doute employé ce mot, parce que la *chlamyde* dont il s'agit ici, et qui servoit aux jeunes gens, aux voyageurs et aux chasseurs, étoit aussi un manteau militaire propre à la défense.

(2) On verra plus tard qu'il faut également entendre ici *une rue*.

(3) Traduction d'André Dacier.

Il suffisoit de trouver à peu près le *galbe* de la chlamyde et de l'enceinte de la ville; car les lignes intermédiaires de raccordement entre les extrémités des deux axes sont indéterminées, ainsi que les proportions particulières et de détail de ce manteau *Macédonien* que nous ne connoissons pas d'une manière certaine [113].

Je n'ai donc fait ces recherches que comme objet de pure curiosité, et je n'ai tracé cette figure sur le plan d'*Alexandrie restituée* que pour donner une idée de la forme que pouvoit avoir la ville des Macédoniens [114].

D'après ce que vient de dire Diodore de la direction *nord* et *sud* de toutes les rues *transversales*, il est permis de conjecturer, comme on peut le voir, que la distribution intérieure d'Alexandrie avoit la forme d'un échiquier. Nous pouvons aussi maintenant, pour achever de faire connoître l'ancienne ville, chercher sa circonférence et donner un aperçu de sa surface; mais, comme, dans la figure que j'ai adoptée pour l'enceinte primitive d'Alexandrie, plusieurs élémens sont incertains et arbitraires, comme la ville reçut beaucoup d'extension à diverses époques (et on le voit par ses vestiges), comme enfin cette enceinte fut plusieurs fois ravagée et détruite, notamment sous Aurélien, au rapport d'Ammien Marcellin, il est inutile de calculer rigoureusement la superficie de cette figure. Il est plus intéressant de voir comment les anciens l'ont évaluée dans un certain temps; cela donnera également une idée suffisante de l'immensité de l'établissement d'Alexandre dans ces siècles reculés; et encore faudra-t-il, pour le comparer aux principales villes antiques et modernes, y ajouter par la pensée toutes les portions de surface comprises entre les limites des décombres et la figure de la chlamyde; plus, les parties maritimes à l'est, à l'ouest, et jusque dans l'île *Pharos*.

Quinte-Curce dit « qu'Alexandre, embrassant tout l'espace qui se trouvoit entre » le lac et la mer, fixa le circuit des murs de la ville à quatre-vingts stades [115] »; or, d'après ce que nous avons vu, un parallélogramme construit sur la longueur et la largeur de la ville auroit juste quatre-vingts stades [sept mille six cents toises] de développement, et trois cents stades [deux millions sept cent sept mille cinq cents toises] carrés d'étendue superficielle. Il paroît que c'est une espèce de *quadrature* de la chlamyde, que Quinte-Curce a rapportée ou faite lui-même, et qui étoit fondée sur les deux dimensions connues. C'étoit un calcul *en gros* qui compensoit les inégalités des contours et de la forme auxquelles on n'avoit point égard en détail, dans cette *mesure linéaire* d'un circuit, vu que ces contours étoient à peu près ceux d'une ellipse, et que l'allongement vers les deux portes de Canope et de *Necropolis* y apportoît une augmentation considérable dont il falloit tenir ainsi quelque compte. Je crois donc qu'en conséquence de toutes ces observations, notamment de celles qui sont relatives aux diverses manières de considérer les limites de la ville proprement dite, et d'après les remarques consignées [116], on ne doit point rejeter la mesure de Pline qui porte la circonférence à quinze mille pas [onze mille trois cent quarante toises], et la surface à six millions vingt-sept mille neuf cent dix-huit toises soixante-quinze centièmes, si l'on carre le parallélogramme semblable à celui de Quinte-Curce : mais, dans ce cas, il n'est pas douteux que Pline n'eût compris dans son développement *toutes les habitations* ou bâtimens

bâtimens voisins de *Nicopolis*, ceux des bourgs de *Pharos*, et même d'une partie de *Necropolis*.

Une chose assez remarquable, c'est que, si l'on rabat sur le plan d'Alexandrie antique les quatre angles du quadrilatère circonscrit à la chlamyde, qui ont donné la superficie de deux millions sept cent sept mille cinq cents toises déduites du texte de Quinte-Curce, ils couvriraient assez bien, toute compensation faite au simple coup-d'œil, la surface entière des décombres qui se trouvent sur la partie continentale de la ville, sans y comprendre *Necropolis* et *Nicopolis* proprement dites. J'étois donc doublement autorisé à faire ma première quadrature, que j'appellerai celle de Quinte-Curce, de la manière que je l'ai établie : elle donne à Alexandrie une assez belle surface de ville du premier ordre.

Quant à la seconde quadrature, celle de Pline, il est encore à remarquer que la circonférence totale de quinze mille pas est parfaitement la même que celle de Rome, à l'époque où Aurélien l'avoit entourée de murs. Il n'est donc pas surprenant que les anciens et les modernes aient si souvent avancé qu'Alexandrie pouvoit le disputer en étendue à Rome même. On peut maintenant comparer la superficie que je leur suppose à l'une et à l'autre, d'après Pline, avec celle des principales villes de l'Europe. Paris a cinq millions neuf cent quatre-vingt mille cinq cent soixante-dix toises carrées; Londres, quatre millions deux cent soixante-quatre mille; Berlin, trois millions quatre cent soixante-dix mille huit cent soixante; Vienne, trois millions cent soixante-onze mille huit cent cinquante; et Rome moderne, un million neuf cent vingt-six mille deux cent trente seulement. Mais *Memphis*, à l'enceinte de laquelle, suivant Diodore de Sicile, Uchoréus, son fondateur, donna cent cinquante stades de tour, surpassoit de beaucoup en grandeur toutes ces villes anciennes et modernes. Ces cent cinquante stades, en prenant toujours la même valeur pour chacun, font quatorze mille deux cent cinquante toises, tandis qu'Alexandrie n'en avoit, même en comptant tout d'après Pline, que onze mille trois cent quarante de circonférence. Quoiqu'il en soit de cette mesure de cent cinquante stades qui donneroit l'infériorité à Alexandrie, mais qui est peut-être exagérée par Diodore, cette dernière ville excédoit Paris en surface d'une quantité notable. Que sera-ce si l'on ajoute aux édifices que Pline avoit déjà compris dans son calcul, ces villes, ces bourgs, ces villages, ces maisons de plaisance, tous liés entre eux, et dont on aperçoit encore tant de vestiges depuis *Chersonesus* jusqu'à *Canope*, sur les bords de la mer et du lac *Marcotis*!

On trouvera encore une dernière image de l'immense étendue, sur-tout en longueur, de la ville des Ptolémées, dans la description minutieuse qu'Athénée a conservée de la pompe du couronnement de Philadelphie. Cette espèce de procession, alongée peut-être par l'exagération du narrateur, suppose néanmoins, comme les triomphes des Romains vers la fin de la république, un développement très-considérable dans l'intérieur de la ville qui en étoit le théâtre. Le cortège employa tout un jour à défiler par la grande rue d'Alexandrie; et Athénée, dans son interminable description, ne parle que de la pompe de Bacchus, tandis que les autres

dieux, en grand nombre, de même qu'Alexandre et le père et la mère du prince couronné, avoient chacun la leur. On y comptoit plus de douze cents chars, cinquante-sept mille six cents hommes d'infanterie, et vingt-trois mille deux cents de cavalerie pour l'escorte.

TROISIÈME AQUEDUC. — COLONNE DE DIOCLÉTIEN.

Après l'emplacement de la grande rue transversale, on franchit le troisième canal souterrain, qui n'offre rien de particulier à observer que sa ressemblance parfaite avec le premier des quatre, qui subsistent. Il nous a paru avoir la même largeur de deux pieds.

L'objet le plus remarquable que l'on rencontre dans cette vaste surface méridionale de la ville, et en même temps le plus magnifique, sans contredit, de tous ceux que présente non-seulement Alexandrie, mais encore la plus grande partie de l'Égypte [117]; plus beau par la pureté de sa forme dans une si grande masse, et aussi étonnant sans doute, par la difficulté de son érection en trois pièces différentes, que les plus grands obélisques de Thèbes ou de Rome; c'est la colonne (1) connue jusqu'à présent sous le nom de *Pompée*, à qui on l'attribuoit communément, sans autre motif apparemment que le souvenir de la mort que cet illustre Romain trouva en Égypte. On savoit que cette colonne avoit dû porter une statue à son sommet; et il a suffi du rapprochement facile d'un fait historique connu de tout le monde pour faire rapporter à cet événement tragique l'établissement de ce monument, comme on fit pour les prétendus bains et obélisques de Cléopâtre. Cette colonne est non-seulement le premier objet qui frappe la vue et excite l'étonnement lorsqu'on parcourt le sol d'Alexandrie, mais de loin elle domine la ville, les minarets, les obélisques, et le château du phare : elle sert en mer de reconnaissance aux vaisseaux, et guide les Arabes dans les plaines non moins vastes et nues du désert.

Quoique M. Norry en ait fait une description spéciale, dans laquelle il donne toutes les dimensions de ce colosse, qu'il me soit permis d'en citer ici les principales. On ne peut parler d'un objet aussi étonnant sans rappeler les traits essentiels qui constituent ce caractère par lequel il nous frappe. De plus, ces dimensions nous serviront dans les remarques que nous aurons à faire, et qui se borneront à celles que nous n'aurons pas trouvées ailleurs.

Ce monument a vingt-sept mètres soixante-quinze centimètres de hauteur totale; et le fût, d'une seule pièce (sauf la petite base dont il sera question ci-après), vingt mètres cinquante centimètres : son diamètre est de huit pieds quatre pouces, au *maximum* du renflement. D'après les dessins exacts qu'on en a donnés, ce fût est d'ordre dorique. C'est la seule pièce des trois qui soit d'un goût assez pur et par conséquent antique. Le chapiteau, et sur-tout le piédestal, trop courts, ont évidemment été ajoutés *après coup*. La base, qui est aussi d'un autre morceau lié au fût, a son socle beaucoup trop élevé; et, par l'habitude que l'œil a de la joindre à ce fût dans l'estimation de la hauteur des ordres, elle contribue sans doute,

(1) Voyez pl. 34, A. vol. V.

avec la forme corinthienne du chapiteau et l'isolement de la colonne, à faire paroître celle-ci d'une proportion plus légère que le dorique. C'est du moins l'impression qu'elle nous a faite sur les lieux, et qui est encore assez sensible dans la vue perspective de la planche 34. On n'est pas même très-frappé de la grandeur absolue de tout le monument, lorsqu'on le voit à quelque distance; mais, dès que l'on commence à pouvoir le comparer à soi-même, ou à quelque autre objet peu éloigné, on se sent comme accablé de sa masse majestueuse. On peut encore se procurer une partie de ces illusions en cachant et découvrant successivement le bas de la planche 34. Le chapiteau n'est qu'ébauché, comme ce dessin l'indique.

Ce seroit ici le lieu de présenter quelques considérations sur la nature et la grandeur du travail mécanique pour manier le pesant monolithe du fût de cette colonne, et lui donner, malgré cette difficulté et celle qui provenoit de la dureté de la matière, un galbe et un poli si parfaits: mais nous avons déjà fait de semblables réflexions à l'occasion des obélisques. La seule différence importante à noter ici, c'est que la délicatesse du profil générateur de la colonne, destiné à produire une surface de révolution bien pure, sans pourtant faire tourner ce corps si lourd, rendoit l'exécution de cet ouvrage bien plus difficile que celle des surfaces planes du plus grand obélisque. Ce n'est que pour faire mieux apprécier cette circonstance que j'ai calculé *exactement* le poids des différentes parties du monument. J'ai trouvé que le fût pesoit deux cent quatre-vingt-neuf mille huit cent soixante-neuf kilogrammes cinquante-quatre centigrammes; le chapiteau, quarante-sept mille neuf cent cinquante-un kilogrammes soixante-dix-neuf centigrammes; la base, cinquante mille cinq cent soixante-sept kilogrammes soixante-dix centigrammes; et le piédestal, cent soixante-deux mille cent trois kilogrammes dix-neuf centigrammes.

Larcher trouve, il est vrai, dans sa traduction d'Hérodote (1), le poids d'un monolithe Égyptien de trente-sept millions trois cent trente-six mille deux cent cinquante livres: mais, outre qu'il a exagéré de près d'un tiers, en portant la pesanteur spécifique de granit à deux cent cinquante livres, au lieu de cent quatre-vingt-six livres environ, cette prodigieuse masse, qui surpasseroit encore de beaucoup toutes celles de cette espèce que la main des hommes a osé mouvoir et façonner, ne pourroit néanmoins ravir à notre admirable colonne le genre de supériorité que nous venons de lui reconnoître. Non, il n'y a que des peuples avancés dans les arts et les sciences, doués en même temps du goût le plus épuré, comme les Grecs et les Romains, et succédant à un peuple géant, tel que les Égyptiens, qui aient pu allier ainsi les perfections du beau idéal aux formes les plus colossales.

Le fût est altéré près de la base, du côté du sud-est ou du désert, d'où est prise la vue perspective. Cette dégradation règne, *d'après ce dessin*, sur une bonne partie de la hauteur de ce côté: mais elle est plus marquée aux deux extrémités du fût, sur-tout dans celle d'en bas, sur une hauteur de cinq mètres; et la fêlure ou cassure

(1) Tome I.^{er}, note 496.

est encore plus profonde dans la circonférence de sa partie inférieure (1). Cette corrosion est due à la différence qu'on observe entre l'humidité et la fraîcheur des nuits à Alexandrie, et la chaleur, souvent même la sécheresse du milieu du jour. Quoiqu'il ne gèle point en Égypte, cette différence de température est assez grande et assez rapide pour faire déliter les pierres les plus dures aussi-bien que dans nos climats. Les vapeurs sont répandues avec plus d'abondance dans la partie la plus basse de l'atmosphère; elles se dissipent plus brusquement du côté de l'est, qui est plus sec à Alexandrie, et du côté du midi, qui est plus chaud. Or on vient de voir que c'est du côté du sud-est, et dans une hauteur reconnue pour être celle où ce phénomène a généralement lieu sur ce territoire, que cette corrosion se montre. On conçoit, au surplus, comment cette évaporation subite et chaque jour répétée fait éclater peu à peu le granit lui-même, d'une manière analogue, en petit, à l'effet si prompt de la gelée et du mauvais temps dans nos climats [118].

La colonne penche sensiblement vers l'ouest. Cette inclinaison est de dix-neuf centimètres [sept pouces], et paroît due aux travaux faits à diverses époques sous le piédestal, et que nous allons examiner (2). Le dessous de la colonne a été construit de la manière la plus grossière. Des blocs de pierre de toute espèce, et de toute sorte de formes et de dimensions, y sont placés sans aucun ordre. On y trouve même des troncs de colonne disposés horizontalement, et un morceau verticalement. Les pierres des angles de cette maçonnerie sont dérangées et brisées. On y voit encore l'enclave des queues d'aronde en fer ou en bronze qui les lioient. Un de ces blocs angulaires (3) est un beau morceau d'albâtre dont les hiéroglyphes sont extrêmement nets, et se trouvent placés, de même que la pierre, sens dessus dessous. Ce fragment ainsi sculpté est d'une espèce rare en Égypte, et sur-tout dans les ruines d'Alexandrie [119].

On voit dans l'enfoncement de la même maçonnerie (4) un bloc aussi remarquable par sa position que par sa nature; car il soutient presque seul la colonne. C'est un tronçon d'obélisque renversé, d'une espèce de poudingue, ou plutôt brèche siliceuse, grisâtre, dont les cailloux ou morceaux anguleux logés dans la pâte sont de différentes couleurs. C'est le seul obélisque de cette espèce que nous ayons vu en Égypte [120]. On peut remarquer que ce système de support et le genre de la maçonnerie d'entourage sont semblables à ce que nous avons vu sous l'obélisque du *Cæsarium*. Ici, l'on a renversé le tronçon d'obélisque pour qu'il fît l'office d'un pieu parfaitement enveloppé par cette maçonnerie qui le supportoit, en quelque sorte, par frottement, à cause de son amincissement par le bas. Il présentoit en même temps plus de surface pour recevoir la colonne par l'excès de sa largeur dans le haut. La maçonnerie supérieure que nous voyons, peut et paroît avoir été retouchée à diverses époques : mais il est impossible qu'on ait jamais démoli une grande partie de celle du dessous, qui descend vraisemblablement très-bas, ainsi que l'obélisque; car alors tout le

(1) Il y a d'ailleurs de l'exagération dans le haut du dessin, comme on a eu soin de le dire dans l'explication de la planche 34.

(2) Voyez les quatre figures à gauche de la planche 34.

(3) Voyez sa position, fig. 8, et son dessin en grand, fig. 9.

(4) Fig. 2.

monument seroit tombé. Or il est évident, par toute la description qui précède, qu'on a tenté, à diverses époques, de faire cette démolition, soit totale, soit seulement de la maçonnerie supérieure d'entourage, puisqu'on voit que des pierres ont été arrachées et ont laissé à découvert le support du milieu. Pococke, qui l'avoit vu à nu dans un premier voyage à Alexandrie, dit qu'à son retour on avoit réparé le massif de maçonnerie, de manière que la retraite inférieure servoit de banc pour s'asseoir. Les Français l'ont trouvé démoli de nouveau, et dans l'état où nous le voyons ici.

Toutes ces tentatives s'expliquent parfaitement, ou par la simple curiosité qu'on a eue de voir le système de fondation d'un monument si étonnant, ou par le préjugé des Arabes, qui croient que des trésors sont enfouis dans tous les édifices antiques, et qu'ils sont le motif de l'empressement des Européens à les visiter. Quoi qu'il en soit, il paroît que la colonne est toujours restée dans les temps modernes à la place où elle fut élevée dans l'antiquité; qu'on n'a pas tenté, dans ces mêmes temps, de la renverser, parce que les frais ne pouvoient compenser l'usage qu'on auroit pu faire de ses débris [121], attendu qu'on en trouvoit suffisamment d'autres dans les ruines; qu'on se sera aperçu, en sapant le pied, que le monument ne portoit plus que sur le tronc d'obélisque, et que ce travail, de pure curiosité, ébranloit le fût au point de le faire *pencher* comme nous le voyons. Alors on se sera arrêté, et l'on aura réparé le soubassement avec les matériaux que nous y trouvons.

Nous ne reviendrons pas, quant au fond, sur la discussion concernant l'origine de cette colonne. Je me contenterai d'observer que le témoignage d'Abou-l-fedâ, prince assez instruit, et qui dit qu'Alexandrie possède la colonne de Sévère (1), peut se concilier avec la fameuse inscription qui atteste seulement que ce monument a été consacré à Dioclétien; car la colonne, comme le remarque fort justement M. de Chateaubriand, « est elle-même bien plus ancienne que sa dédicace. » Son style est Grec et d'une époque antérieure au règne de Dioclétien. Mais elle n'existoit pas même du temps de Pline et de Josèphe, auteurs assez tardifs, et qui ont cité les monumens les plus remarquables d'Alexandrie [122]; et l'on peut bien, en remontant l'origine de cet ouvrage le plus haut possible, le rapporter au temps de Septime Sévère, à la fin du deuxième siècle. Les Romains alors conservoient encore assez de bon goût en architecture pour avoir fait à Alexandrie, ville Grecque, une colonne de style Grec. Elle a donc pu être primitivement érigée à Septime Sévère, subir diverses modifications, et être ensuite consacrée par un préfet, Pomponius ou *Pompée* (2), à Dioclétien [123]. Cette supposition seroit encore d'accord avec ce que nous avons vu ci-dessus et dans les *Recherches et Éclaircissemens*, sur les renversemens, redressemens et autres vicissitudes que ce monument peut avoir subis dans les temps antiques. Je l'appellerai donc désormais, pour plus

(1) Abou-l-fedâ l'appelle *a'amoud* [colonne] *Severi*. Ce mot *a'amoud* est décisif, et ne permet guère d'admettre l'explication d'un voyageur moderne, qui dit que les Arabes appellent ce monument « *el-Souari* (ou plutôt *es-Souari*), nom qui signifie la colonne, et que, dans

» l'imperfection de l'écriture Arabe, on écrit avec les
» mêmes caractères que le mot *Sévère*; ce qui a donné
» lieu à l'erreur. »

(2) De là peut-être le nom accrédité de *colonne de Pompée*.

d'exactitude, *colonne dédiée à Dioclétien*, puisque la dédicace est la seule chose dont nous soyons bien sûrs; ou, pour plus de brièveté, *colonne Dioclétienne*, comme on dit *Trajan, Antonine, &c.*

On objectera peut-être que, quoique Pline et Strabon n'aient pas parlé de la colonne, elle pourroit avoir été faite par des architectes Grecs sous les Ptolémées, puisque Strabon, écrivain si exact et qui a bien plus détaillé les monumens d'Alexandrie que Pline, ne dit pas un mot des obélisques, qui, bien certainement, y existoient au moins du temps de ce naturaliste. D'abord, il est possible que ces obélisques aient été placés devant le temple de César, entre l'époque du voyage de Strabon et celle où Pline écrivoit. Quant à la colonne, il est bien vrai qu'on faisoit encore de grandes choses sous les Ptolémées; mais ces ouvrages consistoient en constructions formées avec des blocs de grosseur moyenne, et non pas à faire de ces exploitations dont le travail, énorme pour une seule pièce, convenoit entièrement au caractère des anciens Égyptiens, comme on l'a démontré. Il ne paroît pas même que les rois Grecs aient retaillé des pièces colossales pour les employer *avec les mêmes proportions*; car ils transportoient les obélisques, et les plaçoient à peu près comme ils les avoient trouvés. Ces Grecs, ou même les Romains du temps de Sévère, étoient encore moins disposés à *extraire* de pareils monolithes dans les montagnes des cataractes, si l'on en juge du moins par les dimensions modérées des constructions que ces derniers ont faites en Égypte, sous Adrien, dans la ville d'Antinoé. Mais, à cette même époque, ces sortes de colonnes votives, portant des statues, devinrent en usage [124], comme le prouvent celles de Trajan, d'Antonin à Rome, et d'Alexandre Sévère à Antinoé. Or nous avons remarqué qu'il étoit à peine probable que les anciens Égyptiens eussent fait des colonnes en granit; à plus forte raison, celle-ci, qui est Grecque. On ne peut pas dire non plus que les Romains aient ainsi refaçonné une *antique* colonne Égyptienne. Nous devons donc conclure de tout ce qui précède, que les artistes du temps de Septime, à peu près, ont arrondi quelque ancien obélisque pour en tirer le beau fût que nous voyons. Nous avons vu effectivement des obélisques de dimensions suffisantes pour cela (puisque la colonne n'a que huit pieds quatre pouces dans son plus grand diamètre, et à son astragale, deux mètres cinquante centimètres), notamment celui de quatre-vingts coudées de hauteur qui fut transporté à Alexandrie (*voyez* la note 78), et dont on ignore le sort. On ne le retrouve nulle part, quoiqu'il dût être bien reconnoissable par sa troncature; ses débris mêmes le seroient encore, vu leur prodigieuse grosseur, qui s'opposoit à sa destruction totale. Son défaut d'hiéroglyphes invitoit à l'employer, comme bloc, à un autre usage, et la beauté de ses dimensions et de sa matière méritoit que les empereurs en tirassent parti, au lieu de le détruire, comme il faudroit sans cela supposer qu'ils l'ont fait. Il est donc très-vraisemblable que c'est de lui qu'ils ont formé la grande colonne Dioclétienne.

La petite éminence sur laquelle repose ce monument, n'est vraiment qu'un monceau de décombres, de même que toutes les petites collines des environs. D'après cela, et l'état et le genre de construction du soubassement, on juge que

le sol de ce tas de ruines, ou bien quelques marches construites tout autour, comme à l'obélisque du *Cæsarium*, couvroient cette grossière maçonnerie. Ce terrain environnant s'est peu à peu rabaissé par l'effet des vents et des pluies au point où on le voit ; ou les degrés ont été démolis et les fondations déchaussées, lorsqu'on y a fait des recherches, soit pour employer les matériaux de ces retraites à d'autres constructions, soit pour y trouver de prétendus trésors, soit enfin par ce seul fanatisme aveugle qui a fait ravager le reste des bâtimens d'Alexandrie. Il est effectivement très-vraisemblable, sur-tout si nous ne trouvons pas autour de la colonne les traces de quelque grand édifice qui lui ait appartenu, qu'il existoit quelque parvis ou entourage coordonné à ce monument isolé, et qu'on ne l'avoit pas érigé à Dioclétien, Sévère, ou tout autre empereur, sur un emplacement brut ou encombré, sans y joindre quelque accompagnement au moins au niveau du terrain naturel ou du sol environnant.

Nous avons peu de renseignemens sur l'édifice qui pourroit avoir existé autour de cette colonne, et nous y voyons peu de vestiges. Les auteurs Arabes sont les seuls qui semblent en parler (1) ; mais ils sont si peu exacts et si exagérateurs ! Nous venons de reconnoître d'abord que le fût n'avoit pas été tiré tout formé d'un autre édifice. Il ne se trouve pas, dans les ruines d'Alexandrie, au bord de la mer ou ailleurs, de colonne en *granit* de ce diamètre (on n'en voit pas même en Égypte [125], à Rome, ou dans le monde entier) qui puisse faire penser qu'elle appartenoit à quelque édifice renfermant d'autres colonnes pareilles. Mais quelques voyageurs modernes ont trouvé auprès de son emplacement des fragmens de colonnes de même matière, et de quatre pieds de diamètre, quelques vieux fondemens et des constructions formant un carré d'une assez grande proportion ; toutes choses qui semblent se prêter un peu aux récits des Arabes des XIII.^e et XIV.^e siècles. Cependant la colonne est placée sur un des lieux les plus élevés du sol de l'ancienne cité : elle occupe à peu près le point culminant de ce monticule ; ce sommet ne présentait pas un plateau assez spacieux pour un édifice un peu considérable qui auroit été *coordonné* à ce monument, et dont celui-ci auroit lui-même *fait partie*. Il me semble que les vieilles fondations qu'on voit aux environs attestent plus clairement que la colonne a été élevée sur des ruines de la ville antique (2), et, par conséquent, dans des temps postérieurs à sa grande prospérité ; au commencement du III.^e siècle, par exemple. Le système de construction de ses fondemens le prouve encore ; car, le piédestal étant placé sur un tronçon d'obélisque [126], et sur une maçonnerie d'entourage et de support, qui, bien qu'elle fût cachée, se trouvoit déjà très-élevée, le tout devoit reposer, à une assez grande profondeur, sur de vieilles constructions, et non sur les terres rapportées autour. Si elle portoit sur le *terrain naturel*, c'étoit *plus bas encore*, et le soubassement revêtu que nous voyons se seroit trouvé dominer l'édifice environnant et placé au niveau du sol primitif et général. Nous verrions,

(1) Voyez ce que j'ai rapporté, page 14, d'un débarcadère que les capitaines d'une flotte Turque firent faire avec des tronçons de colonnes extraits des ruines d'Alexandrie.

(2) Nous verrons effectivement bientôt, à l'occasion du stade, qu'il y avoit dans ce quartier plusieurs vieux temples déjà abandonnés du temps de Strabon.

malgré cette choquante disposition, les restes des murs de l'édifice accessoire s'élever, en quelques parties, au moins au niveau du piédestal du parvis ou des degrés dont j'ai parlé.

On peut conjecturer, d'après toutes ces observations, que la colonne d'Alexandrie a été placée isolément sur les ruines désertes de la ville, du moins à l'époque de Dioclétien. Cette conjecture s'accorde encore avec le caractère d'un monument composé de pièces hétérogènes, restauré d'une manière assez barbare, et qu'il plut à un préfet d'Égypte de consacrer, par une nouvelle dédicace, au cruel Dioclétien.

STADE ANCIENNEMENT ABANDONNÉ.

En descendant au pied de cette colline, directement vers le sud, on entre dans une gorge artificielle [127], ou que du moins on avoit achevé de creuser dans le roc. Elle est oblongue, spacieuse et assez profonde, entourée de ruines d'édifices souterrains comblés, et son fond a été disposé pour servir à des jeux publics de courses. C'est cet espace désigné par les noms de *Cirque* sur la *pl. 84, É. M.*, et d'*Hippodrome* (1) sur la *pl. 31, A.* Cette ruine semble d'abord n'avoir rien de fort remarquable, si ce n'est l'*épine* (en latin, *spina*, par analogie avec l'épine du dos), dont on voit encore un reste bien reconnoissable s'élever un peu au-dessus du sol (2). Celle-ci avoit été ménagée dans la masse du rocher, qu'on avoit creusée plus profondément de part et d'autre; c'étoit la partie essentielle des stades, cirques et hippodromes des anciens, une espèce de plate-forme longue et étroite autour de laquelle tournoient les athlètes en doublant et évitant la borne [*meta*]. On voit encore ici, auprès de l'épine, les traces de colonnes de granit qui servoient à dessiner et orner cette plate-forme [128].

Cette extrémité occidentale du plan, qui se trouve assez bien conservée, à la suite de l'épine, est terminée en demi-cercle, comme toutes les arènes connues. Sa forme a servi à retrouver celle de l'autre bout (qui n'est pas aussi remarquable au premier abord), sans qu'on ait été obligé de faire dans le dessin aucune restauration hasardée. L'amphithéâtre qui régnoit autour paroît avoir été composé de deux plans inclinés, séparés par une allée horizontale et assez large. Le talus supérieur, par sa forme aujourd'hui peu déterminée sur le terrain, mais qui paroît toujours avoir été fort allongée, permettoit la vue des jeux à un plus grand nombre de spectateurs. Le sommet du plan incliné le plus bas étoit bordé par une espèce de parapet, dont on voit encore les restes, avec ceux des gradins qui couvroient ce talus. Son pied s'appuyoit sur une dernière banquette appelée *stylobate* dans l'explication de la planche. Ce soubassement correspondoit, quoique plus étroit, à l'*allée* ou esplanade intermédiaire, et faisoit le même office, s'il ne servoit pas plutôt à asseoir les premiers spectateurs et à former un rang de places privilégiées (3); car il avoit environ sept pieds de hauteur, et l'on y aperçoit aussi des vestiges de gradins.

(1) Les gens du pays lui donnent divers noms, et entre autres celui de *Girgeh*.

(2) Voyez aussi le plan particulier, *fig. 2, pl. 39, A.* *vol. V*, et la coupe, *fig. 3.*

(3) Le *podium*, par exemple. On sait aussi que, dans tous les jeux, les principaux personnages se plaçoient sur cette première ligne.

On trouve, sur le côté septentrional du stylobate, vers l'extrémité orientale, les fondations d'une petite salle qui pouvoit bien être le *podium*, cette place qu'occupaient les juges et directeurs des jeux, ou quelque autre dépendance de leur administration. Elle étoit toujours, comme celle-ci, sur le côté, à peu près vis-à-vis la borne de départ et de retour [129]. Un peu plus au nord, et vers le milieu d'une parallèle à la longueur du stade, on voit les fondemens d'un bassin en brique revêtu d'un enduit de ciment, et qui reçoit l'eau du Nil par une petite dérivation du grand canal d'Alexandrie. Presque vis-à-vis, au sud, et dans une gorge assez grande et symétriquement formée, suivant une direction perpendiculaire au centre de l'excavation (1), sont encore les restes de deux réservoirs : ils sont à l'alignement de la crête extérieure du rocher. Il est évident que tous ces bassins dépendoient du stade et appartenoient au service de l'établissement, soit pour baigner les coureurs, soit pour arroser la lice ou l'amphithéâtre et ses abords et pour garantir de la poussière; car nous verrons que ce monument n'étoit point un cirque, qu'on ne pouvoit point y exécuter de naumachies, et qu'il n'y avoit pas d'euries auxquels ces eaux fussent destinées (2).

De tous côtés, et particulièrement au bout oriental de l'épine, on aperçoit des débris nombreux de colonnes en granit et un petit fragment d'obélisque qui feroient croire que la *spina* en étoit ornée, et que le monument lui-même étoit entouré de galeries en péristyle. Les buttes de décombres qu'on voit au sud et à l'ouest, de même que dans l'emplacement de la borne et d'une partie de l'épine, prouvent du moins qu'on y a fait beaucoup de *démolitions* et de fouilles. On reconnoît aussi, dans la partie orientale, plusieurs ruines qui correspondent aux contours de la partie opposée, et qui ont servi à dessiner cette extrémité plus bouleversée que la seconde. En général, l'ouvrage étoit creusé dans le roc, et plusieurs de ces ruines de maçonnerie qu'on rencontre ont dû servir de remplissage dans les endroits où le rocher a manqué. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le demi-cercle occidental qui est creusé dans le rocher est d'un niveau un peu plus élevé que le sol de l'arène, comme le profil n.° 3 le fait voir; de même qu'il montre les divers plans inclinés ou horizontaux et la saillie de la *spina*. Cette différence de niveau provient de ce que le sol étoit recouvert d'un pavé en pierres de taille assez épaisses et formant aujourd'hui des éminences très-sensibles. On voit des vestiges fort reconnoissables de ce pavé en plusieurs endroits, et il est à remarquer qu'il a par-tout une largeur déterminée, régulière, et qui étoit moindre que celle du fond de la cuvette excavée dans le roc, comme s'il eût existé tout autour une zone ou *allée*, dépourvue de pavé, ou propre à l'enchâsser. Rien, au reste, ne semble indiquer que cette zone soit un ancien *euripe* comblé. On voit que ce pavé a été démoli pour en employer les matériaux ailleurs et pour labourer et cultiver le fond. La nécessité d'y faire arriver de tous côtés les eaux pluviales, si rares dans ce pays, et de les faire circuler sur toute la superficie

(1) C'est sans doute par cette gorge que les athlètes *euripe*, large fossé qui, dans les hippodromes, servoit à descendroient dans l'arène : on n'y voit pas d'autre issue. garantir des chars les spectateurs.

(2) *Naumachie*, représentation d'un combat naval;

du fond, a fait pousser les fouilles très-profondément; et, en effet, toutes les parties un peu basses où les eaux peuvent affluer sont semées en orge, comme on le voit dans le dessin, où tous ces filets et les lignes des sillons sont indiqués. Ce terrain, aujourd'hui inférieur au niveau de l'ancien sol du stade, est sablonneux, comme celui de tous les environs d'Alexandrie.

Ce pavé, au surplus, est la première preuve que cet emplacement n'étoit pas un cirque ou un hippodrome. Comment auroit-on fait courir des chevaux de selle ou de char sur des dalles en pierre de taille! Où trouve-t-on même l'apparence d'une rampe qui indique la possibilité de les faire descendre dans cette excavation! La gorge que j'ai fait remarquer étoit obstruée par des réservoirs. Où auroient été encore les *carceres*, d'où s'élançoient les chevaux et les chars! Pourquoi l'épine est-elle au milieu de la largeur de l'arène déjà si petite, tandis que, dans les cirques, il étoit d'usage de la partager en deux parties inégales, afin de donner plus d'espace aux chars sur le côté d'où ils partoient tous de front que sur celui où ils arrivoient séparément! On voit encore cette inégalité dans le cirque de Caracalla hors de Rome.

Maintenant, en examinant attentivement l'arène, on verra qu'elle n'a que cinquante-un mètres soixante centimètres [vingt-six toises deux pieds dix pouces] de largeur intérieure, en y comprenant même les deux trottoirs ou allées qui entouraient le pavé et qui ne servoient peut-être pas à la course. Il est important d'observer que ces vingt-six toises et demie sont beaucoup moins que le tiers et pas beaucoup plus que le quart de la largeur ordinaire des cirques ou hippodromes antiques, si l'on admet qu'elle étoit d'un stade ou quatre-vingt-quinze toises; elle n'en sera que la moitié assez juste, si l'on prend celle-ci à un demi-stade ou quatre jugères [130]. L'épine, mesurée sur la coupe, a près de quatre toises [vingt-un pieds au moins] de largeur; ce qui réduit celle de l'arène, de chaque côté de l'épine, à douze toises moins dix-huit pouces. Cet espace étoit donc évidemment trop étroit pour des courses de chars, et il est facile d'en juger en le comparant aux chaussées ordinaires de nos grandes routes, qui ont trois toises de largeur pour permettre à deux voitures, ayant une *vitesse médiocre*, de se croiser sans péril. On peut en faire une comparaison plus directe encore avec la largeur des hippodromes de l'antiquité les mieux connus [130]; elle viendra tout à l'appui de l'opinion que j'ai émise, et sa conséquence sera que cette place étoit seulement destinée à la course pédestre. Je m'en assure encore d'une manière plus positive, en trouvant, dans la géographie du *Voyage du jeune Anacharsis*, la largeur du *stade* d'Olympie absolument égale à celle du monument Alexandrin.

Comme les dimensions des arènes antiques auxquelles je veux comparer celle-ci, nous sont données d'une manière générale dans la note 130 des *Éclaircissements*, sans rien spécifier relativement à la *spina*, je prendrai la longueur intérieure entre les deux extrémités du stylobate; hypothèse la plus défavorable à la mienne. Or je trouve sur le plan que cette distance est de deux cent quatre-vingt-quatre toises un tiers, ou trois stades infiniment justes, c'est-à-dire, les trois quarts de la longueur des cirques et hippodromes, laquelle étoit communément de quatre stades [ou trois cent quatre-vingts toises]. Il n'y a pas de doute que ce ne soit le

stade Olympique qu'il faut employer ici, parce que les jeux de la *course à pied*, et cette place qu'on y avoit destinée dans une ville telle qu'Alexandrie, étoient d'*institution Grecque* (1).

On sait que par toute la Grèce on nommoit *stades* les lieux destinés à la course à pied; et quoique leurs dimensions et la mesure appelée de ce nom aient sensiblement varié, sur-tout dans les premiers temps, la grandeur de ces emplacements pour la course n'outre-passa pas certaines limites et se rapportoit au stade Olympique. Ainsi il y avoit, outre le diaule pour la course pédestre, l'*hippicon*, qui servoit aux jeux de l'hippodrome.

La forme générale de cette arène vient encore confirmer mes conjectures. Cette forme très-allongée et symétrique est bien celle des *stades* qu'on trouve dans les gymnases et palestres d'Athènes, dans ceux de Byzance, d'Olympie [131], &c. S'il n'est pas parfaitement certain que les stades étoient toujours fermés aux deux bouts par des demi-cercles égaux, comme celui d'Alexandrie, du moins est-il vrai que tous les *cirques* Romains étoient terminés par une ligne droite à l'une de leurs extrémités pour ranger les chars; chose qu'on ne trouve point dans ce *stade* bien caractérisé. On ne peut même pas l'appeler de ce nom de *cirque*, qui n'étoit chez les Latins que le synonyme de l'hippodrome des Grecs. Je suis donc de plus en plus convaincu que cette place n'a pu servir qu'à la destination que j'ai annoncée, ou à des jeux analogues, tels que la lutte, le pugilat, le disque ou le palet, le saut, le javelot [132], &c.

C'est une chose remarquable que l'accord qui existe ici entre cette ruine et les notions historiques sur les exercices qui se pratiquoient *dans le stade*. Il est également intéressant d'avoir maintenant un théâtre *spécial* de la course à pied chez les anciens, monument qu'on ne trouve nulle part, que je sache, parmi ceux de l'antiquité, ou qu'on ne voit, du moins, que dans les indications incomplètes qui nous sont fournies sur ceux que j'ai précédemment cités. Tous les commentaires qu'on a faits, avec des recherches si pénibles, sur cette sorte d'exercice gymnastique, et pour le nombre ou la durée des courses, peuvent s'éclaircir au moyen de ce dessin. La plupart des conjectures qu'on a émises sur les usages qui s'observoient dans ces jeux, sur la distribution des spectateurs, &c., trouvent facilement ici leur vérification ou leur rectification.

Ainsi l'on n'avoit pas pu jusqu'à présent déterminer la largeur des stades; et nous la trouvons bien clairement exprimée, ou du moins nous voyons une de celles qu'on leur donnoit quelquefois; car il paroît que ces dimensions étoient bien plus variables qu'on ne l'avoit cru. On pensoit encore que l'arène pour la course pédestre n'avoit jamais (disoit-on positivement) qu'un stade de longueur; et nous découvrons ici la preuve du contraire [133].

Je n'ai pas prétendu, dans tout cet examen, déterminer les formes et les dimensions des diverses places consacrées aux jeux publics des anciens; matière obscure, féconde en données variables et incertaines, qui a fait faire, jusque dans ces derniers

(1) Je dis *sur-tout* dans Alexandrie, ville Grecque, parce que les grandes places carrées de Thèbes et les exercices auxquels elles étoient destinées paroissent être de nature et d'origine différentes.

temps, un si grand nombre de recherches curieuses. J'ai voulu seulement prouver, par la considération de ces formes et dimensions, que cette arène n'avoit pas pu être un *cirque* ou *hippodrome*, et n'étoit autre chose qu'un *stade* vraisemblablement *diaule*, mais qui sort des proportions les plus connues et prouve qu'on a eu tort de prétendre que tous ces édifices étoient faits comme sur un modèle commun.

Il est donc hors de doute maintenant que ce stade est autre chose que le cirque (*de la porte de Canope*) dont parle Strabon. Effectivement, ce géographe distingue clairement le stade de l'hippodrome. Il n'en compte qu'un de chaque espèce, comme nous le verrons; et ceci confirme encore mieux toutes mes conjectures. Celui-ci est bien le *stade* de *Strabon* placé *dans l'intérieur* de la cité. En parlant de l'espace où nous sommes parvenus et qui s'étend sur toute la ligne du sud-est au nord-ouest, en-deçà du canal, des temples antiques qui s'y trouvent presque abandonnés à cause de la construction de ceux de *Nicopolis*, des jeux du *stade* et de l'amphithéâtre, &c. qui se célèbrent tous dans *ce dernier endroit*, il ajoute : *Ceux* (et le stade y est évidemment compris) *qui ont été anciennement établis* (en-deçà du canal), *sont aujourd'hui négligés*. Voilà donc le vieux stade Nécropolitique de Strabon retrouvé [134]. Je dis Nécropolitique : car, suivant cette version, qui paroît la meilleure, il devoit y avoir encore un stade et un amphithéâtre à *Nicopolis*, comme nous l'examinerons en son lieu; ou simplement, les courses et autres jeux du stade se faisoient dans cet amphithéâtre bâti par les Romains.

CANAL NAVIGABLE. — QUATRIÈME AQUEDUC PARALLÈLE.

En sortant du stade, la route que nous suivons traverse une partie du canal longeant le *Mareotis*, qui se retourne brusquement et se dirige d'abord vers le port *Kibôtos*. Sa largeur, de sept à huit mètres, diminue de plus en plus et se réduit à peu près aux dimensions du dernier conduit parallèle. Cette branche traverse, à ciel ouvert, la partie sud-ouest de la ville antique, et, sous terre, toute la largeur de la ville Arabe; puis elle va former l'aiguade actuelle (1) du port d'Eunoste. On voit, à son extrémité, à gauche et au coude même qu'elle forme pour entrer dans la ville antique, la coupure qui établissoit sa communication avec le lac *Mareotis*, d'une part, et avec le port *Kibôtos*, de l'autre, par le fossé extérieur de l'enceinte Arabe, lequel aboutit lui-même à la mer. Personne n'a parlé de cette coupure remarquable. Nous ne lui avons trouvé aucun caractère extérieur qui s'oppose à ce qu'elle soit regardée comme antique. Elle se trouve dans le lit même de la petite vallée dont nous avons vu l'embouchure à l'article PORT KIBÔTOS, et elle forme bien le prolongement du canal de Strabon : *usque ad Mareotidem perducta* (*fossa navigabilis*). Le sol dans lequel cet embranchement est creusé, depuis les collines qui bordent le grand canal actuel et qui s'arrêtent près du stade antique jusqu'au conduit souterrain, est considérablement déprimé. Ce terrain est de niveau sur une grande étendue, et paroît composé de dépôts formés par les eaux, quoiqu'il ne soit plus inondé.

On voit, au surplus, que ce canal de communication, de quelque point qu'il fût

(1) Cet aqueduc paroît moderne.

dirigé, ne pouvoit guère s'écarter de la dépression de terrain où nous sommes, et qu'il ne pouvoit pas être non plus ce *fleuve du Nil* dont parle Hirtius, qui servoit, dit-il, à abreuver le peuple, et à remplir les citernes des maisons particulières. Quelle apparence y a-t-il qu'il eût donné ce nom et cette destination importante à ce court fossé, ouvert entre deux grands bassins d'eau saumâtre ou salée, tandis que le canal tiré de Canope méritoit bien mieux ce titre! Celui dont il s'agit ici n'a donc pu être qu'un moyen supplétif de communication des ports avec le lac *Mareotis* (qui communiquoit encore avec *la rade* par une autre ouverture faite dans le rocher, et que nous verrons plus loin). Ce n'est peut-être qu'à une époque postérieure à Strabon que la partie inférieure du grand canal d'Alexandrie au Nil, destinée de tout temps au remplissage des citernes, et à laquelle étoient adaptés les quatre aqueducs parallèles antiques, a été jetée vers la mer dans cette branche navigable (1). Celle-ci, dans sa première direction, passoit entre deux monticules remarquables formés par des ruines. Ils sont nettement figurés sur la *planche 84, É. M.*, et peuvent appartenir aux culées d'un pont qui aura été postérieurement construit plus loin vers l'est (il y est désigné par les mots de *1.^{er} pont*), comme on le verra tout-à-l'heure.

Lorsqu'ensuite les Arabes ont bâti leur enceinte du côté de *Necropolis*, ils ont conservé, pour leur servir de fossé le long de cette partie des murailles, le prolongement de ce canal et son embouchure dans le *Kibotos* et dans la mer. Ce n'est que plus tard encore, lorsque ce petit port a été entièrement comblé, et la navigation du lac à la mer absolument abandonnée, qu'ils ont détourné le canal navigable au pied des deux monticules, l'ont conduit vers *le premier pont* qui est propre à donner passage aux bateaux, et l'ont fait aboutir, comme on le voit, dans le dernier aqueduc, pour lui faire porter ces bateaux jusqu'au pied de leurs murailles qu'ils avoient resserrées, et amener de l'eau douce dans la partie de l'ancienne ville qu'ils avoient conservée. Il est dès à présent très-vraisemblable que la partie aujourd'hui couverte de ce canal, depuis les environs de l'enceinte au sud-est jusqu'au port d'Eunoste, a été construite lorsqu'on a fait tous ces changemens, ou bien qu'on a profité d'un de ces aqueducs souterrains antiques qui distribuoient les eaux du Nil dans la ville d'Alexandre et des Ptolémées.

Le canal *navigable* antique, défiguré par tous ces changemens de direction et de destination, par le défaut d'entretien et l'envahissement des sables et des décombres, a beaucoup perdu de sa largeur. Il devoit avoir de très-belles proportions, puisqu'il servoit de passage à cet immense commerce du lac et des parties supérieures et inférieures de l'Égypte avec les ports *Kibotos* et d'Eunoste, et de là dans toute la Méditerranée. Tous nos auteurs anciens parlent de l'étonnante activité de ces échanges.

Le *premier pont* est tout-à-fait Arabe (2), et sa description sort de mon sujet: mais sa position est singulière, et paroît hors d'œuvre maintenant. Quel étoit autrefois son usage! où aboutissoit-il immédiatement! il seroit curieux de le

(1) Car Strabon ne peint pas le canal du Nil comme se perdant en ce point.

(2) Voyez *planche 99, É. M.*, le *deuxième pont*, qui est du même genre.

connoître. On voit bien que les autres ponts du canal servent maintenant à communiquer de la ville Turque avec les parties cultivées du lac desséché, et la lioient autrefois avec le reste de la campagne, dans les siècles où le grand canal *restoit long-temps rempli* et navigable chaque année. Les positions qu'ils occupent sont vraisemblablement les points de passage des anciennes communications pour les habitans de la ville, sous le Bas-Empire; mais ce premier pont est aujourd'hui, et depuis long-temps, inutile. Toutefois les Sarrasins, en reculant la partie sud-ouest de l'enceinte, ont dû conserver des habitudes dans les ruines de cette partie qui étoient d'abord devenues des faubourgs et des jardins de la ville Arabe. Il falloit aux habitans de ces quartiers extérieurs des moyens de sortir de l'espèce de circonvallation que le grand canal formoit autour d'eux, et de communiquer avec l'isthme, les catacombes et la ville de *Necropolis*. Lors donc qu'ils ont fait fléchir la direction du canal navigable au pied des deux monticules, ils ont dû remplacer le pont Grec ou une communication équivalente qui existoit nécessairement, soit sur la grande rue longitudinale seule, soit sur plusieurs de ses parallèles, et construire *ce premier pont* sur quelque reste de voie antique (1), toujours pour l'usage de ces faubourgs et des cultivateurs et *matelots* du lac qui les habitoient.

PORTE DE NECROPOLIS,
EXTRÉMITÉ OCCIDENTALE DE LA VILLE ANTIQUE.

De l'autre côté du canal navigable, on aperçoit de vastes catacombes qui se trouvoient hors de la ville, d'après la forme que nous lui avons reconnue, et qui dépendoient de *Necropolis*, comme nous le verrons. Voilà pourquoi j'en renvoie l'examen à celui que je ferai des dehors de la ville. En suivant la courbe que formoit *l'allongement* de l'enceinte antique, on arrive vers l'emplacement de la porte de ce faubourg, qui devoit être quelque part aux environs, en un point voisin du bord de la mer, et l'on commence à apercevoir quelques-unes des catacombes du rivage qui se trouvoient aussi hors des contours des murailles Grecques. Il y a là quelques monticules remarquables pour la position de cette porte ou des murs latéraux de cette enceinte.

On ne découvre pas d'autres antiquités dans cette partie extérieure à l'enceinte Arabe, sur-tout dans la direction de la grande rue longitudinale, depuis l'ancienne porte de *Necropolis* jusqu'au canal navigable qui longoit à peu près les fossés de la ville Sarrasine; et effectivement, il devoit y avoir peu d'édifices dans cette partie étroite, d'après la forme de la chlamyde Macédonienne, et parce que « la ville », comme le dit Strabon, « s'étendoit *peu* au-delà du canal. » On peut remarquer ici l'accord satisfaisant qui règne entre les autorités, les vestiges que présente le terrain, les interprétations que j'ai essayé d'en donner, et les principales dimensions que j'ai adoptées pour tous ces objets. Il n'est pas étonnant non plus qu'on ne trouve point de ruines autour du petit port *Kibôtos*, qui a été abandonné, comblé, et en arrière duquel les Arabes ont reculé l'enceinte.

(1) On voit, sur la *planche 84*, que l'axe de ce pont est parallèle aux deux fronts de l'enceinte Arabe et à toutes les rues longitudinales de l'échiquier. Cet axe peut donc avoir été celui d'une de ces rues.

On voit encore les sentiers conservés par un usage constant, et qui appartiennent à l'ancienne rue longitudinale, sortir de l'enceinte Arabe, aboutir vers l'ancienne porte de *Necropolis*, et se prolonger dans l'emplacement de ce faubourg.

Il est évident que tout ici dépend de la position du canal navigable (laquelle n'est pas douteuse), attendu que Strabon lui coordonne les autres monumens que nous verrons bientôt, et que la question de la longueur de la ville, résolue par d'autres considérations, est encore confirmée par les expressions de ce géographe : *Extra fossam itaque restat urbs paululum.*

ANTIQUITÉS DE L'ENCEINTE ARABE ET DE SES PORTES.

Nous entrons dans la ville Arabe par la porte dite *des Catacombes*, et nous avons une idée suffisante de la cité d'Alexandre et de son enceinte, pour pouvoir lui comparer celle-ci que nous rencontrerons souvent désormais [135]. Quoiqu'elle appartienne spécialement à l'état moderne, elle rentre dans les antiquités, du moins *quant à ce rapprochement* que nous ne pouvons nous dispenser de faire.

L'enceinte des Arabes n'a pas besoin de description écrite, pour en indiquer les diverses directions. On voit qu'elle est composée de deux lignes. L'extérieure n'étoit autre chose qu'un mur de peu d'épaisseur, percé de créneaux, et ayant de quinze à vingt pieds de hauteur au plus. L'enceinte intérieure, distante de la première de six ou huit mètres, étoit formée d'un rempart et de tours plus ou moins considérables. La ligne extérieure, bâtie en pierres brutes, paroît fort ancienne, bien construite; et, particulièrement du côté de la porte de Rosette, elle est régulièrement défendue par des tours de vingt pieds de diamètre, espacées d'environ cent trente pieds. Les murailles de l'enceinte intérieure sont plus fortes et plus hautes que les précédentes, et flanquées de grosses tours pareillement très-élevées. Ces deux lignes subsistent presque par-tout, excepté sur les parties jadis immédiatement baignées par la mer, qui, offrant une défense naturelle, rendoit inutile le second rang de murailles. La portion que nous voyons en face de nous, entre le fort triangulaire et la porte des Catacombes, ne fait point exception à cette règle; car on y voit des restes de la ligne intérieure de murs et de tours. Elle aura été démolie depuis le xv.^e siècle pour servir à des constructions dans la *ville moderne*.

Cette observation générale sert à reconnoître d'un coup-d'œil les changemens survenus aux environs, et, par exemple, dans les ports, depuis l'établissement de l'enceinte Arabe. Ainsi l'on voit que sa ligne est simple le long du croissant qu'elle forme sur une partie du port d'Eunoste; et par conséquent ce croissant est bâti sur des fondemens de l'enceinte Grecque, ou du moins très-anciens. L'enceinte Sarrasine devient double sur le front aligné devant l'*Heptastadium*, parce que l'atterrissement qui s'étoit formé autour de ce môle, étoit déjà large lors de la construction des fortifications Arabes; ce qui en rendoit l'accès trop facile. Elle devient simple ensuite jusqu'à la tour des Romains, parce qu'à la même époque la mer baignoit encore ce front, et que l'ensablement de l'esplanade n'étoit pas encore formé tel que

nous le voyons aujourd'hui. C'est pourtant au voisinage de cette partie que le comblement du port neuf s'est principalement opéré dans tous les temps, mais plus au sud-ouest; et c'est réellement vers le couchant seul que l'alluvion de l'Heptastade facilitoit les approches (par terre) de la place. D'ailleurs, au point où nous sommes, il y avoit, à l'époque de la construction Arabe, un grand appareil de fortifications, de tours et de portes formant une espèce de fort carré et en saillie, pour communiquer avec l'atterrissement déjà existant de l'*Heptastadium*, et résister aux grandes attaques du côté de cette digue.

Tout ce front, depuis le croissant du port d'Eunoste jusqu'à la tour des Romains, me paroît, par les divers motifs que je viens de rechercher, élevé à peu près sur les fondations Grecques. Il faut avouer que l'aspect de ces fondations, qui se découvrent dans quelques endroits, fortifie bien cette conjecture.

On voit aussi que les massifs de fortifications, et les tours en particulier, sont plus considérables aux autres angles saillans, notamment aux deux extrémités du front courbe que nous avons en face de nous, dans le fort triangulaire et dans ce grand ensemble de belles et fortes tours qui s'avancent dans la mer, et que je crois modernes en grande partie (sauf celle qui est ronde et qui paroît antique, comme on le verra bientôt).

On prétend qu'il y avoit cent tours dans l'enceinte Arabe. Il en reste beaucoup moins aujourd'hui, depuis qu'elle est elle-même abandonnée et en partie démolie. Celles de la ligne extérieure, dont j'ai indiqué l'espacement et le médiocre diamètre, ont chacune un escalier pour monter aux mâchicoulis, dont le parapet est soutenu par des arcades. Elles sont toutes voûtées, ainsi que celles de la ligne intérieure. On remarquera que les unes et les autres lient quelquefois les deux enceintes en se raccordant par des faces droites avec la ligne du dedans, et qu'on passoit sous la partie intermédiaire de l'édifice pour parcourir le chemin de ronde existant entre les deux enveloppés. La plus grande partie de ces tours, sur-tout celles de l'intérieur et les grandes du dehors et des angles, sont construites sur un même plan qui leur est particulier : elles sont composées d'une portion demi-cylindrique qui est en saillie sur le nu du mur, et d'une portion rectangulaire et souvent en retraite au-dedans de l'enceinte. La distribution intérieure de ces tours est très-variée; quelques-unes ont jusqu'à trois étages; elles sont aussi recouvertes d'une plate-forme entourée d'une espèce de rempart en parapet [136].

On voit, dans quelques-unes de ces tours, des colonnes de granit, restes d'antiquités, servant de point d'appui à des voûtes annulaires. Leur chapiteau est de marbre ou de pierre, et il est séparé du fût par une tablette de bois plus ou moins épaisse et qui s'est pourrie [137].

Nous avons vu que quelques parties de l'enceinte Arabe étoient évidemment élevées sur les fondemens antiques; plusieurs même semblent être des restes des murailles Grecques. J'ai démontré l'antiquité de la tour dite *des Romains*; on en trouve encore trois autres qui paroissent aussi fort anciennes, et qui diffèrent par leur construction de celles des Sarrasins. D'abord deux *demi-tours* construites de la même

même pierre *numismale* que celle de la tour dite *des Romains*, se voient à quelque distance l'une de l'autre, sur le front qui s'étend depuis la grande place d'Alexandrie jusqu'à la porte de la Marine (1). Ces deux demi-tours diffèrent cependant un peu entre elles, en ce que l'une pourroit avoir été réédifiée ou restaurée par les Arabes ou par les Grecs du Bas-Empire, qui auroient suppléé aux pierres qui leur manquoient par des tronçons de colonnes de marbre ou de granit, disposés horizontalement [138]. Enfin la quatrième est celle qui termine, sur le bord de la mer, dans le port vieux, le front appuyé sur le fort triangulaire. Cette tour a une grande ressemblance extérieure avec celle dite *des Romains* (2); du moins elles sont toutes les deux incontestablement situées dans des points de l'enceinte antique qui n'ont pas changé.

Il y avoit, comme on peut le remarquer, *cinq* portes maîtresses dans l'enceinte des Sarrasins, remplaçant les anciennes issues principales de la ville des Ptolémées; et nous verrons par-là comment celle-ci n'a été resserrée qu'en faisant rentrer ses limites et ses grandes ouvertures vers son centre, dans trois ou quatre sens principaux. Ces portes sont, 1.° la porte dite *des Catacombes*, par où nous entrons maintenant, établie pour conserver l'ancienne sortie vers *Necropolis*; 2.° celle du Cimetière, pour joindre l'*Heptastadium* et ensuite la ville moderne; 3.° celle de l'Esplanade, pour communiquer à la partie du grand port où aboutissoit la porte de la Lune; 4.° celle dite *de la Colonne*, ou *Bâb el-Sedr*, vers les ports du fleuve, en remplacement de celle du Soleil; 5.° enfin celle de Rosette, pour l'ancienne issue vers Canope, aujourd'hui Abouqyr [139].

Ces portes sont, en général, revêtues de placage en granit ou de colonnes de cette matière, qui leur servent de jambages (3). On en voit à des portes du côté du fort triangulaire, qui sont formés de longs et beaux blocs de pierre numismale polie. Le seuil, ainsi que le sommier, de ces ouvertures principales, est souvent une colonne couchée en travers, et qu'on n'a pas même pris le soin d'aplanir; ce qui n'étoit pas indispensable, puisque les Turcs ne se servent pas de voitures. Les bandeaux de la porte de Rosette, qui est très-élevée, sont d'un seul morceau de granit, de même que la colonne qui lui sert de seuil. Nous avons vu, dans le parement des pieds-droits d'une de ces portes, des pierres provenant d'une frise de granit d'une très-grande dimension [140].

Au surplus, il règne, comme on peut s'en apercevoir, une grande confusion d'âge et de caractère dans toutes ces constructions Grecques, Sarrasines et Turques des fondemens et des murailles de la ville Arabe. Les tours Sarrasines et modernes sont chargées, en différens endroits, d'inscriptions en caractères Koufiques et Arabes. Les murs de cette enceinte sont communément construits en petits moellons revêtus de grosses pierres de taille. En général, ceux de leurs matériaux qui ne proviennent pas de la démolition d'édifices antiques, sont d'une espèce plus grossière de pierre lenticulaire, formée d'un assemblage de petits coquillages fossiles et spathiques liés, sans aucun ordre, par une sorte de ciment.

(1) Voyez planche 84, *É. M.*, et la suite, jusqu'à 90, 97 et 98.

(2) Voyez planches 88 et 89.

(3) Voyez les planches modernes déjà citées.

Elle est dure et approche beaucoup de la pierre numismale : c'est la première maçonnerie. On n'y voit des pierres ordinaires que dans les parties réparées ou bâties plus récemment. Celles-ci sur-tout sont tendres, mauvaises et remplies de vides. Souvent aussi l'extérieur des murs est enduit d'une espèce de mortier. Ces remparts portent par-tout des traces de la corrosion dont nous avons parlé en détail ailleurs, à l'occasion des granits; mais ici, où les matériaux sont calcaires, l'action des divers sels muriatiques qui se forment ou se décomposent en si grande quantité sur le territoire d'Alexandrie, vient encore se joindre d'une manière très-efficace aux autres causes que nous avons assignées à cette destruction universelle de ses monumens. Dans une tour ruinée, les moellons ont fusé à l'air comme auroit fait la chaux vive, tandis que les mortiers sont restés dans leur intégrité. La même particularité s'observe dans d'autres tours près du port vieux. Aussi leurs voûtes, quoiqu'en pierres de taille, sont souvent revêtues d'un enduit propre à les conserver.

L'enceinte Grecque fut maintenue assez long-temps après la conquête des Sarrasins, qui ne bâtirent la leur que bien après [141]. Suivant Abou-l-fedâ, A'mrou ebn-el-A's, général d'O'mar, la prit d'assaut après un siège de quatorze mois, la dixième année de l'hégire (ou plutôt vers 640). Quoique les Arabes, dans la première fougue de leurs conquêtes et le premier élan de leur grandeur, fussent loin de ravager tout ce qui ne choquoit pas leur fanatisme (1), d'autres intérêts leur faisant négliger Alexandrie, la population diminua considérablement; et, vers le milieu du ix.^e siècle, suivant Elmacin, sous le califat d'el-Motaouakel, c'est-à-dire, plus de deux siècles après la conquête, Ebn Touloun, gouverneur de l'Égypte, fit abattre les murs antiques et construire ceux que nous voyons. Beaucoup de leurs réparations sont postérieures encore, et ne remontent guère au-delà de l'expédition de Selym I.^{er}, au commencement du xvi.^e siècle [142].

On se servit, pour l'enceinte de Touloun, des matériaux de l'ancienne : de là cette confusion qui règne dans l'emploi de ces matériaux de toutes les espèces et de toutes les formes. Elle fut réduite, comme on le voit, de plus de moitié [143], et l'on ne conserva que les parties les plus essentielles et les plus voisines de la marine. Les Arabes abandonnèrent principalement les bords du lac *Mareotis*, qui se desséchoit par suite de l'encombrement des canaux supérieurs tirés du Nil.

C'est encore un immense ouvrage que cette enceinte, quoiqu'elle ait été si fort restreinte par les Sarrasins, qui étoient, à cette époque, très-portés aux grandes choses. Ils retirèrent leurs limites, d'une manière très-reconnoissable, sur le front par lequel nous entrons, en contournant sensiblement le bassin de *Kibôtos*, laissé en dehors, ainsi que le canal navigable qui leur servit de fossé et de défense; puis, pour être maîtres des eaux potables, ils les firent entrer dans leur ville en détournant l'extrémité de ce canal, comme nous l'avons vu, et bâtirent le *premier pont* qui est dessus [144].

Plusieurs tours et groupes de tours, tels que ceux que nous voyons aux deux

(1) On sait que c'est le fanatisme, bien plus que l'ignorance, qui leur fit détruire la bibliothèque.

extrémités de ce front, offrent encore de belles masses, qui se prêtoient à une grande résistance. Leur vaste capacité et la solidité des murailles en faisoient autant de forteresses : aussi l'enceinte actuelle soutint-elle plusieurs sièges ou attaques plus ou moins sérieuses [145].

En jetant un coup-d'œil général sur la ville Arabe, on n'y voit que quelques hameaux mal bâtis, mais assez peuplés ; quelques portes de bains, une couple de mosquées et deux ou trois couvens. Les restes d'habitations sont entourés d'une quantité de petits jardins plantés de palmiers cultivés par les propriétaires de ces deux villages [146]. On est frappé du contraste de cette verdure avec le sol aride des décombres, avec ces deux montagnes de poussière et de terres rapportées, l'une à gauche et l'autre à droite de la ville, ainsi qu'avec ces énormes tours et ces hautes murailles en lambeaux. Une image continuelle de destruction, qui semble vous poursuivre, fatigue l'œil et attriste l'ame. L'amoncellement successif de tous ces débris a élevé toute la surface du terrain ; on l'exploite et on le retourne sans cesse dans tous les sens, pour construire ou orner la ville moderne, ou pour découvrir des antiquités à vendre ; on y trouve des scories qui indiquent qu'on y a fait des fours à chaux, et c'est avec les beaux fragmens d'antiquités en marbre et en pierre calcaire qu'on les alimentoit. La ville Sarrasine contient encore, en effet, une foule de débris de monumens, sur-tout beaucoup de piédestaux, de corniches, de chapiteaux, de bases et de fûts de colonnes. Plusieurs de ces bases, qu'on a forées, forment des margelles de puits ou de citerne ; des troncs de fût sciés servent de meules de moulin : nous avons vu un chef-d'œuvre de sculpture en marbre blanc employé comme moellon dans un mauvais mur. On trouve partout, et principalement dans les monticules de décombres grands et petits, beaucoup de têtes de vases de terre. Leur quantité prodigieuse est fort difficile à expliquer : ne pourroit-on pas, par cette raison, supposer qu'une partie provient de la décomposition des mortiers de béton et de remplissage, dans lesquels on sait que les anciens en faisoient entrer une certaine quantité ? Il est singulier, au reste, que cette frêle espèce de débris soit presque la seule qui ait parfaitement résisté à l'action du climat, qui ronge les matériaux les plus durs et les plus précieux dont avoient été formés les monumens d'Alexandrie [147].

L'enceinte Arabe renferme des antiquités remarquables encore debout, les fondations de quelques édifices fameux, et les emplacements de plusieurs autres que nous examinerons dans les articles suivans.

ANCIENNE BASILIQUE DITE DES SEPTANTE [148],
OU MOSQUÉE DES MILLE COLONNES.

Après être entré par la porte moderne dite *des Catacombes*, on trouve immédiatement à gauche un édifice carré qui est une mosquée qu'on a désignée sous le nom de *mosquée des mille Colonnes* ou *des Septante*. Ce plan (1), par sa beauté, sa grandeur, sa pureté, a tous les caractères de l'antiquité ; de plus, la matière de l'édifice, c'est-à-dire, cette belle forêt de colonnes qu'on y remarque et qui domine

(1) Voyez planche 37, A. vol. V.

sur tout le reste de sa composition, est antique. Le minaret et l'enceinte de la mosquée (qu'on n'a même élevés peut-être que sur le plan et les fondations de l'ancien bâtiment) ne forment en quelque sorte que l'encadrement de toutes ces antiquités et sont seuls modernes. On a donc eu raison de ranger ce monument dans la première partie de l'ouvrage [149].

La plus noble simplicité et la plus parfaite symétrie ont été observées ici par les Arabes, d'après les beaux modèles qu'ils avoient sous les yeux dans Alexandrie; et ils ont pratiqué les mêmes règles de composition dans leur beau siècle et à l'époque où le goût de leur architecture étoit le plus pur (1) : par conséquent, la mosquée est *très-ancienne*. Ce plan est bien celui de l'intérieur de la plupart de leurs bâtimens religieux; mais ceux qui sont modernes sont plus tourmentés dans leurs parties accessoires, et leurs portiques intérieurs même ne sont pas aussi rigoureusement symétriques que celui-ci [150].

Ce qu'il y a de très-remarquable dans cet édifice, c'est cette quantité prodigieuse de colonnes en granit, porphyre ou marbre précieux, qui lui a fait donner son nom vulgaire. Elles sont évidemment de style Grec, et proviennent des débris de l'ancienne Alexandrie, rassemblés de toutes parts. Quelle nouvelle et grande idée cela nous donne encore de la richesse des anciens monumens de cette ville, de la destruction immense qui a eu lieu, et des diverses métamorphoses que l'emploi de leurs matériaux à d'autres constructions leur a fait subir ! Toutes ces colonnes sont de proportions très-inégaies, de couleurs variées comme leur matière, et amalgamées suivant l'usage des Sarrasins (2). Elles étoient encore debout à notre arrivée à Alexandrie; les événemens de la guerre et les dispositions faites pour notre établissement dans le pays en ont fait détruire une grande partie (3). Les roches, la plupart primitives, dont elles sont formées, portent, malgré leur extrême dureté, des signes frappans de la corrosion dont j'ai tâché d'expliquer les lois à l'occasion de la colonne Dioclétienne.

Quelques personnes prétendent que c'est dans cette basilique que se fit la célèbre traduction Grecque de la Bible : mais nous verrons que cette tradition, tirée de l'histoire romanesque d'un Juif helléniste qui porte le faux nom d'*Aristée*, dit premièrement que l'interprétation fut faite dans l'île *Pharos*, où l'on avoit logé les soixante-douze docteurs, et non *dans l'intérieur* de la ville ou le quartier *Rhacotis*, où nous sommes. Mais, n'y eût-il que ce simple fait, que la tradition dont il s'agit, et qui, conservée depuis long-temps, s'est appliquée, sans qu'on sache comment, à ce monument, cela prouveroit au moins l'antiquité de la mosquée; on verroit qu'il y avoit là quelque édifice Grec (peut-être l'un de ces *antiqua fana* [151] dont nous parlerons tout-à-l'heure), employé par les patriarches du temps de Théophile, et auquel la mosquée aura succédé. Aussi l'opinion la plus générale et la mieux arrêtée se réduit-elle à ces termes, que cette mosquée est une ancienne église rebâtie par les Arabes.

(1) Voyez toutefois la note 172.

(2) Même note 172.

(3) On y avoit établi les ateliers de l'artillerie : le reste de la mosquée n'existe plus aujourd'hui.

CITERNES ANTIQUES.

On trouve, en quittant la mosquée des mille Colonnes, et immédiatement après avoir traversé le quatrième canal souterrain, un groupe nombreux d'ouvertures de citernes que cet aqueduc alimente. On en voit de semblables en plusieurs endroits de la ville antique, dans sa partie renfermée par l'enceinte Arabe, dans celle qui se trouve hors de cette enceinte, comme on l'observera ci-après, sur le bord du *khalyg* dans la campagne, près de la synagogue des Juifs, de la mosquée dite de *Saint-Athanase*, du fort Créatin, &c. On en rencontre d'isolées et d'éparses sur plusieurs points, et enfin presque par-tout (1). Avant de faire connoître leur ensemble, j'en décrirai une (2) très-remarquable par sa beauté, son antiquité, et plusieurs singularités qu'elle présente; et elle nous donnera une idée assez exacte de toutes les autres.

Elle est située dans l'enceinte Arabe, à droite du canal, en venant du lac *Ma-reotis*, dans le voisinage du lieu où nous sommes parvenus. Son architecture est fort belle. Quarante-sept colonnes de marbre, bien conservées et placées en quin-conce régulier, sur un sol également en *marbre blanc*, soutiennent une première suite d'arceaux coupés par un plan horizontal, au-dessus duquel, dans le prolongement de l'axe des colonnes, s'élèvent, sans pied-droit, les voûtes d'arête en plein cintre qui recouvrent toute la citerne: elles sont percées par quatre ouvertures, dont trois circulaires, et celle du milieu carrée, au niveau du sol supérieur. Dans le plan vertical d'une de ses parois, sont pratiquées huit niches correspondantes aux entre-colonnemens, et dont on ne devine pas aisément l'objet. Une sorte de puits ménagé dans les angles des murs, et garni d'entailles de part et d'autre, servoit à y descendre. Des espèces de pilastres sont en avant-corps sur tous les paremens, pour correspondre aux colonnes et supporter la retombée des arcs.

Les chapiteaux sont variés dans leurs détails, mais symétriques dans leur masse et par leurs proportions générales, comme dans les péristyles et portiques de la haute Égypte, avec lesquels ils ont, dans leur ensemble, une certaine analogie. Plusieurs de ces chapiteaux ont des ornemens analogues à ceux des chapiteaux Égyptiens antiques; d'autres, chose assez singulière, portent, dans leurs ornemens sculptés, une croix *Grecque* inscrite dans un cercle, et assez semblable à celle de Malte ou des croisés. Cette circonstance, en rappelant l'époque du culte chrétien sous le Bas-Empire *Grec*, achève de prouver que les citernes, et même leur restauration, si ceci en est une, sont bien antérieures aux Arabes. Celles de la rive droite du *khalyg*, vis-à-vis de la partie abandonnée de la ville d'Alexandrie, sont nombreuses, et quelques-unes ont le caractère des ouvrages Grecs ou Romains; mais la plupart ont été défigurées par les réparations modernes. La cage de celle-ci est bien *antique*, et ses arceaux n'ont pas non plus été altérés. Mais les colonnes,

(1) Celles qui se trouvent dans l'enceinte Arabe, sont presque les seules qui soient bien conservées.

(2) *Planche 36*. On en a représenté huit autres dans la

planche 37, pour faire un choix parmi ces nombreux monumens. Il faut observer que les citernes, *fig. 6 et 8*, appartiennent au quartier que nous décrivons.

et sur-tout les chapiteaux antiques en granit ou de quelque autre matière plus précieuse que le marbre, ont été enlevés et remplacés dans des réparations faites à diverses époques. Peut-être aussi n'a-t-on fait autre chose que relever les anciennes colonnes. Plusieurs de ces restaurations paroissent avoir eu lieu dans le temps de la primitive église, depuis Constantin.

La forme des citernes varie à l'infini; elles sont ordinairement divisées en plusieurs compartimens. Celle que nous venons de voir présente un rétrécissement quadrangulaire dans un des angles de son plan, lequel est dû, selon toutes les apparences, à la reconstruction qu'on auroit faite d'une partie de ses deux parois, pour remédier à des pertes d'eau. Elles ont souvent trois et même quatre étages de colonnes ou d'arcades. Ces colonnes sont ordinairement en beau granit rouge de Syène; leurs parois sont en briques revêtues d'un ciment de couleur naturelle, très-solide, et qui a subsisté sans altération. Le sol inférieur de la citerne a toujours une légère pente vers le puits, et les angles sont communément rachetés par une courbe. L'ouverture de ces réservoirs est presque toujours formée par des troncs de grosses colonnes ou des bases en marbre et en granit évidées [152]. Ces ouvertures se trouvent souvent au-dessus du niveau de l'eau du canal qui sert à les remplir, même lorsqu'elle est parvenue au *maximum* de son élévation. Par conséquent, autrefois comme à présent, on étoit presque toujours obligé d'introduire d'abord l'eau amenée du Nil par le canal principal, dans les conduits particuliers qui se ramifioient dans tous les sens, et dont nous avons vu quelques-uns qui subsistoient encore; ces branches sont creusées, la plupart, dans la roche coquillière tendre qui forme le sol d'Alexandrie. L'eau étoit ensuite élevée par des roues à pots dont les modernes ont conservé l'usage, et versée dans les rigoles qui l'amenoient à chaque réservoir.

De tout ce qui reste d'antiques vestiges à Alexandrie, les plus extraordinaires, sans doute, consistent dans l'ensemble de ces citernes. C'est une chose vraiment admirable que le nombre, la capacité et la magnificence de ces réservoirs: ce sont de superbes portiques élevés les uns sur les autres et aussi élégamment dessinés que solidement bâtis. Quelle immensité de travaux en excavations, constructions et revêtemens ne supposent-ils pas! Ici l'industrie des Grecs, provoquée par la première de toutes les nécessités pour la fondation d'une ville privée d'eau, a égalé les efforts gigantesques des anciens Égyptiens en travaux de patience, et les a empreints de son goût pur et de l'élégance qui lui étoit naturelle. Elle est parvenue à former *une seconde Alexandrie souterraine*, aussi vaste que la première; et ce qui en subsiste aujourd'hui est certainement l'une des plus grandes et des plus belles antiquités de l'Égypte.

Hirtius dit, dans son commentaire sur la guerre d'Alexandrie: « Cette ville est » *presque toute* minée en dessous, et il y a de ces souterrains qui communiquent » avec le Nil » (c'est-à-dire, le canal dérivé du Nil, dont nous parlerons en son lieu). « Ils conduisent l'eau dans les maisons particulières. Cette eau se » clarifie en déposant peu à peu son sédiment, et sert aux maîtres de maison et » à leur famille; car celle qui est apportée » (à ciel ouvert) « par le *fleuve*, est si

» trouble et si-limoneuse, qu'elle occasionne plusieurs sortes de maladies : mais
 » le peuple et la classe indigente sont obligés de s'en contenter, parce qu'il n'y
 » a aucune source dans la ville [153]. »

Nous avons vu les principaux de ces aqueducs qui subsistent. Plusieurs conduisent encore les eaux dans des réservoirs, d'où on les élève, au moyen de charpelets mus par des chevaux, dans de petits conduits qui les distribuent à diverses citernes de la ville. Il y a encore soixante-douze de ces roues en activité. Ces citernes *particulières* d'Hirtius, ainsi que les autres, communiquoient entre elles par groupes correspondant aux principales branches de dérivation du grand canal, comme aujourd'hui. Elles étoient placées sous les maisons mêmes auxquelles elles appartenoient; de là ce grand nombre de citernes de médiocre grandeur, que nous avons vues sous diverses ruines, notamment dans des restes d'habitations autour du port neuf et du promontoire de *Lochias*. On a laissé perdre les petites, et la plupart des grandes sont comblées. Celles de cette seconde espèce, qu'on est obligé de conserver et d'entretenir aujourd'hui, sont vraisemblablement les réservoirs *publics* d'autrefois. Elles ont grand besoin de réparations. Un très-grand nombre sert à l'arrosement de quelques jardins pratiqués, à la faveur de ces citernes, au milieu des décombres de la ville Arabe : ce sont les plus éloignées de la ville moderne. Il n'est pas rare qu'on en découvre encore de nouvelles dans les fouilles qu'on fait tous les jours parmi ces ruines [154]. On a laissé obstruer divers canaux qui circuloient hors de l'enceinte des Sarrasins, dans laquelle se trouvent renfermées toutes les citernes dont les Turcs de la ville moderne se servent aujourd'hui : ce sont même les seules dont on puisse faire usage [155]. On a, depuis bien long-temps, négligé celles du dehors : car c'est un fait bien constant, qu'il existe de ces réservoirs, non-seulement dans la ville Arabe, mais encore sous les décombres de l'ancienne cité des Grecs et des Romains; circonstance importante à observer, autant pour résoudre la question de l'antiquité des citernes que j'ai décrites [156], que pour confirmer l'existence d'une population très-considérable de l'Alexandrie Grecque et Romaine, entre la ligne extérieure des murailles Sarrasines et les bords du lac *Mareotis*. Un autre effet de la négligence des Turcs modernes pour les citernes qu'ils ont conservées, c'est que la plupart, ayant leur ouverture *au-dessous* du niveau du terrain environnant, reçoivent les eaux des pluies qui lessivent les sels abondans que l'on voit effleurir sur toute la surface du sol d'Alexandrie.

On ne comptoit, pendant notre séjour en Égypte, qu'environ trois cent huit citernes antiques conservées, grandes et petites; comme on ne les répare plus depuis long-temps, ce nombre diminuera encore. Elles fournissoient suffisamment à la consommation des habitans de la ville moderne et des animaux pendant dix-huit mois, et même à l'approvisionnement des navires qui mouilloient dans le port. On ne s'est pas aperçu que l'augmentation de la garnison Française habituelle ait amené la disette d'eau; seulement, lors du séjour d'une quinzaine de mille hommes faisant partie de l'armée, pendant le dernier siège, on fut obligé de prendre quelques précautions dans la distribution pour régler la consommation.

Qu'on imagine maintenant l'immensité des travaux dont Hirtius veut parler et qui suffisoient à l'approvisionnement d'une capitale dont la population étoit si considérable, et dont le commerce s'étendoit sur toute la Méditerranée, puisque la population actuelle, qui n'est que d'environ huit mille habitans, et dont les relations maritimes sont assez bornées, exige encore plus de trois cents de ces réservoirs. Qu'on se représente encore la situation d'une ville au milieu du désert, sur un rocher absolument dépourvu d'eau douce; et l'on verra que son existence tout entière étoit attachée à ses citernes. On concevra aussi de quelle importance il étoit pour l'armée qui tenoit César assiégé dans les édifices voisins du grand port, de lui couper ou d'empoisonner l'eau du Nil [157].

SERAPEUM ET SA BIBLIOTHÈQUE.

En suivant toujours notre ligne moyenne, après la mosquée des mille Colonnes et le premier groupe de citernes, on monte sur un monceau oblong de décombres, sur les étages inférieurs duquel on trouve diverses ruines. On y remarque sur-tout un massif de maçonnerie en pierre calcaire, entremêlée d'assises composées de plusieurs rangs de briques du genre que nous avons déjà vu, et dont la construction est évidemment *antique*; car on y reconnoît particulièrement et d'une manière très-claire la méthode que les anciens ont généralement pratiquée à Alexandrie pour bâtir de grandes masses et la maçonnerie de remplissage. Cette construction, et sur-tout beaucoup de débris adjacens, sont placés sur une hauteur. Nous verrons que le *Serapeum* l'étoit aussi, et que cet édifice lui-même étoit fort élevé.

Or Strabon dit que le *Serapeum* est *en-deçà* du canal navigable (que nous avons vu), et vers l'intérieur de la ville; position qui convient parfaitement aux ruines et au monticule que je viens de montrer. Tous les auteurs anciens s'accordent à observer de plus que ce temple étoit dans le quartier de *Rhacotis*, où nous sommes évidemment; et Sozomène [158] dit qu'il étoit situé sur une petite colline.

Voilà donc la position de ce temple, sur la forme duquel les auteurs anciens nous apprennent beaucoup de particularités intéressantes, déterminée avec vraisemblance. Suivant Pausanias, il y avoit en Égypte plusieurs temples de Sérapis: mais le plus célèbre et le plus considérable de tous étoit celui d'Alexandrie; et le plus ancien, celui de Memphis. « Il y a dans Alexandrie, ajoute Ammien Marcellin, » beaucoup de temples imposans par la hauteur de leur faîte, et que surpasse pour » tant encore le *Serapeum*. Nos foibles expressions ne sauroient peindre la beauté » de cet édifice. Il est tellement orné de grands portiques à colonnes, de statues » presque animées, et d'une multitude d'autres ouvrages, qu'après le Capitole, qui » immortalise la vénérable Rome, l'univers n'offre rien de plus magnifique. » — « L'emplacement est formé », dit Ruffin, qui habitoit Alexandrie vers la seconde moitié du iv.^e siècle [159], « non par la nature, mais par la main de l'homme » et par des constructions. Il est, pour ainsi dire, porté dans les airs, et l'on y » monte par plus de cent degrés. Il s'étend de tous côtés en carré et sur de grandes dimensions.

» dimensions. Toute la partie inférieure, jusqu'au niveau du pavé de l'édifice,
 » est voûtée. Ce soubassement est distribué en vastes corridors et en vestibules
 » carrés et séparés entre eux, qui servoient à diverses fonctions et ministères
 » secrets [160]. En dehors et au-dessus de cette partie voûtée, les extrémités de
 » tout le contour de la plate-forme sont occupées par des salles de conférences,
 » des porches et des maisons extrêmement élevées qu'habitoient ordinairement
 » les préposés à la garde et aux soins du temple, et ceux qu'on appelle *ague-*
 » *noutes*, c'est-à-dire, qui sont voués à la chasteté. Derrière ces bâtimens, en
 » dedans, des portiques régnoient en carré tout autour du plan. Au centre
 » de la surface s'élevait le temple orné de colonnes de belle matière, et dont
 » l'intérieur étoit magnifiquement construit en marbre, qu'on y avoit employé avec
 » profusion.»

Dans les *Recherches et Éclaircissemens* [161], on verra le récit curieux de Tacite, dans lequel cet historien, aussi judicieux appréciateur des traditions que profond politique et grand écrivain, assure que le *nouveau temple* de Sérapis, celui dont nous nous occupons, fut digne de la grandeur de la ville, et bâti par Ptolémée-Soter dans un emplacement du quartier *Rhacotis*, où il y avoit eu anciennement une chapelle consacrée à Isis et à Sérapis dieu tutélaire des habitans de cette antique bourgade. On voit donc d'abord, et c'est un fait positif et important à remarquer, que les rois Grecs avoient admis le culte des *anciens Égyptiens* dans leur nouvelle ville. Sérapis avoit aussi à Canope un temple fameux, dont Strabon fait mention, liv. XVII [162].

On sait que le Sérapis des anciens Égyptiens étoit l'emblème du soleil au solstice d'hiver ou inférieur, que les Grecs ont comparé à leur Pluton dieu des enfers; dont la statue de Sinope portoit quelques attributs [163]. L'antique Sérapis des mêmes Égyptiens étoit aussi le dieu auteur des crues du Nil. Quoiqu'il en fût, on conçoit comment les habitans de *Rhacotis* ou d'Alexandrie, dans leur position isolée, au milieu d'un aride désert, devoient être dévots à la divinité qui influoit sur l'inondation. On portoit, suivant Ruffin, liv. II, la mesure du Nil dans le temple de Sérapis [164]. Elle fut placée par la suite dans l'église chrétienne. Selon Socrate [165], ce dernier usage commença sous Constantin; et Julien l'Apostat rétablit ensuite l'ancienne coutume, qui cessa sans doute sous le patriarche Théophile et sous Théodose par la destruction du *Serapeum*. L'autorité de Ruffin est d'un grand poids dans tout ceci; car il étoit à Alexandrie avant cette destruction du temple de Sérapis. Nous verrons plus bas comment le patriarche opéra le renversement de ce magnifique édifice.

Outre l'étymologie donnée au mot *Sérapis*, dont le sens est *Nilomètre*, on verra encore dans nos *Recherches* celle du *tombeau d'Apis* [166]. Mais pourquoi vouloir tirer du grec la signification du nom d'un dieu *Égyptien antique*? Ce qu'il nous importe le plus de savoir pour notre description d'Alexandrie, c'est que le fameux *Serapeum* de la ville des Ptolémées étoit tout simplement un temple du dieu Sérapis.

Ammien Marcellin, dont j'ai rapporté le passage concernant l'édifice du

Serapeum, ajoute qu'il renfermoit des bibliothèques d'un prix inestimable. Il constate ainsi l'existence d'une collection de livres dans ce temple; mais il la confond ensuite avec la grande bibliothèque, qui étoit, comme nous le verrons, dans le quartier des Palais ou du *Bruchion*, lorsqu'il observe que « sept cent mille volumes » rassemblés par les soins infatigables des Ptolémées furent brûlés pendant la » guerre d'Alexandrie, dans le bouleversement de la ville, sous le dictateur » César. »

D'après Vitruve, il y avoit effectivement à Alexandrie une bibliothèque autre que la grande, et ce ne peut être que celle du *Serapeum*, dont Ammien Marcellin a parlé. Celle-ci paroît aussi avoir été beaucoup plus connue des Pères de l'Église [167], ainsi que les temples voisins qu'ils firent détruire, que la grande bibliothèque, laquelle semble avoir souffert bien davantage de l'incendie de César, et s'être fort peu rétablie jusqu'au temps de ces patriarches.

Tout ce qu'on sait relativement à l'origine de la collection de manuscrits du *Serapeum* (1), c'est qu'elle existoit avant l'embrasement de celle du quartier des Palais. Elle étoit moins riche qu'elle : aussi l'appeloit-on sa fille, ou la petite bibliothèque. Elle étoit vraisemblablement placée dans ces vastes appartemens qui environnoient le temple de Sérapis, et dont Ruffin nous a donné le plan. Elle se trouvoit par conséquent très-éloignée du grand port, dont les vaisseaux embrasés portèrent la flamme jusque dans la grande bibliothèque, située encore plus à l'orient. Il est donc peu probable que la collection du *Serapeum* ait été brûlée par la même cause. D'ailleurs, personne n'a parlé d'un embrasement aussi désastreux que l'auroit été celui du beau temple de Sérapis. Cependant, pour pouvoir faire usage d'un grand nombre d'autorités du genre de celle d'Ammien, et pour les concilier entre elles, il faut adopter ce que quelques-unes racontent de l'incendie qu'allumèrent dans divers quartiers les troupes auxiliaires des Alexandrins pendant la guerre de César [168], et admettre qu'il y avoit trois cent mille volumes dans le *Serapeum*.

Quoi qu'il en soit, la bibliothèque de ce temple se trouvoit, peu de temps après, très-considérable. Celle de Pergame, qui contenoit deux cent mille volumes qu'Antoine donna à Cléopâtre, y fut vraisemblablement déposée; car il n'est plus question nulle part de la grande depuis l'incendie de César. Il est donc permis de présumer encore que c'est la petite qui se multiplia assez par la suite pour servir à la restauration de celles de l'empire Romain sous Domitien [169]. C'est d'elle aussi que fut intendant Denys d'Alexandrie, sous cet empereur et jusqu'à Trajan.

Après cet embrasement de la grande bibliothèque par César, et la ruine du quartier où étoit le Musée par Aurélien, ruine dont parle Ammien Marcellin dans la description que j'ai citée, comme d'un événement antérieur au temps où il vivoit, il est évident que c'est le *Serapeum* qui remplaça le Musée, et que c'est dans ce même lieu que l'école d'Alexandrie se soutint dans l'état brillant où cet auteur nous la représente encore à la fin du iv.^e siècle.

(1) Quelques commentateurs en attribuent la fondation à Ptolémée Physcon; mais ce n'est qu'une conjecture.

Enfin le temple de Sérapis et sa bibliothèque furent détruits [170], environ dix ans après la mort d'Ammien Marcellin, par les soins du patriarche Théophile (comme nous le verrons ailleurs), malgré la résistance du peuple et de quelques philosophes et grammairiens qui s'étoient réunis dans cette espèce de forteresse et qui soutinrent une sorte de siège. Peu de temps après, on bâtit sur cet emplacement une église à laquelle on donna le nom d'*Arcadius*, successeur de Théodose-le-Grand, qui avoit autorisé la démolition du *Serapeum* et de tous les temples d'Alexandrie. La grosse ruine dont j'ai décrit la maçonnerie de remplissage, doit être un reste des souterrains dont parle Ruffin.

AUTRES TEMPLES ANTIQUES.

Sur la direction du *Serapeum* vers le stade, on trouve, comme ailleurs, une quantité considérable de collines de ruines. Mais c'est autour de cette ligne et parmi ces monticules, de préférence, qu'on doit ranger quelques temples *antiques du temps même de Strabon*, et qu'il indique, avec celui de Sérapis, en-deçà du canal navigable : « En dedans du canal, dit-il (allant du lac au *Kibôtos*), sont le *Serapeum* et d'autres temples antiques (1). » On peut même les chercher à une assez grande distance hors de l'enceinte Arabe, comme nous l'avons fait pour le stade; car le géographe met dans la même catégorie ce stade que nous avons déjà rencontré. « Ces temples étoient presque abandonnés, ajoute Strabon, à cause de » la construction des édifices sacrés qui avoient été élevés à *Nicopolis* », du temps d'Auguste vraisemblablement, puisque nous verrons que ce prince orna beaucoup cette dernière ville. Cependant il subsistoit encore un bon nombre de ces anciens édifices au iv.^e siècle, et ils renfermoient sans doute d'autres petites bibliothèques qui dépendoient de celle du *Serapeum*, puisque dans l'expédition de Théophile, qui avoit obtenu l'autorisation d'abolir tous ces temples, les livres y furent dispersés par les chrétiens; et environ vingt ans après, Orose visita ces bâtimens et y vit les rayons vides.

Il est vraisemblable que les chrétiens tirèrent parti de ces édifices pour en faire des églises, comme on a vu qu'ils en construisirent une à la place du *Serapeum*. Peut-être la mosquée dite aujourd'hui *des mille Colonnes*, dont j'ai indiqué l'antique origine, et les traditions qui s'y rapportent, a-t-elle succédé à quelqu'une de ces anciennes basiliques décorées, comme elle, de colonnes tirées des vastes portiques du *Serapeum* qui fut démolé, et des autres temples voisins qui subirent le même sort, ou furent simplement abandonnés.

On voit toujours, d'après ces recherches et ces conjectures, que la ville étoit embellie, dès l'origine, par un grand nombre d'édifices publics, dans les environs du *Serapeum*, du quartier *Rhacotis* et de toute la région qui s'étendoit sur la rive droite du canal navigable, tiré du lac *Mareotis* au port *Kibôtos*. C'est d'une partie de ces édifices sacrés que Strabon veut parler, lorsqu'il dit, dans un autre endroit, « que *l'intérieur* de la ville étoit orné de *superbes temples*. »

(1) On peut donc en rapporter la construction à l'époque de la première fondation d'Alexandrie et des travaux de l'architecte Dinocrate.

ANCIENNE BASILIQUE
VULGAIREMENT APPELÉE MOSQUÉE DE SAINT-ATHANASE.

Nous arrivons à l'édifice vulgairement appelé *mosquée de Saint-Athanase* (1). On l'a rangé parmi les antiquités, quoique, par sa construction *extérieure*, il soit arabe, que son usage soit moderne, et qu'il semble conséquemment appartenir à la seconde partie de l'ouvrage. Mais, d'abord, cette mosquée est composée, comme celle des mille Colonnes, de beaucoup de matériaux *antiques* et précieux; elle renfermoit notamment un sarcophage qui est le plus beau monument connu parmi les antiquités Égyptiennes, et qui, par son importance, entraîne avec lui tout le reste des constructions ou fragmens anciens qui l'entouroient. L'existence de ce monolithe, dans une position centrale par rapport à l'édifice qui semble lui avoir été coordonné tout entier; la grande vénération dans laquelle il fut toujours chez les Chrétiens comme chez les Mahométans; l'apparence qu'il y a que cette cuve servit au baptême des premiers néophytes; la tradition que le nom de S. Athanase [171] nous rappelle sans cesse, et qui porte qu'il y avoit là une ancienne église chrétienne mise sous son invocation, et rebâtie depuis par les Arabes; d'autres traditions qui nous apprennent en général qu'il y avoit de très-belles basiliques à Alexandrie; toutes ces considérations et plusieurs autres moins fortes, mais qui ne devoient point être négligées, suffisoient pour faire penser que ce bassin a été placé là dans le temps de la primitive église, et pour faire ranger la mosquée elle-même avec lui dans la division des antiquités de l'ouvrage.

Les mêmes raisons m'autorisent à parler ici de cette mosquée. Ce ne sera néanmoins que le plus succinctement que je pourrai, et sous le rapport seul de *l'état antique* d'Alexandrie [172]. On voit d'abord que la projection de l'édifice est simple et régulière; mais il renferme, comme je l'ai dit des mosquées en général, un plus grand nombre de nefs dans le fond que sur les côtés, et le devant n'a qu'un seul rang de colonnes. Le pavé des portiques est en marbre, et composé, en grande partie, de belles mosaïques dont les dessins sont assez purs et les couleurs très-variées. La grande cour carrée du milieu est aussi pavée en marbre. Les colonnes antiques, toutes de marbre chipollin, à l'exception de quelques-unes en granit, sont fort belles, et nombreuses comme on le voit; elles diffèrent entre elles par leurs proportions, par la forme et les dimensions des chapiteaux, et des bases avec ou sans piédestal: mais les entre-colonnemens sont égaux; et, le tout étant disposé sur un plan symétrique et vaste, les irrégularités des détails s'évanouissent au coup-d'œil. Les murs latéraux sont en partie couverts, à l'intérieur, de marbre disposé en mosaïque; leur large frise est dessinée par de grands caractères en mosaïque d'émail, exprimant des sentences tirées du Qorân; on y trouve aussi une niche en mosaïque, et une chaire en bois de sycomore travaillée avec beaucoup d'art, et que le temps a recouverte de mousse de couleurs variées. Son air antique feroit croire qu'elle appartenoit à la basilique chrétienne avant sa transformation en mosquée. Enfin tout cet ensemble donne une juste

(1) Voyez *A. pl.* 35, 38 et 39.

idée de la manière assez heureuse dont les Arabes tiroient ordinairement parti des débris de monumens anciens ; mais il fait concevoir aussi la dévastation qu'ils y ont exercée, même dans le temps où ils avoient quelques vues grandes et créatrices. On voit encore dans cet édifice plusieurs cadrans horizontaux sur lesquels sont tracées des paraboles, l'écliptique et les projections des différentes courbes parcourues par le soleil dans les diverses saisons de l'année.

Ce bâtiment est fort ancien. En le regardant comme une *église primitive* occupée postérieurement par les Arabes dans l'état où ils l'ont d'abord trouvée, on voit qu'elle a été ensuite rebâtie par eux ; car l'édifice est bien une vraie *mosquée* par sa forme et sa distribution, mais c'est une des plus anciennes. Effectivement, celles dont la construction remonte aux premiers temps des Sarrasins, à cette époque d'exaltation chez le peuple Arabe pour sa religion, pour les conquêtes, et pour la culture des lettres, des sciences et des arts, ont un caractère frappant de grandeur (1), de pureté dans le dessin, et de luxe dans l'exécution : elles annoncent même un certain goût que les plus belles mosquées Arabes modernes, et sur-tout celles des autres nations Mahométanes, ne présentent pas : aussi dit-on que celle-ci a été construite par un des premiers califes.

Il resteroit à savoir maintenant à quelle église chrétienne cette mosquée succéda, et ensuite quel monument antique et profane cette église elle-même remplaça. Quoiqu'il soit à peu près impossible de parvenir à cette découverte, une petite circonstance qui se rattache à notre idée première, que la mosquée a été reconstruite sur l'emplacement ou avec les débris d'une ancienne basilique ou de monumens plus antiques encore [173], peut nous mettre sur la voie. On a trouvé, à côté du sarcophage Égyptien que nous allons examiner tout-à-l'heure, et sur un morceau de marbre gris faisant partie du pavé de la mosquée, une inscription Grecque, mais écrite avec des caractères Romains. Comme elle étoit à moitié effacée, on n'a pu y distinguer, au premier coup-d'œil, que le mot CONSTANTINON. Ce fragment provient vraisemblablement de l'ancienne église chrétienne ; et je me contenterai de rappeler, pour diriger les conjectures sans m'y livrer moi-même plus longuement, que Constantin avoit transféré l'empire Latin en Grèce, qu'il protégea le premier ouvertement le christianisme, et que S. Athanase, dont la basilique rebâtie porte encore le nom, vécut sous cet empereur. On peut au moins reporter la dédicace de cette basilique au iv.^e siècle environ.

On avoit construit, dans la cour de la mosquée, un petit bâtiment octogone terminé par une coupole en briques, pour couvrir la belle cuve antique (2). Celle-ci servoit aux ablutions des musulmans, comme ces dispositions l'indiquent. Elle étoit certainement fort petite pour un tel usage, si on la compare aux bassins construits dans les autres mosquées ; mais sa beauté et sa valeur intrinsèque, appréciées par les Arabes et les Turcs même, comme par les chrétiens et par tout le monde, la leur auront fait préférer pour ce service [174]. Elle est percée, dans

(1) La mosquée dite *des mille Colonnes* a cent vingt mètres de côté [environ soixante toises] ; celle dite *de Saint-Athanase*, soixante-onze mètres.

(2) Voyez *A. vol. V, pl. 40 et 41.*

le bas, de trois ou quatre ouvertures circulaires de deux pouces de diamètre, pratiquées après coup. Elle a 3^m,126 de longueur, 1^m,626 de largeur à la tête, 1^m,281 aux pieds, et 1^m,150 de hauteur. Le plus grand des deux petits côtés de son parallélogramme est arrondi comme dans une baignoire. Elle provient d'un seul bloc de brèche d'Égypte de la plus grande beauté et d'un poli parfait, et que les Italiens connoissent sous le nom de *breccia verde d'Egitto* (1). Elle est d'une couleur brune ou vert très-foncé, parsemée de fragmens verts, jaunes, blancs, noirs et rougeâtres, qui forment un mélange du plus bel effet. Cette roche est, comme on sait, excessivement dure : mais ce bloc est d'une nature plus homogène que les brèches ordinaires [175]; ce qui l'aura fait préférer par les anciens pour la facilité du travail, et sur-tout pour la pureté de la sculpture. Cependant ce travail, pour le seul creusement du bloc, sur la faible épaisseur de huit pouces que présentent les côtés, a dû être très-considérable et exiger de grandes précautions; mais le travail, le soin et la patience sont le caractère dominant des ouvrages des anciens Égyptiens. En voici un autre témoignage dans la décoration de ce monolithe, qui est orné et tout couvert en dehors et en dedans de figures hiéroglyphiques fort nombreuses, petites, très-fines, très-délicatement tracées et on ne peut pas plus nettes. Quelques-unes semblent avoir rapport au passage du Styx, que les Grecs paroissent avoir emprunté aux Égyptiens, ainsi que d'autres parties de leur fable des enfers. Plusieurs personnages sont dans des barques emblématiques du genre de celles qu'on voit si fréquemment sur les murs des temples et des grottes de la haute Égypte. On y trouve l'ichneumon assez bien représenté [176]. Les hiéroglyphes du dedans de la cuve sont en moindre quantité que ceux du dehors.

Il auroit été intéressant pour le lecteur de trouver ici une description plus détaillée de ce beau monument, que les relations des voyageurs modernes ont déjà rendu célèbre dans toute l'Europe; d'en comparer les dimensions avec celles des sarcophages des tombeaux des Rois et des pyramides de Memphis, et avec celles de la cuve que l'on a trouvée au pied de la mosquée du Kaire, bâtie dans le lieu appelé *Qalâa't el-Qabch* [Château du Mouton]. Ce dernier monolithe ressemble à celui d'Alexandrie pour la distribution des ornemens. Nous nous bornons à renvoyer ici à l'explication des planches (2).

Au reste, il n'est pas douteux, aux yeux de celui qui a parcouru les monumens de la haute Égypte, et visité l'intérieur de la grande pyramide, que le monolithe d'Alexandrie ne fût un *sarcophage*. Ceux des tombeaux des Rois sont, comme celui-ci, arrondis à une extrémité et équarris à l'autre. Ici, le dessus manque, et il paroît, d'après les autres tombes dont nous avons trouvé les couvercles encore en place, et chargés d'une figure en pied et en bas-relief couchée sur le dos, comme on en voit sur nos tombeaux du xv.^e siècle, il paroît, dis-je, que les sarcophages d'Égypte avoient tous une fermeture de même matière, quoique la momie y fût déjà revêtue d'enveloppes très-solides. C'est, sans doute, ce qui

(1) Voyez *H. N. Minéralogie*, pl. 9, et l'explication.

(2) Voyez *A. vol. V*, pl. 40 et 41.

a fait prétendre à quelques personnes de l'expédition, qu'on avoit trouvé le couvercle de celui-ci dans une rue d'Alexandrie moderne, chose que nous n'avons pas pu vérifier.

Ce monument si précieux par le travail et par son antiquité l'est encore par la *rareté* des morceaux sculptés autant que par la beauté de la matière. Nous n'avons vu en brèche semblable qu'un fragment de colonne qui étoit dans un des jardins voisins de la place *Ezbekyeh* au Kaire. Les Égyptiens seuls ont travaillé cette roche; et, s'il est permis de comparer des masses très-différentes, je ne crois pas qu'on puisse accorder autant d'importance et de prix à la colonne Dioclétienne elle-même qu'au sarcophage d'Alexandrie.

Il appartenoit probablement à l'édifice *antique*, antérieur à la primitive église, comme, en d'autres temps, à la mosquée: mais il n'y avoit été transporté qu'après avoir été extrait, comme les obélisques, de quelque grotte sépulcrale bien plus antique qu'Alexandrie elle-même; car on sait que les monolithes de ce genre, employés dans les tombeaux du Sa'yd par les anciens Égyptiens, étoient étrangers à Alexandrie, ville Grecque et moderne relativement à la vieille Égypte.



